ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

Sign.r Giuseppe [illegible]
Al Sig.r Med.r [illegible]
[illegible]

Ex lib. Georgij Maximiani
med.ci Doctoris

NOUVEAU TRAITÉ DE MONSIEUR BOYLE,

DE L'ACADEMIE Royale de Londres, sur la Convenance des Remedes Specifiques avec la Philosophie des Corpuscules, & sur l'Usage & les Proprietez des Medicamens simples.

De la Traduction de Mr ROSTAGNY, *de la Societé Royale de Paris, Medecin ordinaire de S. A. R. Madame de Guyse.*

A LYON,
Chez JEAN CERTE, Marchand Libraire, ruë Merciere, à la Trinité.

M. DC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

NOUVEAU

AVIS DE MONSIEUR BOYLE Sur cette Traduction.

Ces Essais Physiques en forme de Lettre de Monsieur Boyle, n'ont pas besoin d'une longue Preface pour en faire l'eloge, puisque son seul Nom en fait tout le merite, & que les [illegible] qu'ils portent sont grandement con-[illegible] le dessein de cet Illustre [illegible] de [illegible] dans la premiere

AVIS
Sur cette Traduction.

CES deux Discours, en forme de Lettre, de Monsieur Boyle, n'ont pas besoin d'une longue Preface pour en faire l'éloge, puisque son seul Nom en fait tout le merite, & que le titre qu'ils portent font évidemment connoître le dessein de cet illustre Auteur. C'est assez de dire, que dans la premiere

Dissertation, il a traité une matiere que personne n'avoit entrepris jusques à present; car il y refute & dissipe entierement & sçavamment, une importante objection que l'on forme contre cette Philosophie, qui ne reconnoit que les Corpuscules pour principes, & de laquelle les Adversaires tirent toute la force de leur raisonnement, des Remedes Specifiques, *dont les facultez & les operations ne peuvent point s'accorder avec cette nouvelle Philososophie, selon l'opinion même de plusieurs Savans.*

AVIS.

Monsieur Boyle pour la solution & l'éclaircissement de cette épineuse difficulté, semble ne pas peu obliger, non seulement ceux qui ne s'attachent qu'aux pures speculations de la Philosophie, mais encore les Medecins, par les Principes qu'il avance dans tout son Discours, sur lesquels ils peuvent établir l'évenement de leur Pratique, & en rendre des raisons assurées & incontestables, principalement quand ils ordonnent des Remedes Specifiques, *dont jusques à present, on n'a pû expliquer les effets*

(pour ſatisfaire les malades) que par les termes d'une qualite Specifique, *c'est à dire, occulte, & pour dire nettement, que nous ne connoiſſons pas.*

La ſeconde Diſſertation toute remplie de preſſantes raiſons, pour faire voir l'uſage des Simples Medicamens, *eſt d'une ſi grande utilité, que par ce ſeul Titre ceux qui liront ces Ouvrages, doivent s'avoüer redevables à l'incomparable Monſieur Boyle ; car elle eſt fondée ſur de ſi fortes penſées & ſur des experiences ſi convaincantes, non*

moins que la precedente, que la Reputation de nôtre Auteur ſera par tout affermie, puiſqu'en Angleterre, comme dans tous les Païs Etrangers, on luy donne l'éloge de Philoſophe Anglois.

On a cru devoir vous avertir, mon cher Lecteur, que ces deux Diſſertations n'ont pas plutôt paru en Anglois, qu'elles ont été traduites en Latin par un Medecin de Londres, pour étre distribuées dans les autres Royaumes, & étre connuës de tous les Savans. C'eſt cette Traduction Latine, que nous avons en France, qu'un Me-

decin de consideration a bien voulu mettre en nôtre Langue, pour rendre le Nom de Monsieur Boyle encore plus fameux, & pour faire juger de l'estime que la France conserve pour tous les grands Hommes. Et afin que rien ne manquât à ces beaux sentimens, on a mis à la fin de ces deux Dissertations le Catalogue des Ouvrages de ce Docte & Noble Physicien.

PREFACE
DE L'AUTEUR.

L'Occasion du suivant Traité (dont j'en donne la raison au commencement) n'est pas quelque chose d'inventé, comme pourroit s'imaginer quelque Critique ; car quoy que j'avoüe qu'un Medecin, que je ne connoissois que de reputation, me vint rendre visite, à dessein

ſeulement de me propoſer ſes doutes ſur la Philoſophie des Corpuſcules, ce qu'il fit avec beaucoup de force ; neanmoins comme je ne ſaurois énoncer en peu de mots tout ce qui fût dit dans un long entretien, j'ay crû que vous ne trouveriez pas mauvais, mon cher Lecteur, ſi je vous propoſois dans cette Preface le deſſein & le but de ce Traité. Je commence donc par vous avertir, qu'il ne faut point attendre (ainſi que faiſoient quelques-uns) que je vous

donne icy un recüeil des *Remedes Specifiques* : on voit assez par le seul Titre, que ce Traité ne contient qu'une speculation Philosophique, & qu'il ne tent qu'à faire connoître, qu'en cas qu'il y aye des *Specifiques*, comme il y a bien de l'apparence, qu'on peut accorder leurs veritez connuës par la seule experience, avec les principes de la Philosophie des Corpuscules, & que si par hazard on ne peut bien expliquer les operations de tels remedes à l'aide des

principes Philoſophiques, il ſera toûjours vray de dire, qu'ils ne les détruiſent point. Or comme c'eſt là le ſeul bût de ce Traité, auſſi agiray-je moins en *Medecin* qu'en *Naturaliſte.* Je dis donc, que comme les Phyſiciens (à cauſe du vaſte objet de cette Science) ſont obligez de s'appliquer à la recherche de la Nature, & des phœnomenes des choſes corporelles, d'une maniere indefinie; il faut auſſi que la Medecine & la Phyſique s'occupent ſur ce même argument, quoy

que d'une maniere differente, & pour une autre fin. Car lors que le Naturaliste considere les changemens nuisibles ou indifferents du corps humain, comme des phœnomenes produits des seules causes naturelles dans le corps de l'animal, le Medecin les regarde ou comme symtomes des maladies, ou bien comme des effets des remedes. Ceux-là luy servant pour découvrir la veritable cause morbifique, & ceux-cy pour recouvrer la santé. Il est vray que comme je fais

un examen fort exact ſur la connoiſſance, & ſur la diſtinction qui ſe rencontrent, entre la ſcience du Phyſicien & celle du Medecin, je n'en feray icy nulle mention. J'avoüe neanmoins qu'il m'auroit été bien aiſé d'enrichir ce Traité de diverſes belles choſes, ſi j'avois voulu me ſervir des écrits du celebre Villis; mais outre que je n'avois alors aucun de ſes Ouvrages, je me ſuis bien donné de garde de rien faire au prejudice de ſes connoiſſances, & dans la penſée où j'étois, que ce-

luy à qui j'écrivois le trouveroit fort bon, apprenant les choses que la seule occasion m'auroit suggeré sans le secours d'autruy. Remarquez aussi, que quoy que ce Traité n'ait pour bût que l'explication des phœnomenes de certains corps appellez *Medicinaux*, à cause de leurs usages, & qu'ils peuvent produire les effets de la même maniere qu'on les leur attribuë; Et que cette Dissertation, dis-je, n'aye pas tant l'air de la pratique, que de la pure speculation; les conclu-

ſions neanmoins diverſes qu'on en tire dans ce ſiecle fecond en hommes induſtrieux, pourroient les porter à faire l'application des choſes qui y ſont contenuës, & de la ſorte le rendre utile dans la pratique: Car je me ſuis aperçû plus d'une fois de differens remedes, & de tres-bonnes methodes dont jamais les Galeniſtes n'ont parlé, non plus qu'aucun de leurs Antagoniſtes; ou ſi par hazard elles ont été propoſées par d'autres, ces mêmes methodes & ces mêmes Remedes ont été

rejettez ſur cela ſeul qu'on n'a pû expliquer la maniere dont ils operoient, ou qu'ils gueriſſoient ; jugeant que c'étoit une choſe honteuſe à un Medecin d'appliquer un remede dont il ignoroit la maniere d'agir. Pour ſavoir combien des malades ſouffrent, des prejugez des Medecins contre certains bons remedes, il n'y a qu'à faire reflexion au grand nombre de femmes groſſes qui ſont peries, qui ſuivant toutes les apparences, auroient été ſauvées, ſi elles avoient été dégagées

par la ſaignée, ainſi que nous le voyons tous les jours; les Medecins les ont privées durant pluſieurs ſiecles d'un ſi bon ſecours, de peur de donner quelque atteinte à l'autorité d'Hippocrate. C'eſt pourquoy ſi l'on vient à reſoudre ſi bien l'objection contre les *Remedes Specifiques*, que l'on puiſſe voir qu'il ſe peut faire qu'ils operent d'une maniere qui correſponde aux principes de la Philoſophie Mecanique; (quoy que contraire à la doctrine vulgaire de l'Ecole) ſi

ce Traité, dis-je, en fait voir la possibilité, j'ouvriray par là un beau champ aux Medecins, pour les porter à l'usage de quantité de remedes ausquels ils n'ont jamais pensé, ou qu'ils ont eux-mêmes condamné par je ne say quelle prevention. Or puisque ces *Specifiques* (s'il est vray qu'il s'en trouve) ne manifestent point leurs vertus dominantes, & qu'ils operent plus doucement que les autres, prix pour prix, je me persuade entierement qu'on pourra guerir, & plus aisément,

& avec plus de facilité, si l'on vient à s'en servir, & que ceux qui se mélent de traiter les maux, s'animent, soit pour en inventer des nouveaux, soit en appliquant ceux qu'on a jusques icy découverts, *on va jusqu'à un certain point*, dit Horace, *sans passer plus outre.*

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Privilege de Sa Majesté, donné à Versailles, le vingt-cinquiéme jour de Juillet, mil six cens quatre-vingt-six, signé NOBLET, il est permis au Sieur de ROSTAGNY Docteur en Medecine, & Medecin de S. A. R. Madame la Duchesse de Guyse, de faire imprimer un Livre qu'il a traduit, intitulé *Traité du Sieur Boyle, sur la Convenance des Remedes Specifiques, avec la Philosophie des Corpuscules, &c.* en tel volume, marges, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, pendant le tems de huit ans entiers, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec defenses à tous autres, sous les peines portées par ledit Privilege, ainsi qu'il est plus amplement exprimé.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 30. Iuillet 1686. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665. Signé ANGOT, *Syndic.*

Le Sieur Rostagny a cedé son droit de Privilege à Sieur Jean Certe, Marchand Libraire à Lyon, suivant les conventions faites entre-eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 30. Octobre 1688.

LETTRE DE L'AUTEUR A UN ILLUSTRE SAVANT de ses Amis,

Sur les Matieres qui font le sujet de cet Opuscule.

COMME je me suis apperçû depuis vôtre dernier entretien, Monsieur, que vous aviez abandonné la Philosophie des Corpuscules, à cau-

se d'un certain argument qu'on tire de la Medecine, que vous professez si dignement, & de l'experience que vous en avez, en ce que la vertu des remedes *Specifiques* ne luy convient nullement. Comme je ne voudrois pas qu'un Personnage aussi savant que Vous negligeât l'Hypothese mecanique pour laquelle j'ay tant de penchant, j'ay crû venir à bout de mon dessein en vous presentant ce petit Traité, bien que ce ne soit qu'un surcroit de certaines choses que j'avois déja observées en faveur d'un amy, touchant l'origine & la production des qualitez occultes : Et bien que je desespere qu'un homme d'un jugement si meur,

& d'un si grand savoir que vous étes, se contente des raisonnemens si foibles; peut-étre arrivera-il de là, ainsi que vous en avez vous même la pensée, qu'un plus habile que moy levera & surmontera entierement les difficultez, que je pourrois augmenter par mon peu de savoir.

Je ne pretend pas passer icy sous silence les qualitez occultes des remedes *Specifiques*, ny oublier que le retardement des autres choses cachées n'excite pas tant nôtre curiosité, qu'il ne regarde encore de plus prés nôtre santé, & qu'à l'avenir elles ne soient d'une plus grande importance qu'on ne s'imagine. Quoy qu'il en soit, je

feray peut-être beaucoup d'en parler icy en peu de paroles, ou bien d'expoſer ſeulement que quantité de ſavans Medecins (ainſi que la plûpart d'eux me l'ont fait connoître) rejettent la Philoſophie des Corpuſcules, en l'entendant nommer, ou qu'ils n'en font pas ſi grand cas, dans la pensée qu'ils ont qu'on ne ſauroit l'accorder avec les vertus des remedes *Specifiques*, comme ſi vrayement elle n'en pouvoit rendre raiſon ny en general, ny en particulier.

Soûs le nom de *Specifiques* (à ce que je voy) les Medecins comprenent trois ſortes de qualitez ; un remede ſera receu parmy quelques-uns pour avoir une qualité *ſpeci-*

ſique, à cauſe qu'il ſera tres-utile à quelques parties du corps, comme au cœur, au cerveau, à l'œil, &c. D'autres l'appellent ainſi, à cauſe qu'il attire par ſa qualité *ſpecifique*, & qu'il évacuë quelques humeurs déterminées, comme la bile, le phlegme, &c. Mais un remede eſt dit plus frequemment *ſpecifique*, lorſqu'il guerit par quelque proprieté cachée, telle, ou telle maladie en particulier, par exemple, la plevreſie, l'aſthme, la colique, l'hydropiſie, &c. Or comme le nom de *Specifique* ſe prend principalement dans ce dernier ſens par les Medecins, ce ſera auſſi dans celuy-là même que je le prendray ſouvent dans ma Diſſertation, ſans neanmoins ne-

gliger les autres deux sens, lors que la matiere le requerra, ou que l'occasion s'en offrira.

Mais avant que de décendre au particulier, il ne sera pas mal à propos de proposer dans quel sens je prendray le mot de *Specifique* dans la suite de mon discours, afin d'ôter tout lieu de se tromper, sur tout dans la derniere des trois manieres dont il est reçû, proposée cy-devant. Je n'entends donc point par le mot de *Remede specifique*, celuy qui guerira infailliblement toûjours le mal contre lequel il a été ordonné, lors qu'on s'en servira ; car je proteste qu'un tel remede ne m'est jamais tombé entre les mains ; je ne veux point aussi

d'un *ſpecifique* qui n'agit ny par les ſelles ; ny par les urines, ny par les ſueurs, à la maniere du reſte des remedes ; mais par je ne ſay quelle proprieté cachée, & que perſonne ne ſauroit expliquer. Qu'on ſache donc que j'entends par un remede *ſpecifique* celuy qui ſoulage le malade tres-ſouvent, ou quelques-fois, ou fort conſiderablement, ou qui guerit plus facilement & plus efficacement que ne font les medicamens vulgaires, ou qui emporte quelquefois tout le mal, en agiſſant d'une maniere bien particuliere. Au reſte, s'il a en ſoy quelques loüables qualitez, mal-à propos attribueroit-on ſon effet ſalutaire à l'action de la qua-

lité manifeste qu'il possede, comme de la chaleur, du froid, de l'amertume, de la vertu sudorifique, &c.

On peut proposer deux questions d'une grande importance sur les vertus specifiques des remedes; & demander premierement s'il se trouve quelques-uns de ces sortes de medicamens. Secondement, supposé qu'il s'en trouve, s'ils peuvent étre adaptez à l'hypothese mecanique.

La premiere de ces deux questions souffre un double sens; car elle peut étre considerée ou par raport à la connoissance que nous avons déja des choses, ou bien eu égard à celles que nous pouvons acquerir dans la

ſuite des temps.

Pour ôter toute ambiguité de ce lieu, je dis que je n'entreprendray la défence d'aucune contradiction; car non ſeulement j'ay quelque eſperance; mais je ſuis tout à fait dans ce ſentiment qu'un jour des hommes penetrans découvriront par leur induſtrie les cauſes de pluſieurs de ces qualitez qu'on appelle occultes; auſſi bien que celles des vertus ſpecifiques attribuées aux remedes; craignant fort d'ailleurs qu'on ne puiſſe trouver (avec tout le ſuccez que je ſouhaitterois bien) les cauſes veritables & immediates des effets ſalutaires, de certains remedes avec le ſecours même des inſtrumens: des effets ſalutai-

res, dis-je, qui proviennent des tissus fort delicats & peu communs, non moins que des mouvemens directs d'une façon si merveilleuse, qu'ils surpassent nos sens. Ma conjecture paroîtra d'autant plus vray-semblable à celuy qui fera attention aux merveilleuses proprietez individueles, ou idiosyncrasies des dispositions dont les meilleurs Ecrivains nous en ont laissé tant d'exemples divers dans leurs Ouvrages, ausquels j'en ajoûterois un grand nombre, s'il étoit necessaire, que j'ay remarquez moy-même. Je ne doute pas qu'on ne puisse aporter quelques raisons probables de l'antipathie, c'est à dire, de l'horreur qu'ont certaines

gens, ſoit pour le fromage, pour le vin, y en ayant même qui pâliſſent en appercevant un chat, un liévre, une ſouris, &c. leurs explications ne peuvent s'étendre, à ce que je croy, à d'autres choſes que je pourrois à preſent nommer s'il me falloit en faire icy l'examen.

Quant au ſens de la premiere queſtion proposée cydeſſus, je confeſſe, que je panche plus vers la partie affirmative, autant qu'il m'a été permis de faire des conjectures ſur les écrits des Medecins qui me ſont tombez entre les mains: C'eſt pour cela que j'ajoûte que je ſerois bien fâché de diminuer la gloire de certains particuliers qui ont peut-être plus

approfondi les secrets de la Nature (sur tout dans un siecle plein de curieux & d'hommes éclairez) que tous ces Docteurs en Medecine qui ont donné au Public leurs pensées touchant les qualitez occultes & specifiques des remedes. Je say qu'il y a toûjours eu, & qu'il y á encore des Medecins dogmatiques, lesquels se tenant fermes, à ce qu'ils pretendent, sur les principes de la Philosophie Scolastique, n'admettent aucunes vertus medicinales, qu'on ne puisse les raporter aux qualitez manifestes : mais Galien ne laisse pas de se plaindre avec raison dans ses écrits, de ce que ces Messieurs nient tout-à-fait la matiere du fait, ainsi qu'on dit,

ou en raportant des causes nullement proportionnées aux effets qu'ils tâchent d'expliquer. Pour mon particulier, bien loin de croire que les raisons dont ils se servent pour nous satisfaire, puissent nous faire connoître la vertu des medicamens les plus cachés ; je desespere qu'ils puissent jamais expliquer clairement par leurs principes les vertus les plus ordinaires, qu'on reconnoit tous les jours dãs les simples.

Je concluds donc par le sens que j'ay d'abord exposé, qu'il est effectivement certain qu'il y a des remedes qui meritent de passer pour *specifiques.*

Diverses raisons m'ont persuadé cette opinion : Et

pour commencer par celle-la même qui est de moindre importance, à laquelle quantité de Medecins savans tant nouveaux qu'anciens, ont donné leurs suffrages, ainsi qu'a fait Galien en plusieurs lieux, où il traite d'un certain remede specifique contre la morsure d'un chien enragé, en assignant sa vertu à je ne say quelle qualité occulte, ou bien, pour parler comme luy, à la proprieté de toute la substance, d'où il prend occasion de promettre d'écrire un livre touchant les remedes qui operent de la sorte: Et si nous avions eu le bonheur de l'avoir comme ses autres Ouvrages (car il le cite en quelques endroits) il nous eut fourni beaucoup de

De simp. medi. facul. lib. XI.

choses pour appuyer encore nôtre sentiment.

Quoy que dans les choses purement Philosophiques, je me laisse fort peu toucher par la seule autorité ; le consentement neanmoins unanime qui se rencontre sur ce differend parmy quantité de Docteurs en Medecine, m'est d'un plus grand poids, en ce que plusieurs d'entre eux ont pû facilement observer à force de pratiquer tout les jours la Medecine, si certains remedes meritoient d'être appellés *Specifiques*, ou non ; l'autorité desquels est d'un poids d'autãt plus grand, que les plus celebres d'entre eux veulent qu'il n'arrive aucun effet dans leur Art dont ils ne puissent luy assigner la

cause. De plus, je me sens porté par certaine parité de raison d'admettre les *specifiques*: car il est tres-seur qu'il a divers maux fort dangereux qui ont été engendrés par une fort petite quantité de venin qui ne sauroit avoir été la cause de tant & de si cruels effets, par aucune qualité manifeste, soit premiere, seconde, ou troisiéme. C'est là la decision, ou la distinction des qualitez chez les Medecins, qui n'est pas, à mon avis, la plus exacte du monde.

A l'occasion dequoy je m'en vay raporter un accident fort extraordinaire, sur lequel je fûs consulté par un habile Oculiste, presque aussi-tôt qu'il fût arrivé. Un

homme ayant resté au lit jusqu'en plein jour, couché peut-être sur son dos, il apperçut une grosse Aragnée sous le ciel de son lit qui pendoit vis-à-vis sa bouche; ce qui l'obligea à presser sa femme de la faire tomber par terre pour la tuer; elle aprés avoir été grondée de son mary à cause de son peu de propreté, porta son balet jusques en haut pour la faire tomber; mais elle ne pût jamais l'arracher, tant elle se tint fermement attachée avec ses petits pieds; & voilà qu'aussi-tôt cette bête (soit qu'elle eût peur, soit qu'elle fût irritée par la violente secousse) laissa tomber une je ne say quelle liqueur dans l'œil ouvert de cét homme

qui regardoit attentivement l'issuë de ce petit combat : Et comme il n'en ressentit aucune acrimonie, mais plûtôt de la fraîcheur, il ne s'en mit nullement en peine, ne songeant qu'à se lever & s'habiller, ce qu'il fit, mais non pas pour long-temps; car en frottant avec son doigt l'autre œil pour le nettoyer; il s'apperçût tout d'un coup qu'il étoit borgne, ce qui l'obligea de s'écrier, *à mon secours*, mais en vain, puisque l'œil sur lequel l'aragnée avoit lâché cette goutte, se trouva privé entierement de la vûë, encore qu'il parut aussi beau que devant : Mais de savoir si ce même homme recouvra ensuite la vûë; je n'ay pû encore l'apprendre;

l'Oculiſte & moy n'ayant jamais pû découvrir ſa demeure, quelque diligence que nous ayons faite. Cette avanture me fit reſſouvenir de l'étonnement dans lequel j'ay été de voir quelquefois des mouches mourir bien plus vîte entre les mains des aragnées, que ſi on leur eût coupé la tête, ou qu'on les eût percées avec des épingles, ou avec des aiguilles.

Mais pour revenir aux maladies qu'une fort petite quantité de venin aura ſouvent produites; toute perſonne, ſelon mon jugement, pourra conclurre de là que nos corps peuvent recevoir de tres-grands ſoulagemens dans leurs maux par l'application des remedes qui leur

sont propres, sur tout si c'est en plus grande quantité. Mais il est plus aisé, me repartira quelqu'un, de faire du mal, que de procurer ce qui nous est commode & utile; j'avoüe que cela est vray en general; mais on ne peut nier que dans le cas dont il s'agit à present, il ne faille faire reflexion sur la maniere dont certains poisons, lesquels produisent des symptomes horribles dans les corps, se trouvent souvent gueris par des remedes appropriez appellez antidotes, en qui reside une assez grande faculté de guerir, pour qu'ils puissent surmonter l'action de l'humeur veneneuse, sans autre aide que le concours ordinaire de la nature. Pour preuve

dequoy je ne veux que les exemples que nous en voyõs tous les jours. Je dis donc, que ſi toutes les choſes un peu trop odoriferantes cauſent ſouvent des ſymptomes funeſtes aux femmes ſujettes au mal de mere ; la fumée des plumes de perdrix rouges brûlées n'eſt quelquefois pas plus longtemps à les en guerir, que l'odeur agreable l'a été à les y precipiter.

Ce n'eſt pas pour une ſeule fois que j'ay vû revenir ces ſortes de femmes par le ſecours du fort eſprit de corne de Cerf, ou de ſel armoniac ; mais je les ay fait revenir en beaucoup moins d'eſpace de temps que la force des odeurs ſuaves n'avoit été à les jetter dans le paroxiſme.

La troiſiéme & principale raiſon qui me porte à donner dans les remedes *ſpecifiques* ſe tire de l'experience: Je pourrois propoſer icy le témoignage de Galien, aſſûrant plus d'une fois, que s'il a grande confiance dans la vertu qu'il reconnoit étre dans les cendres d'écreviſſe contre la morſure des chiens enragez, c'eſt à cauſe qu'aucun de ceux qui en ont uſé n'en ſont morts. Mais pour dire en paſſant quelque choſe de plus de leur utilité, il ajoûte que quoy que la vertu de leurs cendres ſoit tout-à-fait merveilleuſe, étant même appliquées toutes pures, on peut l'augmenter, en ajoûtant ſur dix parties d'écreviſſes brûlées, cinq de

De ſimp. medi. facul. lib. 11.

gentiane, ou d'encens. Je découvre outre cela que la proprieté de ces ſortes de poiſſons étoit connuë quelques ſiecles avant Galien; puiſque Dioſcoride les recommande fort pour le même mal, au dire du même Galien. Je pourrois encore raporter icy bien des remedes qui pour être loüez & pris pour d'excellens ſpecifiques par quantité de Medecins habiles, ne laiſſent pas ou d'être mis au nombre des douteux, ou d'être rejettez comme mauvais par d'autres, jugeant qu'il ſera peut-être plus à propos d'en propoſer deux ou trois des plus connus.

L'on remarque preſque tous les jours en Italie & dans les autres païs chauds,

qu'encore que la picqueure des ſcorpions cauſe preſque toûjours une extreme douleur, accompagnée de ſymptomes fort cruels, on ne laiſſe pas d'en trouver facilement le remede, puiſqu'il n'y a qu'à appliquer ſur la playe le même ſcorpion bien écrasé, ou bien frotter la partie bleſſée avec l'huile de ces bêtes venimeuſes, (qui ſe trouve preſque par tout pour ce deſſein) lequel ſe fait en noyant des ſcorpions dans l'huile commune, & l'expoſant longtemps aux rayons du Soleil. Cependant je vous défie d'y découvrir la moindre qualité manifeſte, à laquelle vous puiſſiez attribuer la proprieté qu'elle a de guerir.

Les

Les morſures des ſerpens appellez des Anglois *Rattle Inakes*, c'eſt à dire, qui font grand bruit, à cauſe du ſon excité dans certaine veſſie de leur queüe, ſont, ſans contredit, bien plus venimeuſes, & plus à craindre qui les picqueures des ſcorpions. Si j'avois le loiſir, je raporterois icy une hiſtoire tres-ſurprenante ſur ce ſujet qui m'a été racontée par un homme qui en a été témoin oculaire, lequel avoit demeuré pluſieurs années dans la Virginie, qui eſt pleine de ces animaux.

Les Anglois cependant qui habitent cette contrée ont coûtume de s'en guerir avec une certaine plante connuë ſous le nom de *Serpentaire Virginiane*, qui eſt ainſi

nommée, tant à cause de ses bons effets, que du nom de la region où elle croit.

Pour ce qui est de l'écorce qui vient du Perou appellée en Angleterre *la poudre des Iesuites*, & en France *le Quinquina*, elle est receuë non seulement de plusieurs Medecins doctes pour un specifique contre les fiévres, sur tout contre les quartes; mais encore ils en vantent par tout la vertu, de laquelle le celebre Villis m'en fit cet éloge dans un entretien particulier, que nous eûmes ensemble. Aprés donc m'avoir fait connoître l'estime qu'il faisoit aussi des autres specifiques; Ce remede, ajoûta-il, que nous avons heureusement connu est assûrément

tres-noble, bien que je ne me mette guere en peine, si ce specifique est aussi seur & aussi bon contre les fiévres qu'il est d'ordinaire reputé, par un grand nombre de Medecins les plus habiles. Je ne laisse pas que de m'ē servir comme d'un remede vrayement specifique contre les paroxismes des fiévres intermittantes, si tant est que nous prenions le mot de *Specifique* dans le sens que j'ay marqué cy-dessus; puisqu'il est d'une bien plus grande vertu, que ne sont les medicamens contre le Scorbut, que tant de Medecins employent dépuis tant de siecles comme specifiques. Je pourrois aussi faire recit d'une pierre que j'ay veüe qui me paroissoit d'une

efficace surprenante pour arrêter sur le cham les hemorragies; & d'une autre encore qui produisoit des merveilleux effets dans plusieurs maladies, sans que j'aye pû jamais y remarquer la moindre de ces qualitez qu'on appelle *Manifestes*; il ne tiendroit qu'à moy, dis-je, d'ajoûter icy quelques autres exemples particuliers, dont l'experience ne serviroit pas peu à nous confirmer dans nôtre opinion; mais je croy qu'il sera plus à propos de leur donner place dans quelqu'autre endroit de cette Dissertation.

Je say bien que ceux qui ne veulent admettre aucuns specifiques, s'appuyent sur trois argumens assez forts; Les uns nient qu'il y aye des

remedes capables de produire des effets propres à être appellés *Specifiques.* Les autres embraſſeroient nôtre hypotheſe, s'ils croyoient qu'on pût expliquer la maniere dont les ſpecifiques agiſſent ; ainſi s'arrêtant au nom de la choſe, ils n'en veulent point : D'autres enfin fort differens de ceux-là avoüent qu'ils ſont fort efficaces, mais que toute leur vertu dérive de leurs qualitez ſenſibles, telles que ſont le chaud, le froid, la petiteſſe des parties, la faculté qui fait uriner, celle qui cauſe le vomiſſement, &c. Je ne voy qu'un ſeul argument propoſé par ceux qui mépriſent les ſpecifiques (qui n'eſt neanmoins fort convainquant

qu'en apparence,) je croy méme qu'il eſt neceſſaire d'en faire icy l'examen, de peur qu'à faute d'en donner la ſolution, il ne cauſa quelque grand prejugé contre tous ce que nous pourrions dire dans la ſuite de nôtre Diſſertation. J'avoüe donc qu'il ſera toûjours vray de dire qu'un remede pris par la bouche recevra un changement & par ſa diſtribution, & par les alimens qui l'ont precedé, dont une bonne partie eſt pouſſée vers les excremens, & qu'étant déja ſortie hors de l'eſtomach, s'en va paſſer par divers couloirs qui ſe trouvent dans quantité de tiſſus differens qui arrêtent peut-être tous les corpuſcules des remedes,

ou la plûpart ; Que si par hazard quelqu'uns d'entr'eux comme plus penetrans, franchissent tous ces obstacles, ils passeront dans la propre substance du corps, ou bien ils seront changez entierement par ces mêmes parties avec lesquelles ils s'uniront là dedans ; ou si quelques-uns de ces corpuscules retenoient plus opiniâtrement leur premiere nature, il est fort probable qu'il en resteroit trop peu pour pouvoir agir sur le corps par quelque vertu ; & voilà toute la force de leur argument specieux, auquel il n'est pas bien difficile de répondre.

Premierement je peus d'abord proposer quelques remedes specifiques, tels que

ſont certains onguents, des emplâtres, des collyres, des amuletes, des pericarpes, ou couvres-poignets, &c. dont les corpuſcules étant appliquez par dehors, s'inſinuent dans la propre maſſe du ſang, quoy qu'ils ne paſſent pas par l'eſtomach; mais tout cela ne regarde point l'objection proposée.

Secondement, je ne voy pas ce qui pourroit m'empécher de combattre les Medecins Galeniſtes par leurs propres armes, en tournant leur argument contre eux-mêmes, lors qu'ils pouſſent ſi fort l'objection cy-deſſus; car preſque les mêmes difficultez, ou d'autres un peu moindres, peuvent étre propoſées, contre l'opinion commune

qui eſt receüe parmi eux : Car puiſqu'ils ſont dans cette penſée que la maſſe du ſang s'adoucit, ſe tempere, & ſe purifie par l'uſage des cathartiques, des cardiaques, des diaphoretiques, cephaliques, hepatiques, & par quelques autres remedes, & que les parties ſtables & fermes, dont nous venons de parler, en reçoivent de l'utilité ; veu que ces remedes n'agiſſent pas par leurs ſimples qualitez, mais bien par les petites particules de leur ſubſtance.

Si ces Meſſieurs là nous peuvent faire une juſte deſcription de la maniere dont ces particules entrent en ſi grand nombre dans les plus intimes receptacles du corps,

sans que leurs vertus particulieres perdent rien de leur pureté, & de leur force, ce sera par là, dis-je, qu'ils nous apprendront de quelle maniere nous devrons répondre à leur argument.

Or comme plusieurs Medecins croyent que le lait & & l'urine sont materiellement contenus dans la masse du sang, & que tous les deux en sont separés, celuy-cy par les mammelles, & celle-là par les reins ; j'estime que l'experience toute seule suffit, pour faire voir la foiblesse des argumens dont ils se servent pour détruire les remedes specifiques. Il est aisé à chacun d'observer ce que j'ay moy-même remarqué plusieurs fois, savoir que

ceux qui ont pris de la Rhubarbe en plus grande doſe, en ont ſouvent leur urine teinte durant pluſieurs heures. On trouve dans quelques Colonies Angloiſes de l'Amerique un fruit appellé par les Habitans *Poires bigarrées*, dont le dedans eſt fort rouge, leſquelles & par leur couleur, & par leur bon goût excitent ſouvent l'apetit de ceux qui les voyent, & dont le ſuc eſt ſi penetrant, qu'il travaille l'eſtomach, & eſt porté dans les reins, de là dans la veſſie, & enfin dans le pot de chambre avec ſi peu de diminution de ſa couleur, que les étrangers étonnez de la ſingularité de ce fait, s'imaginent rendre, ou le même fruit, ou du ſang tout

pur. C'est un fait fort connu dans toutes les Regions Meridionales, où les Anglois ont envoyé des Colonies. Cette verité m'a été confirmée par un celebre Medecin qui en avoit été témoin oculaire. A raison du lait, le grand Hippocrate nous enseigne, que si une chevre vient à brouter *L'elaterium*, c'est à dire, le concombre sauvage, il communiquera sa vertu purgative à son lait, lequel étant donné à un enfant, operera ainsi qu'une medecine: Je me souviens qu'étant une fois, au printemps, bien avant dans la Suisse, je remarquay un Phœnomene tout à fait surprenant; Comme les vaches dans le détroit des monta-

gnes paissent pour lors en bien plus grande abondance d'une espece d'ail sauvage dont ces pâturages abondent, que dans une autre saison, le beurre qui se tire de leur lait retient si fort l'odeur de cette herbe, qu'il est prêque impossible d'en pouvoir manger, quelque recent & bien choisi qu'il soit ; & si j'en mangeay, il y eût quantité d'Etrangers qui le rejetterent. Je me ressouviens encore qu'ayant été passer l'hyver dans la Comté de Corcage en Hibernie prés de la Mer, je vis un oyseau de mer connu de tout le monde, si vorace & si friand des poissons, qu'il ne se repaît prêque que de cela ; & ce qui me surprit le plus, ce

fut de voir souvent une si grande quantité de ces sortes d'oyseaux suivre des armées de poissons, s'il m'est permis de parler ainsi, que ces sortes d'oyseaux acquierent un tel goût, qu'on ne sait en verité, si leur chair est viande ou poisson. Comme j'ay proposé ailleurs plus amplement, avec combien de fermeté les particules de divers corps retiennent leur premiere nature dans chaque digestion, distribution, & dans chaque colature, je n'en dis pas davantage, ainsi je peus, ce me semble, passer à la quatriéme partie de ma réponse.

De seminalium principiorum occultatione.

Il reste donc à examiner l'objection qu'on nous propose, à sçavoir, qu'une peti-

te, portion du remede specifique (qui retient toûjours sa propre nature) lors qu'elle est arrivée dans la partie, sur laquelle elle doit agir, n'a presque plus aucune vertu, ou si peu que rien. Cette difficulté touchera bien peu ceux qui feront reflexion, combien il est peu seur de mesurer l'efficace des agens naturels, sur le corps humain par leur grosseur, plûtôt que par leur activité & subtilité. Je fis plusieurs questions un jour à un vaillant & sage Capitaine d'un vaisseau Anglois, pour la colonie de la Zone Torride, & qui avoit fait voile pour l'Afrique vers la partie superieure du celebre fleuve de Gambrie, à dessein d'y ne-

gocier, où il avoit ſéjourné quelque-temps, je luy demanday entre autres choſes s'il étoit vray que les venins de ce païs-là fuſſent auſſi violens qu'on diſoit; ſa réponſe fût, que les Negres avoient un poiſon qui pour étre un peu lent, ne laiſſoit pas que d'étre ſi pernicieux dans la moindre petite doſe, qu'ils ont accoûtumé d'en cacher autant ſous leurs ongles qu'ils portent aſſez longues, qu'il en faut pour tuer un homme, lequel ils laiſſent tomber avec une ſi grande ſubtilité dans la boiſſon, dans du lait, ou dans quelques-autres liqueurs alimentaires, qu'il n'eſt pas prêque au poſſible des pauvres Etrangers de l'éviter, quelque pre-

caution qu'ils prennent. Pour moy, disoit-il, bien que je mangeasse quelquefois avec les Gouverneurs de ces Contrées-là, qui sont comme des petits Roys, je ne voulus jamais manger dans le même plat, ny boire de la même boisson. Il ajoûta qu'un illustre Chevalier Commandant pour le Roy d'Angleterre dans une autre partie de l'Afrique, fut empoisonné par ces Barbares dans un festin qu'il leur fit pour prendre congé d'eux, & dont il étoit mort quelque temps aprés son retour en Angleterre, & que celuy qui le luy avoit raconté, luy conseilla de se servir de la Theriaque, ou d'autres antidotes, dans le soupçon

qu'il avoit que ſon mal provenoit de poiſon, mais il ne laiſſa pas de mourir de langueur.

Je pourrois indiquer, & même nommer une certaine ſubſtance qui croit en Europe, & peut-être prés d'icy, de laquelle ſe servent quelques Empirics, comme d'un medicament, mais elle purge avec une telle violence, qu'un ſeul grain fera faire, non ſans danger, 25. ou 30. ſelles, au dire d'un des plus celebres Medecins, lequel dit avoir empéché que quelques-unes de ſes ſuperpurgations n'ayent été mortelles par un correctif, ce qui neanmoins n'a pas toûjours été ſeur: Mais parce que nombre de gens qui ont aſſûré-

mẽt beaucoup d'esprit, nient que nos viperes soient venimeuses ; pour la confirmation de l'argument que j'ay jusques icy fortifié par divers moyens, je proteste avoir connu un certain jeune-homme, qui ayant été mordu d'une vipere Angloise, qu'il venoit de prendre imprudemment avec la main tomba aussi-tôt dans les mêmes symptomes qui suivent d'ordinaire la piqueure de tels serpens, quoy qu'il ne parusse neanmoins qu'une petite piqueure en sa main : Cependant par cette petite playe le venin ne laissa pas de se répandre, toute imperceptible qu'elle fût, car elle n'aprochoit pas peut-étre la centiéme partie de la

tête d'une épingle. Entre pluſieurs ſymptomes (car je l'interrogeay bien ſur tout) il me dit avoir jetté par la bouche une matiere fort mauvaiſe. J'ay encore vû une perſonne qui avoit pratiqué la Medecine dans l'Iſle de Java, où les Scorpions paſſent pour étre plus dangereux qu'en Italie. Comme j'avois bû, dit-il, un jour plus qu'à mon ordinaire, je m'amuſay à badiner avec un ſcorpion, qui ſe ſentant irrité, il me piqua bien ſerré la main, & bien qu'il n'y parut aucune playe, je ne laiſſay pas de ſouffrir des douleurs ſi violentes, que j'en croyois mourir; ce qui ſeroit arrivé, ſi quelques-heures aprés je n'avois pas eu re-

cours au remede ſpecifique; Et l'ardeur que je reſſentois dans mes entrailles, ajoûta-il, étoit ſi cruelle qu'il me ſembloit que tous les braſiers d'enfer étoient entrez dans mon corps. Les poiſons ne ſont pas les ſeuls qui agiſſent evidemment ſur les corps des hommes, dans telle petite quantité, & en telle modique doſe qu'il vous plaira; puiſque des femmes en grand nombre, & des mieux ſaines, tombent en défaillance, qu'elles ſe plaignent auſſi du mal de mere, & qu'enfin il ne faut qu'un atome de muſc, que l'odeur de quelques poudres, ou d'un chat pour les jetter dans des mouvemens convulſifs. Et cependant tous ces écoule-

mens, auteurs de tous ces accidens assemblez en un tas, ne feroient peut-être pas la centiéme, ny même la milliéme partie d'un grain d'orge. Il m'est aussi arrivé tres-souvent d'avoir arrêté tels paroxismes avec l'odeur du sel volatil de corne de cerf, du sel armoniac, & semblables, ou par l'odeur des distillations, & même des esprits empreints de ces sortes de sels; bien que, comme je croy, toutes les particules qui ont rétabli les malades, ou qui ont appaisé cette foule d'horribles symptomes, n'égaloient pas ny en masse, ny en poids la dixiéme partie, pour ne pas dire, la cinquantiéme, d'un grain de moutarde.

A l'égard des remedes internes, on ſait aſſez que les corpuſcules qui rendent la liqueur ſi vomitive & ſi purgative lors qu'on y infuſe du ſafran des metaux, ſont d'une telle petiteſſe & d'une fineſſe ſi merveilleuſe, qu'une grande quantité de vin ou d'autre liqueur peut en étre chargée & empreinte, ſans aucune diminution ſenſible du corps dont ils ſe ſont détachés au moyen d'un menſtruë ; dequoy nous avons dans le vif argent un exemple tres-ſenſible, & peut-étre encor plus manifeſte, ſuivant que l'a remarqué Helmont ; quoy que la liqueur ne ſoit point changée, ny eu égard à ſon odeur, ny auſſi quant à ſa propre

saveur, & que le mercure ne paroisse pas avoir diminué, ny ne soit pas plus leger, elle ne laisse pas d'acquerir une insigne vertu contre les vers, par les écoulemens qu'il s'en fait, destituez de toute pesanteur sensible. Ce qui a fait que non seulement Helmont, mais encor Hartman habile Chymiste, & un autre excellent Auteur, avoient auparavant fort recommandé ce remede. Cela me fait ressouvenir icy d'un fort joly petit garçon fils unique d'une Maison illustre, atteint d'une grosse fiévre qui sembloit proceder des vers, ou de quelque matiere vermineuse; le Medecin qui le voyoit, fort habile-homme, m'avoüa ingenuëment qu'il n'en esperoit

peroit plus rien, soit parce qu'on l'avoit laissé toûjours vivre à sa petite phantaisie, & qu'il se trouvoit fort fatigué des remedes qu'il avoit pris sans nul effet, qu'à cause qu'il rejettoit avec tant d'opiniâtreté tout ce qui avoit l'air de remede, qu'on avoit pû obtenir de luy autre chose sinon qu'il beuvoit de la petite biere; c'est pourquoy le Medecin s'avisa du consentement du Comte son pere, de mettre du vif argent dans sa boisson ordinaire, en la remuant souvent, afin qu'elle s'empreint mieux des particules mercurieles. Il arriva donc, que le malade avaloit le tout avec avidité, sans s'appercevoir d'aucun changement de la couleur,

ny du goût, en quoy faiſant, il recouvra ſa premiere ſanté avec l'aide de Dieu : Et c'eſt au mercure que le Medecin & le Pere attribuoient cet effet.

Je condamnerois moy-même mon long diſcours, ſi je n'eſperois que ma réponce me ſervira pour mieux établir, & en moins de temps ce que j'ay à dire touchant les Remedes ſpecifiques. Quant au ſentiment que j'en ay, je vay l'expoſer en peu de mots, & ſans que mes Diſſertations ſoient trop longues.

Aprés avoir donc expedié la premiere des deux queſtions propoſées cy-deſſus, je vay proceder à la ſeconde. On demande donc ſi

l'hypothese mecanique peut étre adaptée à la maniere d'agir des Remedes specifiques, de sorte que par son entremise on puisse intelligiblement la concevoir, ou du moins l'accorder avec cette hypothese. Vous n'aurez pas de peine à croire, Monsieur, aussi bien que moy, qu'il y a peu d'Auteurs qui confessent de bonne foy combien est bornée nôtre science, combien il se rencontre d'obscurité dans la nature de quantité de choses, ou qui admettent aisément beaucoup d'effets des remedes specifiques pour étre mis au nombre des choses difficiles à connoître, & qu'il semble que la Nature, ou plutôt son Auteur, ait voulu

se les reserver à soy-même; toutefois si on considere la grande étenduë des principes philosophiques des Corpuscules; j'ose me promettre qu'on pourra expliquer un jour bien des effetsde ces sortes de remedes par une methode generale, aidée par ces mêmes effets, dont aucun n'est par consequẽt contraire à ces principes; (que cela soit dit, je vous prie, une fois pour toutes) afin qu'ayant inculqué dans vôtre memoire tout le dessein de la Dissertation suivante, vous ne vous étonniez point si je me contente quelquefois de vous donner des explications qui se peuvent faire en general, & si je vous fais voir que les Remedes specifiques peu-

vent operer de telle ou de telle maniere que je propoſe, ſans que je me rende garant d'aucune certitude en tout cela. J'ay dit au commencement de ce Traité qu'il y a trois ſortes de vertus ou qualitez appellées *Specifiques* par les Medecins, leſquelles, comme je le crois, évacuent certaines humeurs particulieres à cauſe qu'elles ſont amies, & qu'elles ont du raport avec cette partie-là du corps, ou avec celle-cy, & que par ce moyen elles gueriſſent ou diminuent conſiderablement (d'une façon inconnuë) certaines maladies determinées.

Or comme les remedes ſpecifiques de cette premiere eſpece ſont effectivemẽt d'une

plus grande importance, & qu'ils font le principal argument de la dispute presente; aussi appliqueray-je toute ma derniere Dissertation à ces sortes de *Remedes specifiques*: Je ne laisseray pas neanmoins d'y inserer bien de choses qui concernent le troisiéme genre des specifiques, & qu'on pourra appliquer aussi aux autres deux, en changeant ce qui est à changer.

Sachez cependant, que je pose icy pour solide fondement ce que j'ay proposé & prouvé dans un autre Traité, qu'on ne doit pas considerer ny envisager le corps humain animé, à la maniere d'une pure statuë, c'est à dire, comme s'il n'étoit qu'un simple assemblage des

choſes dont il eſt composé; à ſçavoir, du ſang, des os, de la graiſſe, des nerfs, des veines, des arteres, &c. Car c'eſt une, je ne ſçay quelle admirable machine, & digne de ſon Ouvrier, composée des ſubſtances fixes, liquides & ſpiritueuſes, appropriées à ſes propres uſages, avec un tel artifice, qu'on ne ſauroit ſouvent ſi bien juger de l'action de quelque agent ſur le même corps, par la puiſſance & par les forces du même agent conſideré en ſoy, que par les effets qui en proviennent, enſuite de l'action mutuelle des parties de cette machine vivante ſur elle-même.

Cel posé il eſt à remarquer qu'il n'eſt pas neceſſai-

re que perſonne convienne qu'il faille que les operations de tous les ſpecifiques, ou de quelques-uns, ſoient de même genre dans diverſes maladies, étant certain que differens ſpecifiques peuvent operer en diverſes manieres, quelqu'unes deſquelles ſont propres à combattre ce mal-icy, ou celuy-là, & les autres à en domter un autre tout different. J'examineray donc en peu de mots ſix ou ſept de ces manieres generales qui ſe preſentent : Je vous donne avis cependant que tout remede ſpecifique ne guerit pas ordinairement le malade, par cette maniere là d'operer, ou par celle-cy (bien qu'il luy procure la ſanté quelquefois)

mais par le concours de deux, ou de pluſieurs enſemble, qui joignant comme à deſſein leurs forces, achevent leurs entrepriſes.

Premiere Proposition.

Que les Remedes ſpecifiques peuvent quelquefois guerir en repouſſant, ou reſolvant la matiere morbifique, afin que par l'une ou l'autre de ces manieres elle puiſſe étre plus facilement chaſſée par les voyes communes du corps, comme auſſi par les pores de la peau.

PErſonne n'ignore qu'il n'y ait beaucoup de maladies, & le plus ſouvent re-

belles & chroniques, qui étant causées par des certaines humeurs gluantes & visqueuses, lesquelles bouchent les passages par où le sang doit circuler, & ceux aussi par où les autres liqueurs utiles doivent étre transmises : La viscosité & l'opiniâtreté, dis-je, des humeurs peccantes sont quelquesfois si grandes qu'elles ne cedent que tres-difficilement à l'action des remedes vulgaires, ce qui n'empéchera pas neanmoins que le specifique ne penetre à travers les pores jusqu'à cette même matiere opiniâtre, & par sa subtilité & par les figures convenables des corpuscules, ausquels il sera facile de dissoudre & de ruiner le tissu de la

matiere morbifique, tant par leur solidité, leur figure, leur agitation, que par le concours de la chaleur naturelle du malade, d'où elle puisse être commodement chassée de la Nature, par les urines, par les sueurs, ou par quelqu'autre evacuation non prejudiciable; & de la sorte le sang ou quelqu'autre liqueur du corps, étant empreintes (pour me servir des termes chymiques) des particules amies & agissantes du remede, deviennent alors un menstruë approprié & proportionné à la matiere vitiée, ainsi on voit que l'eau empreinte du sel armoniac devient un menstruë capable de dissoudre peu à peu le cuivre & le fer, quelques

compactes & durs que soient ces corps. Je l'appelle *Menstruë approprié*; car je ne connois aucune cause qui nous oblige de supposer, que le menstruë agisse par aucune qualité visible, je veux dire par la chaleur, par l'humidité, &c. non pas même par son acidité, mais bien plutôt par sa grosseur, sa solidité, comme par les autres dispositions mecaniques des particules, par qui les parties du corps determinées à ce même tissu sont desunies: car, comme je l'ay dit plus au long dans un autre Traité, il y a bien davantage d'especes de menstruës distinctes, que n'en observent plusieurs; sur les operations desquels menstruës personne ne pro-

noncera ſeurement, que cela vienne des forces des qualitez manifeſtes qu'ils entraînent devant ſoy : puiſqu'il peut arriver pluſieurs fois qu'un menſtruë moins acide, ou d'une ſaveur mediocrement forte, ſera capable de rompre tout le tiſſu d'un tel ou d'un tel autre corps, ſur lequel cependant un autre menſtruë en apparence plus vigoureux n'aura pû agir. C'eſt ainſi à peu prés que l'eau ſimple diſſoudra le blanc d'un œuf, lequel ſe congelera par l'eſprit de vin tout pur, comme auſſi par les eſprits du ſel, de l'huile, & même du vitriol ; il n'y a pas même juſqu'à l'eſprit d'urine déphlegmé qui ne puiſſe aiſément diſſoudre les pe-

tites limures du cuivre, ſur leſquelles l'eſprit de vinaigre n'agit que lentement : Et toutefois cette même liqueur diſſout promptement les yeux d'écreviſſes, ſur leſquels l'eſprit d'urine ne peut mordre. Le mercure, quoy que inſipide diſſoud à froid l'or, ce que ne peut faire l'eau forte aidée d'une chaleur exterieure : Et tandis que la même eau forte met en pieces le fer, le mercure ne peut pas ſeulement s'attacher ſur ſa ſuperficie. Mais enfin pour n'accumuler pas davantage exẽple ſur exemple, j'ajoûte ſeulement, que l'huile commune qui flatte ſi doucement la langue, ne ſauroit diſſoudre la coquille d'œuf; & le ſoulphre qui re-

siste à l'eau forte, en vient aisément à bout, quoy que cette même eau forte diminuë prêque tous les metaux, plusieurs mineraux & certaines pierres fort dures. Outre cela, je connois une certaine liqueur, de laquelle j'ay souvent fait la preparation, qui toute foible qu'elle soit, puisqu'on en pourroit boire un plein verre sans risque, ne laisse pas d'agir sur les pierres, sur les metaux, & sur les autres corps solides, mais d'une maniere, que je defie les menstruës des Chymistes d'en faire autant.

Si nous suposons donc que les Corpuscules agissans du Remede specifique associez avec le sang, ou avec quel-

qu'autre choſe qu'ils auront empreinte, agiſſent contre quelque matiere morbifique que ce ſoit, par un vehicule à la maniere d'un menſtruë, il nous ſera facile en ce cas d'éclaircir bien des choſes qui regardent les operations du même remede ſpecifique; & pour lors nous rechercherons premierement, d'où vient qu'un remede approprié opere des choſes qui ne peuvent être faites par un autre de qui les qualitez viſibles paroiſſent de même eſpece, & d'une vertu bien plus étenduë. J'avoüe bien que les menſtruës n'agiſſent pas toûjours ſuivant le degré de leur acidité, ou de quelqu'autre qualité ſenſible; mais ſelon la congruité

& le raport des Corpuſcules avec les pores du corps qui doit étre diſſous ; comme auſſi par une certaine convenance procedant des diſpoſitions mecaniques de la liqueur agiſſante ; ce qui fait que, & les Medecins, & les autres peuvent facilement ſe tromper lors qu'ils argumentent du plus grand au moindre, ou du moindre au plus grand : Celuy-là ne pourroit conclurre legitimement qui argumenteroit ainſi ; l'eau qui eſt une liqueur d'une vertu modique diſſout la gomme Arabique, donc l'eſprit de vin bien rectifié la diſſoudra auſſi avec d'autant plus de facilité qu'il eſt plus ſubtil & plus penetrant, car l'experience nous convainc du

contraire. Ce raiſonnement icy ne vaut pas davantage, l'huile de vitriol eſt bien plus corroſive au goût, & diſſout pluſieurs corps ſur leſquels l'eau forte n'a nulle priſe, donc la même huile diſſoudra l'argent auſſi bien que l'eau forte, ce qui eſt pourtant faux. Celuy-là ne conclurroit pas plus juſte qui feroit ce raiſonnement: L'eau forte diſſoud l'argent à l'aide de ces eſprits acides, donc au plus elle en ſera chargée, plus fortement & avec plus de violence, diſſoudra-elle ce metail; car j'ay montré ailleurs par experience, qu'encore que l'eau forte abonde en quantité de ces eſprits, il ſe pourra faire qu'elle n'aura aucune action

sur l'argent ; c'est ce qu'elle fera aussi-tôt, si on l'affoiblit, en y mettant une quantité convenable d'eau commune. J'ajoûteray icy que la dissolution du corps peut dépendre tant du tissu particulier du même corps, que de la vertu manifeste du menstruë.

Secondement, nôtre premiere doctrine nous suggerera quelques raisons pourquoy un medicament qui aura produit des effets surprenans dans une maladie, ne fera que peu, ou rien du tout, dans une autre de même nature qui paroîtroit même plus facile à guerir, ainsi que le penseront quelques-uns qui ne savent pas que leur raport en apparence ne fera

pas ſi juſte qu'il ne ſe rencontre quelque diverſité de liaiſon dans les matieres morbifiques ; ce qui ſera la ſeule cauſe pourquoy un remede pourra agir ſur une matiere morbifique & non pas ſur une autre. Que cela ne ſoit, il n'y a qu'à conſiderer que ſi l'eſprit de vin tout pur diſſout avec facilité la gomme de Gayac, auſſi bien que les portions de la matiere reſineuſe qui ſont renfermées dans les pores & dans les petites cavitez du bois de Gayac, le même menſtruë paroit neanmoins oiſif ſur ledit bois, qui contient & fournit ces ſubſtances ſolubles.

Et c'eſt auſſi par cette raiſon qu'on doit ceſſer de s'étonner lors qu'on voit que

les Remedes ſpecifiques ne produiſent pas toûjours leurs effets ordinaires ; Car, de bonne foy, comme les corps des malades different ordinairement entre eux, ſelon leur conſtitution naturelle ou acquiſe, par le mal qui les tourmente, ou par l'une ou l'autre cauſe ; il n'eſt pas étrange, ſi en quelques-uns entre pluſieurs malades il ſe trouve de la contrarieté entre l'agent & le patient, & que leur conſtitution ſoit alterée par quelque inſigne changement du tiſſu de la matiere morbifique, ou par quelque conſiderable alteration des corpuſcules du medicament, leſquels ſouffrent dans leur paſſage, à travers les vaiſſeaux, par

le mélange de certaines petites parties du ſang non convenables, ou de quelqu'autre je ne ſay quel vehicule; ſi bien que l'eſprit de ſel, ainſi que je l'ay découvert, fera la diſſolution du cuivre à l'exemple de l'eſprit de nitre; encore que cette derniere liqueur fonde l'argent, neanmoins ſi vous la mélés avec l'eſprit de ſel, (qui par l'action qu'il a contre le cuivre ſemblable à la ſienne, ſemble étre ſon amie) elle ceſſera de diſſoudre le même argent.

Troiſiémement, on pourra auſſi par nôtre hypotheſe expliquer le principal argument de ceux qui nient les medicamens ſpecifiques: Comment ſe peut-il faire?

disent-ils, en nous insultant, qu'un remede qui erre dans toute la masse du sang aille tout droit, (ainsi qu'un Sergent) choisir la matiere qui fait le mal, & qu'on veut chasser, & qu'elle neglige toutes les autres choses qui s'offrent à son passage; parce que s'il opere dans le corps par l'impregnation du sang, ou de quelqu'autre liqueur qu'il convertira dans quelque espece de menstruë, il pourra arriver que les couloirs par où doivent passer les corpuscules, arrêteront les parties moins propres du vehicule, ce qui est de la derniere importance dans le cas que nous traitons; si bien que, comme je l'ay déja dit, ou le menstruë se trouvera

approprié à l'humeur peccante, ou bien il sera si fort changé qu'il aneantira plus aisément cette substance là que toute autre du corps qui se trouvera dans son chemin. Mettez, par exemple, si vous voulez dans un vaisseau des cendres tirées des os, du safran des metaux, de la limure du fer, du sel marin égrugé, avec de la limaille d'or; mélez le tout exactement, en versant de l'eau commune dans une moitié de cette mixtion, & vous verrez qu'il n'y a que le seul sel marin qui se fonde: Mettez ensuite dans l'autre moitié de ce même mélange une quantité suffisante de mercure, frottez bien le tout ensemble, & vous remarquerez

rez que cette liqueur metallique ne s'attachera qu'à l'or, sans toucher aux autres ingrediens, non pas même au sel marin. Ceux qui travaillent dans les mines d'Espagne assûrent qu'ayant mis en pieces une certaine miniere qui contenoit, outre quantité de metaux differens, de l'or & du cuivre, ils trouverent que le vif argent étoit fort chaud, & que l'or qu'on y ajoûtoit, le devenoit bien plus promptement & avec plus de force que le cuivre, puisqu'à peine touche-il le cuivre pendant qu'il y reste une quantité raisonnable d'or sur laquelle il agisse. Mais quant à la proposition suposée qui veut que le remede aille foüiller en quel-

que maniere, & chercher la cauſe du mal dans quelque vaiſſeau du corps qu'elle ſoit cachée. Ce n'eût pas été autrefois une legere objection, à cauſe que la circulation du ſang n'étoit pas encore connuë; mais il n'en eſt pas ainſi à preſent, puiſque nous ſavons bien que les choſes qui ſe ſont mélées une fois dans la maſſe du ſang, ſont portées par ſon propre mouvement circulaire vers les vaiſſeaux les plus éloignez du corps.

Quatriémement, je veux bien qu'on ſçache icy, que ſelon nôtre Hypotheſe, nous ne pouvons répondre à ces ſavans Phyſiciens qui rejettent ou qui mépriſent quantité de remedes externes, ſur

tout les pericarpes, les amulettes, ceux qu'on pend au col, &c. tant à cauſe qu'ils ne peuvent fournir au corps touché ſeulement en dehors, une aſſez grande quantité de parties medicinales, & qu'il nous faut bien conſiderer icy qu'étant ſeulement des remedes externes, ils ne peuvent être d'aucun ſecours aux parties internes malades; à ces maux là, ſur tout qui affligent les parties du corps plus éloignées des externes, ou de celles ſur qui l'on applique les remedes.

Pour ce qui regarde la premiere partie de l'objection, il ne ſera pas bien difficile d'y répondre à quiconque aura lû ce que j'ay écrit ailleurs de la ſubtilité, du nom-

bre, & de l'efficace des emanations, ou écoulemens ; reflechissons seulement combien est grande la quantité des particules que jette si long-temps une petite portion d'ambre gris qui se rendent sensibles à nos narines ; il en est de même du camphre qu'on applique si souvent en dehors : representons de plus aux yeux de nôtre entendement cette prodigieuse quantité de corpuscules magnetiques, qui s'exhalent en foule d'une bonne pilote d'aymant les années entieres sans discontinuer, & nous serons obligez d'avoüer qu'il se peut faire que les corps secs & solides pourront fournir une telle quantité d'effusions, afin

que par leurs moyens les choses les plus difficiles s'y fassent dans la tres-belle fabrique du corps humain.

Ne remarquons-nous pas, que ceux qui sont tombez tout à coup en défaillance par la seule odeur du musc, ou de la civette, reviennent du paroxisme en flairant du *Castoreum*, ou de *l'assa fœtida*, mais plus promptement encor, du sel de corne de cerf, ou du sel armoniac. *Tract. de Poros. corp. anim.*

Pour ce qui est de l'autre partie de l'objection, ce que j'en ay fait voir ailleurs, & ce que la plûpart des habiles Medecins d'apresent admettent touchant la porosité de la peau, prouve assez qu'il se peut faire aisément, que les exhalaisons subtiles de

divers corps en penetrent d'autres, à la faveur des pores de la peau, & que nous n'aurons pas de la peine à comprendre, que s'étant une fois inſinuez dans les plus petits vaiſſeaux, comme quoy ils paſſent de là vers les plus gros, & par ainſi dans la maſſe du ſang; lequel peut en circulant, les entrainer ſans nul obſtacle dans toutes les parties du corps, & par conſequent juſques dans l'endroit même où reſide le mal. J'ajoûte auſſi en paſſant, qu'il arrivera peut-étre que la vertu de ces corpuſcules en entrant, non par la porte, mais (pour ainſi dire) par le trou de la ſerrure, ſera bien plus efficace, pour les aſſocier auſſi-tôt avec la

masse sanguinaire, pourvû qu'ils ne se digerent point dans l'estomach, ny dans les autres parties; car c'est par la digestion, que les vertus des medicamens pris par la bouche se trouvent souvent affoiblis avant que de se méler avec le sang.

II. PROPOSITION.

Quelquefois les trop acides peuvent étre mortifiez par un remede specifique, comm'aussi quelques autres qualitez nuisibles par leur excés, qui gâtent la masse du sang, ou qui détruisent la faculté de coaguler, & les autres effets.

QUoy que je ne sois pas du sentiment de ceux

qui ſe ſont aviſez dépuis peu de raporter toutes les maladies à l'acide, je veux dire, à celuy qui eſt en plus grande quantité dans le ſang & dans les autres liqueurs du corps, par l'entremiſe de qui les parties fixes ſouffrent auſſi: Je ne laiſſe pas, dis-je, d'admettre pluſieurs maux procedans de ces acides, ou de leurs malignes diſpoſitions, & nous concevrons fort bien (conformément à cette doctrine) qu'on peut guerir bien des maladies, ou du moins les diminuer beaucoup, par un remede ſpecifique qui abondera en corpuſcules propres à mortifier les acides. Cette mortification ou correction pourra ſe faire en diverſes manieres, entre

leſquelles en voicy deux qui ſe preſentent à ma memoire.

Il y a certains corps qui mortifient ou émouſſent les acides par une inimitié poſitive (pour ainſi parler) je veux dire par une contrarieté qui ſe peut diſcerner au goût, laquelle neanmoins on reconnoit bien plus ſeurement par le combat evident, & par le bruit manifeſte qui ſe fait toutes les fois qu'ils attaquent l'acide : il y a pluſieurs eſpeces de corps qui mortifient ce même acide, comme quantité de ſels alcaliſez ou fixes, tels qu'eſt le ſel des plantes tiré par la leſſive, ou volatils, tels que ſont auſſi les eſprits & les ſels aſcendans de l'urine, du

sang, de la corne de cerf, de la suïe, &c. Ce qui se peut verifier par quelques exemples : Si on méle ces sels avec l'eau forte, l'esprit de sel, l'huile de vitriol, ou quelques autres liqueurs acides, d'où l'on peut conjecturer, en passant, que ceux-là entre les Galenistes se trompent, qui attribuent seulement les vertus de la corne de cerf & de l'urine à l'extreme petitesse des parties, à la vitesse du mouvement & à d'autres dispositions de cette nature, de peur d'avoüer qu'ils sont obligez aux Chymistes d'une si utile connoissance, je veux dire de la contrarieté & de la repugnance des acides & des alkalis.

La seconde maniere pour

mortifier & pour émouſſer la pointe des acides, c'eſt de les contenir dans quelque fourreau, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme: Car de même qu'un coûteau afilé ne ſauroit plus couper quand on a raclé ſur ſon tranchant, ou qu'il a été usé de quelqu'autre façon, ou bien qu'on mit ſa lame dans une gaine convenable, ou enfin qu'on la fiche dans du pain, ou dans quelques autres corps; de même, dis-je, l'acide des corpuſcules pourra perdre la faculté qu'il a de couper & de piquotter toutes les fois qu'un puiſſant & manifeſte Alkali luy fera changer de figure, ſoit qu'il agiſſe ſur luy, ou bien que l'acide ſe trouve enfermé

dans l'étuis d'un corps poreux, quoy que ce même corps paroiſſe par hazard deſtitué de toute ſaveur comme de toute qualité ſenſible, par la force de laquelle on le pourroit faire paſſer pour contraire à l'acide qu'il auroit affoibli ; ainſi voyons-nous que la lime eſt contraire au trenchant d'un coûteau. Les operations Chymiques de cette maniere de mortifier les acides nous fourniſſent divers exemples, comme quand le vermillon détruit l'acidité de l'eſprit du vinaigre, & quand la chaux vive ôte l'acidité de l'eau forte, & c'eſt ce que j'ay experimenté ; il n'eſt pas juſques à la pierre de calamine qui ne diminuë & n'alte-

re beaucoup l'acidité de l'esprit de sel & de celuy de nitre : Enfin je fais mention plus volontiers de ce mineral, tant à cause que ses qualitez sont moins connuës des Medecins & de plusieurs Chymistes, que parce qu'il me fournit un argument pour prouver que les acides peuvent (quoy que cela n'arrive pas toûjours) étre enfermez dans les corps ainsi que dans leurs gaines ; dans ceux-là, dis-je, qui mortifient ces acides insensiblement ; car selon que l'a tres-bien remarqué Glauber, & que l'experience me l'a fait voir dans quelques rencontres, les esprits acides se peuvent tirer de la pierre de calamine dans sa distillation

par la violence du feu, leſquels ſeront bien dephlegmez, & beaucoup plus forts qu'auparavant.

Je ſay fort bien qu'on peut icy m'objecter, qu'une telle mortification des acides peut étre faite par les qualitez ſenſibles, & qu'on ne peut de là rien conclurre en faveur de ceux qui prennent la défence des ſpecifiques: A cela je réponds premierement que la faculté de mortifier les acides a extrémément du raport avec celles de les tenir enfermez, ou ſi vous voulez, comme de les abſorber dans un fourreau, ſans qu'elle ſoit de l'eſpece des premieres, ſecondes, ou troiſiémes qualitez, & telles que les anciens

Medecins obſervoient dans leurs medicamens; bien qu'on donnât à ces mêmes qualitez une vertu égale aux maux qu'ils vouloient guerir, & c'eſt ce que font encore aujourd'huy quantité de Medecins qui croyent dés-là d'être bien & ſuffiſamment fondés pour rejetter les vertus ſpecifiques des remedes.

Je réponds en ſecond lieu, que bien loin de croire que ce fût quelque legere erreur, au contraire, elle m'a paru toûjours fort malheureuſe & de la derniere importance, en voyant aujourd'huy tant d'habiles Medecins ſupoſer & admettre un effet ſalutaire dans quelqu'un de leurs medicamens, s'il eſt doüé de quelque qualité manifeſte,

soit acide, ou alkalisée. Mais ce qui se pourra dire le plus souvent du dommage qu'il aura causé, se pourra aussi assigner à la méme qualité, je veux dire de ce que le remede est d'une nature acide & alkalisée; c'est qu'il y a, à mon avis, une grande difference entre un acide & un autre acide, entre un alkali & entre un autre alkali, ainsi que je l'ay appris par differentes experiences; & qu'il faut faire grande distinction entre un acide entant que tel, & entre luy-même modifié d'une certaine maniere; ainsi tous les acides que j'ay connus dissolvent le cuivre étant bien dephlegmés; cependant l'eau regale qui dissout non seulement ce me-

tail là, mais encore l'or bien plus compact, ne sçauroit dissoudre tout à fait l'argent: d'ailleurs l'eau forte tout menstruë corrosif qu'il soit, ne dissoudra jamais par soy-même le dit or, & neanmoins si vous la modifiés tout de nouveau par l'addition de l'esprit de sel commun, elle le dissoudra sans peine: Et c'est ce que j'ay souvent vû, quoy qu'en pensent autrement, ou qu'en ayent écrit des Chymistes; mais qui plus est, non seulement la modification de differente espece introduira une difference entre cet acide là & & entre celuy-cy, mais même une vraye contrarieté, suivant la droite maniere de juger des choses; car par

exemple, l'eſprit de ſel precipitera l'argent, que l'eau forte diſſoud, & l'eſprit de nitre, quoy qu'il n'y ait aucun menſtruë plus acide, ne precipitera pas ſeulement la poudre d'antimoine appellée beurre par les Chymiſtes, à cauſe de ſon admirable ſubſtance, mais elle le fera avec un grand combat, avec tumulte & avec effervescence.

Il eſt vray que ce beurre d'antimoine eſt un acide ſi fort, qu'une fort petite quantité jettée ſur une grande quantité d'eau, la rend acide à un tel point, qu'elle eſt apellée le vinaigre des Philoſophes. Mais pour apliquer cecy à l'objection cy-devant proposée, de grace reſſouvenez-vous, que je vous

ay fait connêtre dés le commencement de cette Lettre, que je ne niois pas que le remede ſpecifique n'eût quelquefois des qualitez manifeſtes adjointes, ou qu'il n'agit en partie par leur vertu; mais que je croyois ſeulement qu'il ne falloit pas attribuer l'effet ſalutaire qui s'en enſuivoit à la vertu de ces ſortes de qualitez, mais bien à quelque choſe d'adjoint qui a communiqué au remede une vertu ſpecifique contre ce mal là, ou contre celuy-cy en particulier. A quoy l'on pourra répondre, que comme il eſt diverſes eſpeces d'acides & d'alkalis, ainſi ne doit-on pas mortifier chaque acide par toute ſorte d'alkali. Ce qui peut

donner plus de jour à cette pensée, c'est qu'encore que le cuivre se dissolve dans l'eau forte, il se peut faire que par le moyen de la seule chaux-vive bien apliquée, le menstruë delaisse les corpuscules du metail. Si neanmoins vous versez une quantité proportionnée d'esprit d'urine, ou de quelqu'autre alkali volatilisé sur une solution tres-forte en couleur de cuivre, ainsi que j'ay fait pour en convaincre certaines gens d'esprit; bien qu'alors il se fasse aussi-tôt un fort grand combat, & que l'on void une ebullition en sortir avec bruit accompagné d'une infinité de petites bouteilles; si est-ce pourtant qu'entre ces sels ennemis, les corpuscules aci-

des de l'eau forte ne s'en trouvoient pas si fort mortifiez, pour laisser-là le metail, sans empécher que la liqueur n'acquit une couleur plus relevée que la premiere.

Lors que je fais reflexion à la grande difference que peut trouver un habile Artiste entre le vinaigre & l'alun; entre le suc de limon & celuy de Berberis; comme aussi entre les sels essentiels des plantes, ainsi que parlent les Chymistes, qui sont acides au palais, sans parler d'une infinité d'autres de cette nature, je n'ay pas de la peine à croire, que la nature étant alors troublée & dereglée, produit dans un corps malade des acides de

diverſes eſpeces, dont nous n'avons aucune connoiſſance particuliere, quelques uns deſquels ſont d'une telle maniere qu'ils ne ſauroient étre ralentis par nuls de nos alkalis communs conſiderez comme tels, leſquels cependant le pourront par certains corpuſcules du remede appropriez ou modifiez d'une telle ou telle façon particuliere. Ce qui ſe pourra verifier par ce que nous en avons remarqué ailleurs, qui eſt qu'encore que ny les eſprits du vinaigre, ny ceux du ſel, ny même l'huile de vitriol (autant que je l'ay pû obſerver) ne puiſſent diſſoudre les pierres tirées du corps humain; neanmoins les eſprits de nitre qui n'agiſſent pas

ſur divers corps, que j'ay découverts diſſolvables dans l'huile de vitriol, agiroient aiſément ſur elles, & qui perdroient par leurs actions leur corroſité.

Mais avant que de quitter cet argument, il ne ſera pas peut-étre hors de propos d'indiquer deux choſes qui font à nôtre ſujet.

Je dis donc que lors que j'ay nommé cy-deſſus diſtinctement les acides & leurs operations, j'ay ſçû fort bien ce que je diſois; car mon avis eſt, que les acides extraordinaires, tandis qu'ils demeurent ſenſiblement acides, non ſeulement ils font du tort aux corps, mais qu'ils peuvent leur cauſer des maux differens, dans divers cas;

quoy que quelques-uns probablement dans ces cas les eussent ordonnez comme remedes; car bien qu'il y ait dans les acides quelque vertu incisive & resolutive, & que c'est sous ce nom qu'on ordonne de l'oxymel, & certains autres medicamens aigrets pour inciser le phlegme visqueux; ainsi qu'on se sert pour le même dessein de l'esprit d'urine, non moins que pour dissoudre le sang caillé; Comme j'accorde, dis-je, une telle vertu aux acides en certaines rencontres, aussi ne puis-je m'empécher de soupçonner que plusieurs obstructions & les maladies, sur tout celles qui proviennent des plus opiniâtres, ne puissent être causées par les acides

acides entant qu'ils coagulent certaines matieres fluides qu'ils ont diſpoſées pour en étre épaiſſies. Or cette conſiſtence les empéche d'étre portées avec le ſang dans les moindres vaiſſeaux, où par conſequent ſe forme des obſtructions. Ce que je feray voir par un exemple de la coagulation, que je fis à l'aide des ſels acides, tels que ſont ceux du ſel & du blanc d'œuf, battu ſur tout juſqu'à la conſiſtence d'eau. Or cette même coagulation ſe pourra faire auſſi dans le lait, ce qui non ſeulement ſe fera tres-vîte par l'eſprit du ſel, mais encor par les corps ſans étre preparés par la Chymie, comme par la preſure, par le ſuc de limon,

ainsi que tout le monde sait assez ; ainsi ay-je montré par des experiences faites à ce dessein , que si certains acides sont entraînez immediatement dans la masse sanguinaire , ils s'y coaguleront même autant que cette liqueur persevere dans les organes de l'animal encor vivant.

L'autre observation qu'il y a à faire est , qu'encore que les Corpuscules acides soient tenus des Medecins nouveaux, & des Chymistes pour nuisibles tant au sang, qu'aux autres parties fixes du corps; si neanmoins vous en exceptez le ventricule , & quelques autres parties adjacentes qui sont en petit nombre; telles que sont la ratte & le

pancreas. Quoyque, dis-je, certains hommes ingenieux prennent les malins effets des acides, pour les auteurs de prêque toutes les maladies; j'aymerois mieux pour moy croire que pluſieurs maux de diverſes eſpeces avec leurs ſymptomes fâcheux, procedent de je ne ſay quels Corpuſcules qui different des acides proprement dits, qu'ils ſoient de la nature des ſels, ou non, il ne m'importe: Car ne peut-il pas y avoir quantité de corps qui reſultant de la combination des acides avec d'autres particules ſalines, ſont capables de varier & changer conſiderablement leur nature: Et n'ay-je pas déja donné avis qu'on faiſoit une cer-

taine espece de sel armoniac avec l'esprit de sel & l'esprit d'urine, &que l'esprit de nitre avec le sel de tartre dissous dans l'eau commune devoient se coaguler avec luy en salpetre, ou en quelqu'autre corps fort semblable. Or le même esprit de nitre ou l'eau forte avec l'esprit d'urine, du sang, &c. fourniront un sel fort fusible assez dissemblable de tous ces corps separément pris, de ceux qui y entrent: Tous ceux du Métier savent que l'huile de vitriol & l'huile de tartre produisent par défaillance dans leur incorporation, le tartre vitriolé, dans lequel l'acidité du premier & l'alkali du posterieur sont beaucoup affoiblis; car

il ſe trouve alors un corps non peu differant tant de la premiere que de la derniere huile, ou pour mieux dire, de la liqueur ſaline : Ce qui fait que ſi on conſidere en particulier, outre les exemples de cette nature, combiẽ la Mere-Nature peut produire, par ſa tres-grande fecondité, des diverſes eſpeces de corpuſcules qui ſans être acides, peuvent acquerir des inſignes effets ſur le ſang, pour ne pas dire nuiſibles: ſur ſe ſang, dis-je, ou ſur quelques ſolides parties du corps ; il me ſemble qu'il n'eſt pas hors de la vrayſemblance, qu'il ſoit d'avanture neceſſaire d'avoir d'autres qualitez par qui les corpuſcules morbifiques ſoient

mortifiez & énervez, que celles qui sont contraires aux sels acides, & de la sorte le remede qui fournit des corpuscules propres à corriger, ou à énerver tels corpuscules nuisibles, doit passer à bon droit pour specifique.

Mais il faut outre cela faire attention, que s'il peut se rencontrer dans le corps des coagulations differentes, faites des corpuscules salins & manifestement acides, de même il s'en trouvera peut-être d'autres produites par les corpuscules salées par leur saveur, ou tout autrement, qui ne sont pas sensiblement acides. Comme les Medecins n'ont pas coûtume de considerer cela, quoy que d'une grande importan-

ce, ſelon moy, on devroit l'examiner plus à fonds.

La curioſité m'a porté quelquefois à compoſer une liqueur qui n'étoit par ſa ſaveur ny acide, ny urineuſe, ſur laquelle aprés avoir jetté tant ſoit peu d'une liqueur diſtillée qui ne paroiſſoit ny acide, ny urineuſe, ny lixiveuſe, elle congeloit neanmoins ſi fort un corps dur tres-peu de temps aprés, & peut-étre même aprés quelques minutes, qu'on avoit beau renverſer le vaſe ſans deſſus deſſous, il n'en ſortoit pas une goutte, quoy que l'orifice du vaiſſeau fut large.

J'enſeigne outre cela dans un autre Traité qui n'a pas encore vû le jour, qu'en verſant dans quelques diſſolu-

tions (dont je montre l'art aussi de la faire) de l'esprit d'urine, ou quelqu'autre volatil alkali, il s'en fera une gelée à l'instant semblable à l'amydon tant en consistance qu'en couleur.

J'ay fait encore plus d'une fois une semblable gelée qui étoit même plus claire sans mélange d'aucun corps qui fût sensiblement acide ou urineux : Et pour convaincre quelques esprits subtils, je leur ay fait voir, non sans étonnement, une substance que j'avois fait sans l'acide ny de l'urine, ny d'aucun sel volatil; & cela presque dans un clin d'œil, laquelle dans peu de minutes reduisoit en une masse solide deux ou trois fois plus pesante

l'esprit de vin le plus rectifié, & le plus inflammable. C'est pour faire voir qu'il n'est pas necessaire, que la liqueur soit beaucoup ou sensiblement acide, afin de coaguler la substance animale, comme j'ay fait remarquer cy-dessus, que le blanc d'un œuf avoit été coagulé par l'esprit de sel ; j'ajoûte icy que la même chose se peut faire aussi bien par l'esprit de vin bien déphlegmé, & peut-être mieux.

III. Proposition.

Que le Remede ſpecifique peut quelquefois aider le malade, en precipitant la matiere peccante du ſang, ou de quelqu'autre humeur du corps.

QUoy que la precipitation ſuive ſouvent la mortification des acides, ou des alkalis, par des corpuſcules contraires, j'ay neanmoins jugé d'en parler ſeparément, à cauſe que j'ay remarqué qu'on pouvoit joindre certains acides & certains alkalis, quoy qu'ils ne produiſent aucune precipitation par leur contrarieté, & que d'ailleurs il peut y avoir di-

verſes precipitations, dans leſquelles il ne ſe trouve pas le moindre veſtige d'inimitié. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe bien des Curieux qui pretendent de cet effet avoir aſſez de ſujet de faire voir que l'inimitié des acides & des alkalis en ſont la cauſe; mais cela ſe doit prouver par des experiences juſtes & collaterales, ſans le ſuppoſer, leſquelles ne ſuppoſent point la verité de cette hypotheſe. Mais pour venir à nos exemples je connois divers eſprits urineux, & dont je fais mention autre part, que je pourrois méler avec les menſtruës acides, ſans le moindre combat apparent, & ſans aucune precipitation; comme d'un autre côté des acides & des

alkalis qui susciteront un combat sensible par leurs reactions mutuelles : Et si tant est qu'elles soient mélées avec une proportion competante, elles acquerront par cette mixtion une augmentation, & non une precipitation : comme il se pourra declarer par des exemples, dans certaines mixtions d'esprit de sel armoniac fait de sel de tartre, ou des cendres clavelées, avec l'esprit de nitre ou de l'eau forte ; comme aussi toutes les fois que l'esprit d'urine, & celuy du sel mélez avec certaine proportion se changent en des corpuscules, dont se fait le sel armoniac qui surnage dans le phlegme desdites liqueurs.

Mais ce qui fait davantage pour le but que je me ſuis proposé, c'eſt qu'il peut y avoir des precipitations, où il ne paroit ny tumulte, ny contrarieté aucune, quoy qu'en puiſſent dire certains imaginaires. Si avec l'argent diſſout dans l'eau forte, & avec le menſtruë dilayé dans trente ou quarante parties d'eau diſtillée ou de pluye, l'on plonge dans la diſſolution la belle limûre de cuivre, vous verrez precipiter de là fort lentement le metal en forme de chaux; en forme, dis-je, de chaux composée de petites parties metalliques & ſalines tout enſemble, ou du moins au commencement, ſous la forme d'écailles argentées & écla-

tantes à la maniere des écailles blanches & reluiſantes de certains petits poiſons. J'ay fait en ſorte, avec la méme methode, que l'or potable ſe tenoit ſuſpendu dans ſa diſſolution autour d'un corps ſous la forme d'une chaux choiſie, & plus haute en couleur, qui ſe fait d'un or tres-pur. Mais vous pourrez facilement voir un exemple de la precipitation ſilentieuſe (pour ainſi dire) ſi vous voulez frotter le vitriol Romain ou Dantiſcan avec la lame d'un coûteau abrevé d'eau ou de crachat; car alors preſque dans un clin d'œil elle couvrira ladite lame d'une certaine ſubſtance rouge qui paroîtra étre tout à fait de cuivre, & par ſa couleur, &

par les autres marques. Il faut cependant vous donner avis, que ce n'eſt pas ſeulement par les diſſolutions faites à l'aide des acides, comme l'on le croit d'ordinaire, que la precipitation des corps ſe peut faire de la ſorte, puis qu'aprés avoir examiné la choſe de plus prés, j'ay découvert qu'il y avoit dans la Nature certains precipitans, qui precipitent dans un ſilence profond certains corps ſans étre diſſous dans aucuns menſtruës urineux, ny dans d'autres acides. Je ſay bien que quelqu'un ſoupçonnera, & non ſans raiſon, que telles precipitations pourront devenir dangereuſes par la production des corpuſcules heterogenes dans le ſang,

lesquels à cause de leurs grands poids & épaisseur ne sauroient aisément être évacuez ; mais l'experience seule levera mieux ce soupçon. Cependant on peut dire premierement qu'encore que par la masse de ces corpuscules precipitez, il en provienne quelques commoditez, elle en sera bien moindre par le peril évident qui viendra des particules, trop agissantes & contraires par qui le mal a été produit, ou augmenté. Secondement, qu'il n'est point necessaire que toutes les concretions soient composées de ces corpuscules, qui à cause de leur masse ne sauroient être poussez hors de la masse du sang; car nous voyons une matie-

re tirant ſur la nature de la pierre, laquelle eſt extremement composée, ainſi qu'il ſe voit par l'analyſe que la Chymie en fait, & qu'elle peut ſe porter vers toutes les parties du corps. Enfin je me reſſouviens d'avoir connu une Dame dont on avoit tiré une pierre, un peu auparavant qu'elle me l'eut raconté, de la partie inferieure de la langue. Outre cela les Medecins d'apreſent lors qu'ils ordonnent une grande quantité d'eaux minerales empreintes de fer, telles que j'ay découvert étre celles de Tumbres, ou Sulphureuſes, comme ſont quelqu'unes dans Bathones, dans l'uſage deſquelles ils donnent toutes eſperances aux mala-

des de guerir, par la penſée où ils ſont que les particules minerales ſe portent dans la maſſe du ſang, & de là dans les parties intimes du corps. Troiſiémement on peut dire que les precipitations ſe peuvent faire à l'occaſion des choſes contenuës dans le ſang par l'entremiſe des remedes qui ne parviennent point juſques dans le même ſang. Les même spreſcrivent quelquefois tantôt de l'acier tout crud, tantôt preparé, à deſſein de mortifier les acides du ſang, quoy qu'autant que nous en pouvons juger, les corpuſcules metalliques ne penetrent point juſque-là; car la matiere étant pouſſée dans l'eſtomach & dans les viſceres par la circulation du ſang,

agit ſur ces parties là. On ne peut conclurre probablement que la choſe ſe faſſe ainſi par la noirceur provenant des excremens de l'acier, qui ſe communiquent aux excremens : Que ſi quelqu'un s'opiniâtre à vouloir que l'acier preparé comme à l'ordinaire avec le ſoulphre, penetre juſque dans la maſſe du ſang à travers les pores des viſceres, & par les extremitez des veines capilaires, un autre pourra demander & avec ſujet, pourquoy la Nature ne peut-elle pas chaſſer par les mêmes conduits les corpuſcules precipitez, par leſquelles les concretions compoſées de ſoulphre & de metail ont pû entrer.

Quatriémement, on peut

dire non sans raison, & avec quelque apparence de probabilité, que les precipitans sont déja approvez par experience pour des remedes, pour ne pas parler icy de ce que le savant Sennert semble vouloir nous indiquer, qu'en certains cas le mal peut étre surmonté par une matiere fiévreuse precipitée du corps. Un certain Professeur en Medecine, dont je ne reçois pas pourtant tous les dogmes, a donné au Public des choses assez particulieres sur la fermentation & sur les fiévres, & c'est Kergerus, qui assûre dans des termes fort éloquens, avoir gueri durant quatorze années plus de mille fiévres sans saignée, sans purgation, sans sudori-

siques, &c. avec un seul remede precipitant.

J'ay, dit-il, *gueri avec l'aide du bon Dieu, dépuis l'an 1649. jusques à present, pendant quatorze ans entiers plus de mille febricitans, sans me servir ny de saignée, ny de purgation, ny de sudorifique, ny de diuretique, ny d'alteratifs, ny de fortifians, ny de topiques, mais seulement d'un seul remede precipitant, sans considerer, si c'étoit fiévre intermittante, ou continuë, tierce, ou quarte, laquelle neanmoins est bien plus difficile à guerir, sans attendre la coction, ny même avoir égard au sexe, sans en excepter même les femmes grosses, sans nul égard, dis-je, ny à l'âge, ny à l'année, ny au temps non plus qu'aux autres circonstances, &*

Kergerus de fermét. sect. 3. cap. 3. pag. mihi 250.

cela dans l'eſpace de peu de jours, ſans rechûte, ou quelques notables incommoditez, à moins que le malade par ſon incontinence, ne s'attira de nouveau les accez.

Et voilà ce que nous en a laiſſé cet Auteur, ce qui m'a obligé d'en écrire à mes amis d'Allemagne pour étre certain de la verité qu'il avance; mais perſonne ne m'en a pû dire des nouvelles, n'ayant même trouvé qu'un certain Medecin de l'Empereur qui dans un Traité qu'il vient de donner au Public, dit avoir bien du penchant à croire, que ce que Kergerus nous dit eſt vray.

Je croirois bien plutôt, que les grands changemens qui ſe font à nôtre ſouhait

dans les parties fluides de nos corps pourroient arriver par le moyen des vertus des precipitans appropriez, si tant est qu'un si grand nombre de Medecins ne se trompent point, lors qu'ils raportent unanimement plusieurs sortes de maladies à la putrefaction du sang; & du reste des humeurs du corps; car tout porté que je suis, pour plusieurs raisons, à vous prier de ne me faire aucune question sur le remede dont je vay vous parler dans un moment, n'étant pas encor temps de vous satisfaire là dessus, je ne laisseray pas que de vous en parler historiquement, & vous vous étonnerez peut-être d'apprendre qu'il y aye dans la

nature quelque ſubſtance qui puiſſe reſiſter auſſi puiſſamment à la putrefaction que vous l'allez voir. Aprés avoir donc jetté quelques grains d'une certaine ſubſtance dans une eau qui ſentoit ſi mauvais que j'aurois crû étre la puanteur de quelque cadavre, ſi je n'avois appris le contraire d'ailleurs : Aprés avoir, dis-je, bien mélé peu de grains de cette liqueur medicinale, avec cette eau corrompuë & puante, à force de la battre, qui cependant paroiſſoit fort claire, ils precipiterent ſi bien au fond une petite lie deliée & legere, que le reſte de l'eau perdit toute puanteur, ſans même avoir apperçû aucune mauvaiſe odeur dans cette petite lie. Mais ce qui

est digne de remarque, c'est que tout cela fût fait dans peu de minutes, à l'aide d'un certain precipitant, sans aucun goût ny d'amer, ny d'acide, ny d'urineux. De tout ce que dessus les Curieux qui cherchent à découvrir les secrets de la Nature, pourront par leur penetration en tirer des instructions bien utiles.

IV. PROPOSITION.

Que les Remedes ſpecifiques peuvent quelquefois operer en fortifiant le cœur d'une maniere particuliere, ou en fortifiant la partie malade, ſans donner de la force au cœur, ou bien en fortifiant tous les deux.

A Peine pourrois-je ſuffiſamment déveloper cette operation, à moins que de dire quelque choſe ſur certaine difficulté qui me paroit de conſequence, & qui n'a pas peu fait de peine durant long-temps à quantité de Medecins de nôtre ſiecle; Savoir s'il y a des remedes qui ſympathiſent avec la

tête, avec le cœur, avec le foye, &c. & qui par consequent meritent d'étre appellez cephaliques, cardiaques, hepatiques, &c. Ou pour m'expliquer un peu plus clairement, si certains medicamens apportent du soulagement d'une maniere particuliere à cette partie là singuliere & interne, ou à celle-cy? La plûpart des Medecins durant plusieurs siecles ont tenu l'affirmative, mais appuyez, comme je crains, sur des fondemens bien legers. A present plusieurs d'entre eux défendent la negative; & se mocquent en riant de l'opinion qu'ils abandonnent: il en est d'autres qui pour la mieux insulter disent, que c'est étre bien ri-

dicule que d'admettre quelque ſympathie entre un medicament mort, & les parties d'un corps vivant, comme ſi le Medecin envoyoit ſon medicament à la maniere d'un valet pour bien & deüement traiter la partie affligée qu'il auroit trouvée comme dans les tenebres. J'eſtime neanmoins qu'il ſe peut bien faire que le remede regarde en ce ſens quelque partie ſinguliere pour la ſoulager d'une façon qui luy eſt propre, quoy qu'elle ne ſoit pas la ſeule qui en peut alors profiter ; ce qui arrivera peut-être par quelqu'une des raiſons que je vay raporter.

Et premierement, faiſant une ſerieuſe reflexion que les

parties fixes du corps, comme le cœur, le cerveau, le foye, les reins, &c. avoient chacune leur structure particuliere qui fait la difference entre chaque partie, & qu'il étoit aussi vray-semblable que les tissus des parties fluides, telles que sont le fiel, le sang, les lymphes, &c. étant distinctes, il se pouvoit aisémẽt faire que les corpuscules du remede dissous dãs l'estomach & portez deçà & delà par le vehicule des humeurs du corps, selon leur figure, leur masse determinée, leur mouvement, leur rudesse, ou leur flexibilité, &c. soient plus propres pour étre arrétez dans une partie du corps, comme dans le cœur, dans le cerveau, &c. que dans

d'autres, lesquels par consequent en séjournant dans les pores de cette même partie, ou en s'unissant avec ses fibres, ou bien en luy fournissant les particules convenables dont elle a besoin, ou si en étant pourveüe, ne laisseront pas de luy devenir utiles & bienfaisans, en donnant des nouvelles forces à l'estomach, & par un tel renfort la partie resistera puissamment à l'action & à l'inimitié de la matiere morbifique; laquelle, ainsi qu'observent ordinairement les Medecins, est repoussée des parties plus vigoureuses vers les plus foibles, comme il se voit en ceux qui sont fort sujets à la goutte, en qui les humeurs vitieuses sont souvent

rejettées des parties plus nobles étant robuſtes, ſur les jointures frequemment affoiblies par les ſeroſitez acres. Et c'eſt de là qu'on croit que la goutte ſert à prolonger la vie, pourvû que cela ſe faſſe bien. Cecy me fait reſſouvenir d'un habile Medecin, qui avoit beaucoup voyagé, & comme par conſequent ſon regime de vivre avoit été variable, il avoit un mal dans ſes gencives ſi particulier, que bien qu'il luy permit de boire toute ſorte de vin avec moderation, il ne pouvoit cependant avaller de l'eau de vie ſans contracter auſſi-tôt des douleurs de dents, dont il s'eſt plaint quelquefois à moy. Je dis cela en paſſant.

Il me reſte de prouver & d'éclaircir ce que j'ay avancé touchant l'aptitude, que certains atomes medicinaux des corps, ont de s'aſſocier avec ceux des parties auſquelles ils doivent apporter du ſecours : Et conſiderant pour cette fin ce qui arrive principalement aux enfans à la mamelle que n'ont que le lait pour toute nourriture, lequel outre divers excremens, tels que ſont les groſſiers des viſceres, & les plus fluides de la veſſie, de la bouche, du nez, des pores, de la peau, &c. leur fournit une grande quantité de corpuſcules, qui non ſeulement ſont detenus, mais rendus enſuite ſemblables à leurs parties diverſement tiſſuës

& construites. Je veux dire avec le cerveau, le cœur, les os, &c. veu que ces parties là ne sauroient recevoir une assez grande quantité d'alimens pour qu'elles crûssent selon leurs dimensions. Il nous faut encor considerer comme quelques parties dans les indispositions des cartilages deviennent osseuses, avec le temps, un tel changement ne semble pas avoir besoin d'une telle exsiccation; de celle, dis-je, qui se fait par la chaleur naturelle pour l'accroissement de l'âge.

Secondement, les atomes ou corpuscules amis & bienfaisans du Remede specifique, pourront non seulement fortifier la santé de quelque partie determinée, mais en-

cor luy redonner son premier embonpoint par deux ou trois causes ; & c'est ce qui fait davantage pour la matiere que nous traitons.

Car premierement, ces particules amies auront assez de vertu pour si bien modifier la matiere morbifique, ou celle qui fait les obstructions, qu'elle pourra étre mise dehors avec plus de facilité, comme avec plus de seureté ; ce qu'elles font à la verité, non seulement parce qu'elles font que la masse du sang s'empreigne de ces matieres, & qu'ensuite elle les trãsporte en diverses parties. Mais encor elles pourront par leur tissu singulier, par leur mouvement, &c. regarder d'une façon particuliere

une telle modification que la matiere vitieuse auroit contracté par son sejour dãs cette partie là determinée, ou dans celle-cy. Or que la diverse structure de la partie malade puisse faire varier la nature de la matiere specifique, je le conclus entre autres choses, de ce que les Medecins ont coûtume d'enseigner (ce que je n'ay pas neãmoins toûjours trouvé vray) de la matiere qui se petrifie dans ceux qui ont la pierre, qui est rougeâtre, ou jaune dans les reins, mais blanche dans la vessie, ou de couleur cendrée, & que les petites pierres dans ces parties sont d'un tissu plus friable & plus leger, que celles qui s'engendrent dans la vessie,

dont il en est de fort dures, si je les compare avec des plus larges, que j'ay eu, & qu'on avoit tirées de la vessie du fiel, ou des vessies des animaux robustes. Donc puisque les corpuscules du specifique peuvent disposer le sang, ou quelqu'autre vehicule pour operer à la maniere d'un menstruë approprié sur une matiere modifiée, d'une telle ou telle sorte, qui bouche ou qui nuit au foye, par exemple, un remede fait de ces choses, pourra par hazard devenir fort utile à cette partie, tandis qu'il prepare la matiere morbifique pour l'en chasser; ce n'est pas qu'il ne la puisse aider par un autre moyen: Ainsi pourra-il agir sur les

fibres & ſur les portions ſtables de la partie affligée, pour de là prendre des forces capables de l'exciter pour donner la chaſſe à ſon ennemy; car il pourra communiquer de la fermeté & de la force aux fibres de la partie : & temperer auſſi ſa chaleur, ou ſa froideur immoderée.

Le même remede ſpecifique mortifiera peut-être auſſi l'acide, ou les autres particules non convenables dans les petits intervalles des parties ſtables, & même dans les propres pores des fibres; & peut-être auſſi appaiſera-il les convulſions, les pamoiſons, avec les autres mouvemens dereglez qui mettent de l'empéchement à ſon action, & qu'il n'exerce ſa

force : Il pourra de plus relâcher ou dilater les pores ſelon ſon exigence, pour faire ſon ouvrage. Or ayant prêque dans la même maniere preparé la matiere pour en être chaſſée par l'approche des corpuſcules benins, & diſposé la partie même pour la repouſſer loin de ſoy, il pourra alors exciter ladite partie à faire ſon devoir, qui conſiſte à ſe décharger de la matiere peccante par l'irritation des fibres & des organes mouvans, ou enfin par leur piquotement, ainſi qu'on voit qu'une petite doſe de Cantharides fait ſortir l'urine hors de la veſſie par irritation & par violence, mais non avec ſeureté, non moins que le ſable, ou les

petits calculs, & la lie qui l'incommodoient cy-devant.

Que cet exemple nous suffise pour refuter ce qui étoit proposé avec tant d'asseurance, par ceux qui rejettent les remedes specifiques; car nous avons icy un medicament, quoy que dangereux, de qui les corpuscules regardent la vessie d'une façon si particuliere, aussi bien que les organes de l'urine, qu'encore qu'ils soient mélés dans la masse du sang, & qu'ils soient portez aussi indifferemment de là aussi aux autres parties du corps; & que sans blesser les autres parties, ils irritent fort la vessie, & qu'ils la determinent à se décharger de ce qu'elle contient. Mais com-

me l'on peut objecter que le premier des trois moyens par leſquels nous nous appercevons que le ſpecifique peut apporter du ſecours à une certaine partie plutôt qu'à une autre ; c'eſt qu'il ſemble contraire au ſecond : Car le premier concerne le renfort de la partie, le ſecond, le relâchement & l'irritation. Je réponds à cela deux choſes. Premieremẽt, que puiſque la partie peut étre dans ſon état naturel, & d'autresfois dans ſon état contre-nature ; dans le premier, le remede peut quelquefois meriter le nom de benin & d'approprié, en ce qu'il conſerve la partie ſaine ; ce qui ſe fait principalement en la fortifiant ; & dans le ſecond, il peut meri-

ter d'étre appellé Specifique, à cauſe qu'il eſt d'un grand ſecours pour luy faire reprendre ſa premiere ſanté.

Secondement je réponds, qu'encore que ce qui ſert à recouvrer la ſanté, ſoit ſouvent expedient, & quelquesfois bien neceſſaire, afin que le remede évacuë, la matiere qui bleſſe la partie. Cette évacuation cependant eſt procurée plus d'une fois en fortifiant beaucoup la même partie, & cela fait auſſi qu'elle peut ſe décharger, qu'elle peut retenir le même remede, & communiquer au ſang les corpuſcules ſi differens en figure, en maſſe, en mouvement, &c. ſi bien que la partie peut de l'une & l'autre maniere étre ſucceſſive-

ment secouruë, & reprendre ainsi sa premiere santé : de même que les Medecins s'apperçoivent que la Rhubarbe ne purge pas seulement le foye & le fiel de leurs plus menuës parties ; mais elle sert encore bien davantage par ses corpuscules terrestres & astringens à fortifier la force naturelle de ces mêmes parties. Il y a bien des choses fort propres pour embellir cette matiere, ce que l'on proposera en son lieu. Il n'est pas hors de propos d'ajoûter icy qu'en divers cas un tel renfort de ce viscere moins sain peut servir à le rétablir, puisqu'il y a certains maux qui sont prêque toûjours, pour ainsi dire, en chemin; je veux dire, qui ne sauroient

subsister longtemps dans une partie malade, si ce n'est par sa foiblesse, & par les accidens qui s'en ensuivent, elle recevroit sur le champ une nouvelle matiere gâtée capable de fomenter & de nourrir le mal. Or dans ces maladies là, si la santé s'en ensuit par la structure, ou par vigueur de la partie, & par l'operation du specifique, la vigueur nouvellement acquise empéchera l'entrée d'une nouvelle matiere peccante, en la repoussant dans la masse du sang, afin d'en étre expulsée ensuite par les communs conduits du corps, tandis que la nature s'éforcera d'assujettir, ou de dissiper la plus petite portion de la matiere peccante

nichée dans la partie malade, ou enfin en la changeant dans un autre uſage.

Je n'ay rapporté aucun exemple dans ce que je viens d'avancer, pour montrer comment le Remede ſpecifique peut ſi bien & ſi ſpecialement tendre vers la partie determinée qui eſt malade, qu'à peine croira-on, qu'une ſubſtance peſante & pierreuſe priſe par la bouche, ne ſoit d'un grand ſecours pour guerir la fracture de l'os de la cuiſſe, ou du bras : Je paſſe ſous ſilence les témoignages des Chymiſtes, me contentant d'avoir connu un Medecin Allemand celebre Praticien, qui me raconta des choſes ſurprenantes touchant la vertu

d'une pierre qui croit dans son païs appellée *Osteocole*, à cause de ses effets, sur tout étant bien preparée, dont il m'enseigna la preparation, sans l'avoir encor pû experimenter : Et Fabricius Hildadanus fort expert Chirurgien, sans aucune preparation, recommande fort par sa propre experience une drachme de cette pierre bien pulverisée pour la generation du Callus, necessaire pour joindre les parties d'un os fracassé, jusques-là que d'avertir les plus jeunes & les plus robustes de n'user que mediocrement & avec precaution de cette poudre, de peur que le callus ne soit exorbitant ; dont il nous donne un exemple conside-

ble, & que l'experience m'a dépuis confirmé; car en la preparant, dit-il, elle produiroit en ces gens-là un callus & trop grand & trop vîte.

V. Proposition.

Que le Remede ſpecifique peut quelquefois operer en produiſant telle diſpoſition dans la maſſe du ſang, par laquelle la Nature ait aſſez de force pour vaincre la matiere morbifique, ou quelqu'autre cauſe du mal, ſoit en la corrigeant, en la chaſſant, ou par d'autres voyes propres à ce faire.

QUiconque aura bien attentivement obſervé la methode dont ſe ſervent

quantité de Medecins habiles, avec bien du succés, s'appercevra aisément que leurs ordonnances pour la plûpart sont fondées sur cette supposition, que prêque tous les maux du corps humain, viennent de la constitution gâtée du sang, comme le recouvrement de la santé dépend du rétablissement dans son état naturel. Un tel changement & si utile, peut étre fait par les specifiques en differentes manieres, tantôt separément, tantôt conjointement, mais sur tout de la maniere suivante.

Premierement, en fournissant certains corpuscules actifs du sang, afin qu'il ne soit pas necessaire que le medicament le fasse fermenter,

ou d'exciter en luy quelque utile ébranlement. Je n'examineray point icy ſi la maſſe du ſang contenuë dans les vaiſſeaux de l'homme vivant, eſt capable ou non, de la fermentation proprement dite; ce qui m'a obligé auſſi de me ſervir des termes de *tumulte*, d'*émotion*, ou d'*agitation* qu'on admettra avec facilité, ſi l'autre eſt moins approuvée. Mais parce que le mot de *Fermentation* eſt fort en uſage à preſent, je m'en ſerviray ſans ſcrupule à l'avenir dans mes diſcours.

Mais comme bien des Medecins d'apreſent, & ſurtout depuis que la doctrine de Willis a commencé d'éclater, eſtiment que les fiévres tant

tant intermittantes que continuës, ont leur siege dans les fermentations vitiées du sang, & que c'est de là qu'elles proviennent, j'ay crû devoir donner à ladite fermentation l'epithete d'*Vtile*, pour servir à la distinguer.

Cela presupposé, il me semble qu'il est vray-semblable, que comme la fermentation du sang est souvent vitiée, il se peut faire aussi qu'il se trouvera quelque défaut, ou quelque retardement, lequel ôtera l'agitation interne & promte, qui est propre à la fluidité de la chose chaude, de la maniere qu'il se rencontre dans les personnes saines, ou la deüe circulation à travers le cœur: Et c'est de cette paresse du

ſang que s'enſuivent pluſieurs eſpeces de maladies, principalement, quand elle eſt opiniâtre & de longue durée. De plus, quoy qu'il y ait divers remedes, tels que ſont les aromates, l'eau de vie, & d'autres liqueurs diſtillées pleine d'eſprits, par la fermentation des vegetaux dont on ſe ſert quelquefois avec ſuccez pour avancer le mouvement du ſang; neanmoins comme ils ſont chauds, & que c'eſt pour cette raiſon que les Medecins les employent, ils ſont auſſi fort dangereux, à cauſe des divers temperamens des malades, & pour diverſes autres circonſtances, cauſent bien plus de dommage par leur chaleur, que d'utilité

par leur ſubſtance ſpiritueu-ſe. Ajoûtons à cela que la pareſſe du ſang peut quelquefois naître des cauſes qui ne ſauroient être corrigées par ces ſortes de remedes chauds. Je me reſſouviens que pour en faire l'épreuve, je deſſechay un peu une petite quantité de ſang humain avec l'eſprit de vin fort inflammable, ſans l'avoir pû diſſoudre, du moins pendant diverſes heures, que l'experience dura, non plus que d'en tirer aucune teinture rouge, toute pulveriſée qu'elle fût ; aprés toutefois que l'eſprit de vin eût été parfaitement bien rectifié, il en devint rouge dans la vingtiéme partie du temps, & même au deſſous.

Je dis maintenant que le Remede ſpecifique pourra abonder en certains atomes, leſquels aprés avoir ſans peine & ſans peril échauffé le ſang, ſuffiront pour affoiblir & pour briſer les corpuſcules qui ſe rencontrent dans le ſang, par leſquels l'humeur devient viſqueuſe, lente, inſipide, & privée d'eſprits: ils pourront, dis-je, fermenter, pour ainſi dire, la maſſe du ſang, & faire ſi bien que par ſon agitation promte & amie, elle jette dehors les ſuperfluitez qui y étoient confuſément mélées auparavant; & qu'ainſi délivré des parties heterogenes, il puiſſe avec une deüe liberté paſſer à travers les viſceres, dont les veines ca-

pillaires, & les pores, luy donnoient à peine aucune entrée, ou bien mediocrement.

Vous conviendrez aiſément, que le ſpecifique peut faire cet effet, dés que vous aurez ſû ce que la plûpart des Medecins enſeignent, qu'il y a des cordiaux de differente nature, dont les uns ſont temperez, & les autres froids, leſquels s'ils échauffent effectivement le corps, au moins c'eſt d'une maniere inſenſible, comme les perles.

Il eſt des acides agreables, qui par conſequent doivent rafraîchir plutôt, comme l'ozeille, l'alleluya, la ruë de chevre; il ſe peut fort bien faire que les atomes qui ſer-

vent à épaiſſir le ſang, & à le rendre tardif ſoient naturellement chauds, & non froids, & qu'ils ont beſoin par cette raiſon des remedes chauds dans leurs operations, plus capables de leur aider que de les détruire. Pour rendre cette verité plus palpable, mettez dans un blanc d'œuf reduit en eau à force d'étre battu, une certaine quantité d'eſprit de vin bien déphlegmé, & vous verrez qu'au lieu de détruire la viſcoſité de la liqueur, il en épaiſſira au contraire une bonne partie, en produiſant un corps moins délié, & moins fluide.

Cela me fait ſouvenir d'une experience que je fis autrefois ſur une liqueur ve-

getable, laquelle n'étant auparavant que tant ſoit peu lente, en devint toute viſqueuſe d'une façon ſurprenante par l'addition de l'eſprit de vin.

Secondement, le Remede ſpecifique pourra étre auſſi d'un grand ſecours à la maſſe du ſang, ſoit en la dilatant, ou bien en l'attenuant. Cette ſeconde maniere pourra avoir beaucoup d'affinité, avec la premiere, elle n'eſt pas neanmoins la même; car dans celuy-là on a principalement égard à la fermentation, ou à l'agitatiõ du ſang: Quant en celuy-cy on ne conſidere que ſa conſiſtance, laquelle eſt aſſûrement d'une extrême importance pour la ſanté; que cela ne

ſoit, le ſang n'eſt pas plutôt devenu plus épais, ce qui arrive ſouvent, qu'il ne ſauroit continuer ſon cours par les vaiſſeaux capillaires avec la liberté & la facilité qu'il devroit, leſquels étant bouchez peu à peu, la circulation en eſt retardée au grand dommage de la perſonne; puiſqu'elle en tombe dans de grandes incommoditez. Et ſi d'un autre côté le ſang eſt plus ſereux qu'il ne faut, ſur tout étant trop agité, il ſortira aiſément de ſes vaiſſeaux, en cauſant des hemorragies; & s'il ſort du corps, il produira les effets malins qui ont coûtume d'accompagner l'extravaſion du ſang, lequel étant pouſſé hors de ſes propres vaiſſeaux, ſe cor-

rompt dans peu par la chaleur humide du corps, & produit des abſcez, & quantitez d'autres tres-fâcheux ſymptomes.

Diſons donc, que le Remede ſpecifique peut corriger cette conſiſtence vitieuſe du ſang, en luy fourniſſant des Corpuſcules capables de vaincre & d'attenuer par leur figure, leur maſſe, leur mouvement, &c. toutes les choſes qui épaiſſiſſent le ſang par leur corruption, ou du moins de trancher & de diviſer les parties du même ſang, pour les diſpoſer à une plus grande fluidité; ou enfin en y produiſant certains pores, à travers deſquels la matiere ſubtile aërée, dont l'athmoſphere abonde,

ſe puiſſe inſinüer dans la maſſe du ſang pour la rarefier : Car dés que le ſang eſt trop ſubtil, ce qui ſe fait par certaines maladies, mais encor par quelques drogues, ſur tout par l'Aloës ; Alors, dis-je, un ſpecifique peut le reduire dans une loüable conſiſtance, ou en y introduiſant des corpuſcules qui s'envelopent ſans peine avec les atomes qui rarifient trop actuellement cette liqueur, ou bien en aidant la Nature pour chaſſer par la tranſpiration, ou par quelqu'autre maniere bien douce, ces particules trop agiſſantes.

Troiſiémement, le Specifique pourra étre d'un grand ſecours pour le rétabliſſement du ſang dans ſon pre-

mier état, si tant est, que le specifique par son operation puisse faire passer par le cœur, le sang, pour un plus grand avantage de l'homme, qu'un tel specifique puisse étre d'une grande utilité à cette partie là, ou à celle-cy; c'est pour cela aussi que bien des Medecins la concedent au cœur, ceux-là, dis-je, qui ont coûtume de faire un catalogue de cordiaux; quoy qu'en effet il en soit peu qui meritent ce titre. Mais comme j'ay fait voir ailleurs dans un Traité, qu'il y a certains remedes qui peuvent regarder une certaine partie determinée du corps, & par consequent le cœur aussi, l'on peut admettre, que par les corpuscules du specifique

quelques particules peuvent se dissoudre dans le cœur en s'y rencontrant, lesquelles par leur irritation, ou autrement empéchent que ce noble viscere ne se dilate, ou se rétressisse regulierement, ou que ses fibres & ses organes mouvans en deviennent si forts, qu'il se trouve disposé pour moderer la circulation du sang, lors qu'il passe par sa propre substance. Quant à la disposition du cœur, au temps même qu'on ne s'en trouve point incommodé, elle peut étre d'une grande importãce, tant à l'égard de la santé, que pour la maladie. Personne n'en disconviendra dés qu'il aura bien pesé, premierement, que le corps humain

n'est pas un pur assemblage d'os, de chair, &c. mais une machine merveilleusement bien fabriquée & fort sensitive, dont les parties sont mélées souvent par des agens propres, mais fort petits, lesquels par leur reaction mutuelle, à l'envie l'un de l'autre, peuvent faire de plus grandes choses, qu'on n'oseroit esperer de la pure energie des agens dans leur premier mouvement.

Secondement, de ce qu'on suppose que la disposition du cœur étant changée, ce qui peut être d'une maniere insensible, elle peut produire une considerable alteration dans le mouvement du sang, aussi bien que son passage par le cœur, soit eu égard à sa

quantité, ou à sa vitesse, ou à toutes les deux ensemble. Or combien le mouvement de la circulation sert souvent pour la santé, ou pour la maladie, cela se verra clairement par les effets des passions vehementes & perseverantes de l'ame ; ainsi que nous le remarquons, lors que le cœur est oppressé de quelque grande douleur qui fait que les conduits du cœur deviennẽt presque plus étroits, puisque la distribution du sang est alors moindre de beaucoup, que les esprits fermentans ne s'engendrent plus dans une assez grande quantité, & qu'outre les autres effets pernicieux de l'état du cœur, le sang devient si fort destitué d'esprits, que

dans ces contrées de l'Europe, l'on y voit force gens tomber dans le Scorbut, qui sert ensuite à irriter, ou à produire d'autres especes de maux : De plus ne remarquons-nous pas souvent que la pudeur apporte dans un instant du changement au sang, qu'il se tumefie dans les petits vaisseaux contenus soûs la petite peau du visage, & quelquefois dans ceux des autres parties ; comme il se voit dans les jeunes filles, & en d'autres constitutions fort delicates, ausquelles la partie blanche de la face, rougit par la honte. J'ay vû la même chose provenant d'une promte & extreme joye : Et quoy que la douleur qui est une passion bien

opposée à celle-là, passe vulgairement pour tuër l'appetit : si est-ce pourtant que quelque reglée que fût la transmission du sang dans plusieurs, il leur est souvent arrivé, (& dont j'en ay vû un bel exemple) que la joye diminuoit la faim. L'illustre Descartes tâche, subtilement à la verité, de faire dériver la cause de cet effet, des mouvemens du cœur & de ses dilatations variées ; je ne vois aucune absurdité d'admettre que ces sortes de mouvement puissent être faits par les Corpuscules du Remede specifique, lesquels ébranlant les fibres du cœur de la même façon que fait la joye, peuvent produire des dilatations & des contra-

ctions telles que celles qui arrivent dans des passions agreables & plaisantes. Et pour confirmer ce que j'avance, j'ajoûteray que j'ay connu une Dame de la premiere qualité qui se plaignit un jour à moy que la seule odeur des grands parfums luy faisoit monter le sang au visage, & qu'elle demeuroit longtemps dans la même place, comme si elle se pâmoit de joye, ou crevoit de honte, m'assûrant d'avoir vû la même chose dans d'autres personnes de son sexe. Mais j'ay fait voir dans un autre Ouvrage, de quelle maniere les passions de l'ame peuvent changer l'état du corps, aprés que le sang qui passe par le cœur a

été diverſement changé. De tout ce que deſſus il paroit vray-ſemblable que le Remede ſpecifique peut introduire & donner au ſang la bonne & ſaine temperature par un renfort particulier du cœur, lequel étant alors purifié, & devenu en cette maniere vigoureux & ſain, peut aider le corps & contribuer à chaſſer certaines maladies, fortifiant, & peut-étre auſſi en excitant certaine partie dans laquelle reſide la matiere peccante, pour domter celle qui s'y eſt déja jettée, afin auſſi de reſiſter au dernier accez. C'eſt pourquoy le ſang étant bien conſtitué, & les parties ſtables étant auſſi de leur côté fortifiées, le

Remede ſpecifique, (à cauſe de tels effets) pourra étre dit guerir, quoy que lentement, diverſes maladies en particulier, tels que ſont celles, dont j'ay parlé ailleurs qui ne ſauroient durer à moins que de recevoir du ſang qui circule, un tres-frequent renfort de quelque matiere vitiée.

VI. PROPOSITION.

Que le Remede specifique peut unir ses petites parties avec les petites parties de la matiere peccante, & avec elles constituer je ne say quoy de neutre, qui pourra étre facilement proscrit, ou qu'il n'est point necessaire de rejetter.

C'Est principalement de cette maniere propre & naturelle, que le Remede specifique, comme tel, profite; parce qu'en cette operation l'effet est produit ou sans secours, ou au dessus de la pure puissance des qualitez manifestes, pour parler le langage des Medecins; des

qualitez manifeſtes, dis-je, du remede, & c'eſt auſſi à cauſe de cela, que le plus ſouvent le malade guerît ſans la moindre incommodité. Cette façon d'operer du Remede ſpecifique a beaucoup d'affinité avec l'une ou l'autre dont nous avons fait mention cy-deſſus: Ce n'eſt pas que ces manieres ne ſoient bien differentes en bien de choſes, comme il ſe peut verifier par la ſuite du paragraphe de cette Diſſertation.

Il arrive par fois qu'aprés que le ſang a été empreint de quelques acides, & que celuy-cy s'eſt arrêté dans quelque partie ſtable, comme le foye, la rate, les reins, &c. les Corpuſcules du ſpe-

cifique peuvent ſans aucun bruit ſenſible, ny ſans perdre rien de leur pureté, ainſi qu'il arrive quand les acides ſont mortifiez par les alkalis ſavoureux ; ils peuvent, dis-je, s'unir ſi étroitemẽt, qu'ils s'incorporent avec les petites parties de l'acide nuiſible, & avec elles forment des petites concretions, leſquelles different deſdites menuës parties acides en figure, en mouvement, en ſolidité, en rudeſſe, d'une ou pluſieurs manieres ſe pourront trouver de toute autre nature, que n'a été l'acide avant qu'il fût corrigé ; ce que j'ay remarqué ailleurs de l'eau forte, (qui peut ſervir d'un exemple inſigne de cecy ;) car j'ay obſervé, qu'en met-

tant en digeſtion le menſtruë quelque corroſif qu'il ſoit , ou qu'en le diſtillant peut-étre avec une égale ou double doſe d'eſprits ardens, cette liqueur extrémement acide devenoit ſi changée, qu'on n'y appercevoit plus la moindre corroſion ; ſi bien que ſa puanteur ſi piquante, & ſon acide au ſouverain degré , ſe trouvoient non ſeulemẽt changées en un odeur non fâcheuſe , mais bien agréable , y ayant même quelque choſe qui paroiſſoit doux au goût. Cela me remet en memoire d'avoir lû dans un Livre de pratique, fait par le Preſident du College de Medecine de Londres,que pour guerir les douleurs nephretiques , il ne fal-

loit qu'une assez bonne dose d'esprit inflammable ; & le même Auteur m'a assûré l'avoir fait en la personne d'une homme de grande qualité. Mais cecy n'est dit qu'en passant.

J'ay montré dans un autre endroit , combien a de vertu l'esprit de vin sur divers autres menstruës acides , avec lesquels je l'ay mélé, & mis en digestion ; D'où il s'ensuit, qu'il n'agit pas sur les mêmes d'une maniere uniforme , entant qu'elles sont toûjours acides , mais assez differemment , selon sa nature , & la proportion des corpuscules acides , avec lesquels les esprits du vin s'associent.

Mais pour faire voir que le

le changement & la contemperation du mercure par l'eſprit de vin eſt un effet plûtôt de l'aptitude particuliere des corpuſcules convenables de l'un & de l'autre, que de l'inimitié & de la contrarieté de l'eſprit de vin, qui eſt mis au nombre des alkalis par quelques nouveaux Medecins, & employé dans l'eau forte entant qu'acide. J'ajoûteray icy, que le pur eſprit de vin bien rectifié, dans une deüe quantité avec l'eſprit d'urine, qui eſt mis par les Chymiſtes entre les alkalis volatils, & dont une ſeule petite goute brûle la langue ou la tumefie, cet eſprit de vin, dis-je, émouſſera entierement la pointe de l'eſprit d'urine avec le-

quel il compoſera un ſel bien plus moderé que n'eſt le ſublimé, ou ce qui le ſurpaſſe encor (ce qui eſt pourtant plus difficile) lequel étant reduit en liqueur fournit un remede fort utile contre diverſes maladies, & contre les fiévres ; & tant ſoit peu changé qu'il ſoit , devient un menſtruë d'une grande utilité dans differentes experiences Chymiques.

Peu de grains de verre d'antimoine pris par la bouche, ſans nulle addition, ſont des grands emetiques & des purgatifs ; mais bien que le vin , nonobſtant l'abondance de ſon eſprit, étant bien empreint des corpuſcules dudit verre, purge aſſez violemment par le haut & par

le bas ; l'esprit neanmoins du vinaigre qui a degeneré du vin, mis en digestion pendant un temps convenable sur le verre d'antimoine bien pulverisé & empreint suffisamment de ses particules, il en sortira en la retirant de là, des concretions petites & nombreuses faites des particules antimoniales & aigrelettes, dont on pourra en donner plusieurs grains sans nulle purgation ny superieure, ny inferieure. D'où quelqu'un conjecturera que toute mortification utile qui se fait par les medicamens ne provient point des acides, puisqu'il paroit que les acides mêmes les corrigent : il se peut faire aussi, que par une telle

combinaiſon quelques venins peuvent étre domtez, ne croyant pas que l'operation de tous les venins ſoit uniforme, ny que l'effort qu'ils font vers le cœur ſoit conſtant.

Et c'eſt auſſi pour ce ſujet peut-étre que quantité de Medecins ordonnent pour la gueriſon de la piqueure d'un ſcorpion, de l'écraſer, & de l'appliquer ſur la playe, ainſi que l'a experimenté un de mes amis, & un ſoldat. Sur quoy reflechiſſant en moy-même combien les figures qui ſe peuvent adapter aux corpuſcules, ſont differentes & multipliées, deſquelles ſe forment des amas fort differens des deux parties qui les compoſent, à peine pour-

rois-je croire qu'il puisse y avoir dans le corps d'un malade tant des combinaisons utiles, entre les corpuscules de la matiere peccante, & celle du remede, sans qu'il en sorte du moins des concretions innocentes, si elles ne sont pas profitables.

Si j'avois le loisir, & que je le jugeasse à propos, j'apporterois icy un grand nombre d'exemples des changemens des couleurs, des odeurs, des saveurs, & d'autres qualitez, qui naissent des menuës particules des corps differens. Il me seroit même bien aisé d'y ajoûter plusieurs exemples, & discourir sur ce qui suit ces sortes d'assemblages & d'incorporations; ce qu'ayant assez

bien fait ailleurs, il vaut mieux indiquer icy que lors que la petite partie de la matiere peccante s'incorpore avec celle du Remede ſpecifique, qu'elle peut devenir meilleure par cette combinaiſon, non pas tant par le changement qui ſe fait de ſa figure & de ſa groſſeur, que par l'augmentation, ou par la diminution de ſa rigidité, d'où ſon mouvement ſe modifie de nouveau, comme on le pourra juger par l'attention qu'on apportera vers les choſes qui s'enſuivent naturellement de ces ſortes d'arrangemens. Je paſſe bien même plus avant, & dis pour ſurcroit de raiſon, que les petites concretions faites par l'union de la matiere morbi-

fique avec les corpuſcules medicinaux peuvent non ſeulement ſe rendre innocentes, mais encore ſouvent profitables. Cette verité peut étre fortifiée par la derniere preparation du ſublimé, toute corroſive que ſoit cette ſubſtãce là, & ſi violente qu'il n'en faut que fort peu de grains pour donner la mort.

Toutefois l'ayant alliée avec un moindre poids de mercure qui eſt un corps inſipide, & ſans odeur, le même ſublimé en deviendra ſi alteré, & ſi bien dompté, qu'il ſe trouvera metamorphosé en un corps, que les Chymiſtes appellent Mercure doux, à cauſe qu'il eſt ſans pointe, lequel étant bien preparé & donné juſqu'à plu-

sieurs grains, est non seulement quelque chose d'innocent, mais un tres-bon remede, & souvent meilleur que ne pensent peut-être les Medecins.

La raison cy-dessus rapportée nous pourra fournir un argument probable, pour montrer que ce peut être un remede salutaire dés qu'il sera parvenu à la partie malade pour la guerir, sans que les digestions du specifique y mettent aucun obstacle, non plus que les changemens qu'il pourra souffrir dans son passage; parce que quand même les corpuscules du remede seroient fort changez en s'en allant vers la partie affligée, il se pourra faire que ces corpuscules ainsi alterés

deviendront medicinaux par cette même alteration ; joint qu'avec tels changemens ils deviendront propres (y étant parvenus) à s'unir étroitement avec quelques corpuſcules de la matiere morbifique, ou avec d'autres qui s'y rencontrent , afin qu'avec iceux ils formẽt de nouvelles concretions qui ſoient alors d'une autre nature, & favorables au malade. On peut remarquer en cela quelque analogie avec les aſperges, qui étant mangez repandent diverſes particules, leſquelles étant mélées avec celles des reins, ou de la veſſie, produiſent une nouvelle odeur beaucoup differente & de l'odeur de l'urine, & de celle de cette plante. De même

si l'on avale de la bonne terebentine de Venise, elle ne manquera pas de mêler dans les reins & dans la vessie de ses menuës parties avec celles qui s'y rencontreront, dont il sortira des corpuscules, qui empreindront l'urine d'une odeur bien differente de celle qui est propre & naturelle à l'une & à l'autre de ces liqueurs, puisqu'elle sent aussi bon que les violettes de Mars.

Mais avant que de finir ce Traité, je ne crois pas qu'il soit inutile de faire mention d'une difficulté qu'on peut objecter à un homme savant, ou au moins contre la Dissertation de cydessus, par laquelle il sembleroit que sa force seroit

battuë en ruine, avec toutes les mesures que j'ay prises pour le dessein de cet Ouvrage. Car l'on pourra dire que puisque mes argumens & mes explications supposent qu'on prend interieurement les Remedes specifiques, & que cependant il est seur, que les partisans des specifiques en comptent quelques-uns qui ne se prennent point par la bouche, mais qui s'appliquent par le dehors, ou qui ne touchent que la peau, comme il se voit dans les amulettes, dans les aneaux, &c. J'ay dit ce me semble, bien des choses dans un autre Traité, capables de resoudre une difficulté de cette importance.

Il ne sera pas neanmoins

hors de propos de dire icy, quelque chose pour y répondre. Il faut donc particulierement remarquer, qu'un grand nombre de Medecins rejettent les specifiques externes, & qu'il y en a même d'autres qui ne font qu'en rire, pour ainsi dire. Premierement, à cause que la partie du medicament ne sauroit penetrer dans le corps, pour ce qui est de sa masse, tout le monde en convient. Secondement, quand même la plus subtile partie du specifique s'y feroit introduite, elle est trop menuë pour produire dans le corps les changemens qui sont requis pour l'expulsion des humeurs peccantes, & pour surmonter le mal.

A l'égard de la premiere raiſon, j'ay ſuffiſamment montré ailleurs que la peau de l'homme eſt en effet percée d'une infinité de pores, quoy qu'elle paroiſſe n'étre qu'un corps entier & continu, dont la plûpart paroiſſent dans les peaux des animaux morts; & l'on juge des autres par les goûtes inombrables qui couvrent toute la peau lors que l'on ſuë: Donc que les plus ſubtiles parties des remedes appliquez exterieurement peuvent s'introduire par ces mêmes pores, cela ſe verifie par pluſieurs phœnomenes; par exemple, l'eau penetre les pores d'une veſſie bien choiſie, & fond le ſel de tartre, ou le ſucre candi qu'on y aura mis. J'ay

Tentam. poroſit. corpor.

preparé une certaine liqueur dont les vapeurs étans miſes en mouvement par la chaleur, penetrent fort vite les membranes des animaux morts, en agiſſant aux yeux de tout le monde ſur les corps metalliques qui y étoient enfermez.

Y-a-il quelqu'un qui ne ſache que le Mercure, ou le Vif-argent appliqué en dehors par les onguents, ou par les ceintures, ne s'introduiſe en dedans à travers les pores, & qu'en gagnant les parties internes du corps, il n'y demeure quelque fois plus long-temps, pour y faire des ravages ineſperés du Medecin: Perſonne n'aura pas de peine à concevoir que les corpuſcules du ſpecifique

étant une fois introduits dans les plus intimes parties du corps, ne puiſsēt faire plus qu'on ne voudroit ; car il eſt ſeur, qu'il y a ſous la petite peau, ou tout auprés, une ſi grande quantité de vaiſſeaux capillaires, qu'à peine pourriez vous y ficher une épingle ſans percer quelque petite veine; ce qui ſe manifeſte par la petite goute du ſang qui ſort d'abord de la piqueure, quelque petite qu'elle ſoit. J'apporterois s'il étoit neceſſaire, bien d'autres exemples, pour prouver la multitude des veines capillaires & leur propagation, ſous la ſuperficie de la peau, leſquelles pour la plûpart peuvent porter le ſang, comme quelques autres ſucs, comme auſſi ſe déchar-

ger de leurs excremens par les trous de la peau, ſoit par la ſueur, ou par la traſpiration inſenſible: bien que les petits vaiſſeaux capilaires ayent leurs cavités entre-laſſées d'autres vaiſſeaux, de qui les cavitez ſont encor plus petites, & qu'au moyen de ceux dont les cavitez ſont plus grandes pour étre les rameaux des plus grands vaiſſeaux; les corpuſcules du remede, dis-je, étant une fois tranſmis dans les vaiſſeaux capilaires pourront s'inſinuer ſans peine dans les grands rameaux des principales veines, au moyen des liqueurs qu'ils contiennent, & de la ſorte, par la circulation, ſe mélanger avec la maſſe du ſang, qui leur ſervira de ve-

hicule pour être portez facilement vers toutes les parties du corps. A ce ſujet on a remarqué, que les amulettes arſenicaux portez ſur la poitrine, n'ont pas laiſſé d'apporter une grande intemperie au cœur, quoy qu'à peine ils touchaſſent la chair, & de produire d'autres fâcheux accidens, en d'autres parties. Mais qui plus eſt, ſelon des graves Auteurs, on a veu que les cantharides portées dans la main, ou dans ſa poche, ont quelquefois fait paſſer juſques dans la veſſie leurs influences malignes qui y cauſoient des douleurs inſupportables, avec d'autres ſymptomes fâcheux. Quant à l'autre raiſon par laquelle on rejette

Diemerbroek de Peſte, lib. 2. c. 11. in annotat.

les ſpecifiques, à cauſe que c'eſt par leurs ſeuls écoulemens qu'ils peuvent penetrer les corps, & dans leſquels il ne paroit aucune vertu capable de ſurmonter le mal interne. C'eſt une difficulté que je vay éclaircir.

Et premierement je dis, que les corpuſcules qui paſſent des Remedes externes dans le corps, ſont peut-étre en plus grand nombre, & plus puiſſans que l'on ne s'imagine. Cela paroit probable par la grande quantité d'exhalaiſons odoriferantes & ſenſibles, qui s'échapent inceſſamment, & fort longtemps de l'ambre gris, du muſc, de la civette, mais encor beaucoup plus de choſes artificieles. J'ay fait voir cy-

deſſus, comme quoy les écoulemens ſubtils, ſans l'aide de la chaleur, peuvent promptement penetrer en ſi grande abondance les membranes, qu'ils agiſſent ſur ces corps ſolides qui en ſont couverts. Et c'eſt ce que j'ay experimenté en preſence de pluſieurs perſonnes curieuſes.

Secondement, j'avance que les corpuſcules du remede pourront retenir leur nature ſans perdre la faculté qu'ils ont d'operer, quoy qu'ils ſoient comme filtrez par la peau, ainſi qu'il ſe peut inferer du Mercure, lequel, ainſi que j'ay déja dit, on a retrouvé en forme de Vif-argent, dans les corps de ceux qui s'en étoient frottez : Trop ſouvent, dis-je,

ce Mercure étant reduit en onguent avec d'autres ingrediens onctueux, ſera capable en s'en frottant, de produire une auſſi violente & auſſi longue ſalivation, que ſi l'on en avoit avalé des bolus entiers. J'ay auſſi obſervé avec bien des gens, que des malades ſe trouvoient délivrez des cruelles douleurs dans leurs parties internes par le ſecours d'un peu d'opium mélé avec les ingrediens des emplâtres, & appliqué exterieurement.

Troiſiémement j'aſſûre, que les Corpuſcules des ſpecifiques introduits par la peau, peuvent ſouvent agir avec bien plus de violence, que ſi on avoit pris par la bouche le remede d'où ils

ſortent ; parce qu'étant pris interieurement, ſes particules pourroient étre diviſées, ou même fort alterées, à cauſe du mélange & de la combinaiſon de leurs particules avec celles du chile, par le levain, ou menſtruë de l'eſtomach, par leur filtration au travers des viſceres, auſſi bien que par le paſſage long & plein de détours vers iceux & vers les conduits lymphatiques, avant que d'arriver au cœur pour ſe méler avec le ſang ; àu lieu que les Corpuſcules du ſpecifique n'ont pas plutôt paſſé la peau, qu'ils entrent dans les vaiſſeaux capilaires contenus ſous elle, pour ſe joindre auſſi-tôt au ſang qui circule par leur entremiſe ; auſſi ſont

ils delivrez des alterations qu'il faut que les autres remedes subissent avant de s'unir au même sang. Ce qui prouve la grande erreur de ces Medecins qui estimēt que les specifiques ne peuvēt guerir que les parties qu'ils touchent immediatement, ne croyant pas que leurs corpuscules aillent au delà de la partie du corps qui est voisine du remede. Un tel raisonnement auroit été pardonnable avant qu'on eût découvert la circulation du sang, mais dépuis la découverte heureuse de son cours entre les parties distantes du corps, cet argument ne regarde point cette affaire.

Je veux qu'on sache icy ce que je n'ay jamais lû (au

moins qu'il m'en souvienne) que les corps appliquez exterieurement deviennent par fois des Remedes specifiques pour certains maux, contre lesquels on les croiroit inutiles, si l'on en jugeoit par les effets de ceux qu'on avale; ainsi qu'il se voit par le Camphre, dont fort peu de grains avalez échauffent beaucoup le sang, les Medecins le recommandent avec raison cõtre certaines fiévres malignes. Cependant le même Camphre s'en frottãt le visage, en ôte la rougeur, qu'on croit venir de la chaleur du sang; on l'employe aussi dans les onguents contre la brûlure. De même l'esprit de vin qui se fait ressentir si chaud en bûvant, ne laisse pas d'être un

tres-bon remede pour éteindre l'ardeur de la brûlure, ſur tout ſi l'on en arroſe de bonne-heure la partie brûlée. Et qui eſt ce qui croiroit, que le pain aliment ſi moderé & ſi temperé quand on le mange, eût beaucoup de vertu contre diverſes maladies, étant maché, & puis appliqué par dehors. J'ay connu un ancien Medecin fort habile, dont la coûtume eſt de purger les enfans qui ne veulent rien avaler, en appliquant quelque choſe ſur leur nombril, ſans les incommoder, ny par l'odeur, ny par la couleur, ny par la moindre tranchée, n'étant, ainſi qu'il me l'a avoüé pluſieurs fois, qu'un aliment uſité, duquel je me ſers ſouvent, ſans

aucune

aucune preparation, comme font plusieurs autres; il m'a dit ce que c'étoit, sans avoir encore trouvé l'occasion d'en faire l'essais.

Afin que tout ce que nous disons de l'efficace possible des Specifiques externes, paroisse plus probable, ce ne sera pas hors de propos de faire voir certaines observations qui conviennent bien à nôtre sujet. J'avoüe que toutes les choses qui se presentent ne meritent pas le nom de Specifique; mais cela n'empéche pas qu'il n'y en ait peut-étre quelques-unes qui le sont veritablement. Tous les medicamens simples employez par dehors nous feront connoître qu'ils peuvent étre d'une grande

vertu contre les maux internes.

Je pourrois faire une grande liste des Specifiques qu'on trouve dans les livres, mais je m'en abstiens. Et pour dire ce que j'en pense, les Auteurs qui loüent si fort les remedes qu'ils nous ont laissez, ne se sont guere mis en peine d'en faire l'examen : ce sera assez pour le present de rapporter quelques exemples de ceux qui me sont connus par ma propre experience, ou par celle de mes amis. Galien nous a laissé une seule observation en des termes éloquens & pompeux, laquelle est aussi tres-approuvée des plus habiles ; je commence donc par celle-là, en disant, que l'histoire de Ga-

lien porte, que durant plu-ſieurs mois qu'un garçon epileptique porta de la racine de pœoine penduë à ſon col, il ne reſſentit aucune violence de ſon mal, mais comme il la quitta par hazard, il retomba dans les mêmes ſymptomes, dont il fût delivré en appliquant derechef ladite racine; ce que Galien ayant remarqué, il prit ſoin de la ſerrer pour experimenter ſa vertu. Et comme il vit revenir le paroxiſme, il le guerit avec le même ſuccés, en l'appliquant derechef ſur le malade. J'ay vécu avec un homme fort ſavant & fort judicieux, mais paralytique, qui ſe delivroit ordinairement & en peu de temps de ſes convulſions vio-

lentes en portant ou en maniant la dent d'un vray Hippopotame, ou cheval de fleuve ; il m'a luy-même aſſûré, que l'ayant ſerrée pour un temps (pour la prêter peut-étre à quelque amy) il retomba dans des ſymptomes auſſi violens que les premiers.

Je me reſſouviens qu'étant moy-même ſujet durant pluſieurs années à des convulſions, je m'en plaignis à un Medecin qui avoit voyagé long-temps au Nord, lequel m'aſſûra d'avoir apporté des anneaux faits des ongles du veritable Elan, du lieu, où l'on ſe ſert d'ordinaire de ces ſortes d'animaux, par l'aide deſquels il diſoit avoir gueri pluſieurs ſujets aux con-

vulsions; il m'en fit present d'un pour en faire l'épreuve, que je reçû d'autant plus volontiers, qu'il me dit, qu'il s'en vendoit plusieurs faux pour des vrais, lesquels pour ressembler aux siens, ne laissoient pas d'être falsifiés, ou de nulle vertu. En l'appliquant lors que la convulsion attaquoit le gras de ma jambe, je n'en ressentois pas un grand soulagement; mais j'étois tout étonné de me voir si souvent & si tôt delivré de mon mal quand il me reprenoit avec plus de moderation dans les autres parties, sur tout aux mains, ce qui m'obligea de mettre ce remede auprés de mon lit toutes les nuits, pour l'avoir toûjours prêt dans le besoin;

Mais n'avois-je pas sujet, d'être surpris, lors que n'ayant l'aneau que dans mon doigt, je ne laissois pas que d'étre delivré de ma douleur, lors que la convulsion attaquoit les pieds, ou les doigts d'iceux, c'est pour cela aussi que je suis faché de l'avoir perdu.

Un jour un certain fameux Medecin se plaignant & s'entretenant avec moy de ne pouvoir retenir son urine, je luy suggeray un remede Empirique dont je fais mention dans un autre Traité; sur le succez duquel je suspendois mon jugement, luy assûrant que s'il ne le guerissoit pas, du moins il ne luy causeroit aucun mal, n'étant qu'une simple sub-

ſtance priſe d'un animal, qu'il falloit porter entre la chemiſe & la chair couſuë dans un ſac. A quelque temps de là il me fit de grands remerciemens pour l'effet merveilleux qu'il en avoit reſſenti, ayant remarqué que pour l'avoir porté ſur ſoy un ſi long-temps, ſa vertu commençoit déja à diminuer; je jugeay de là en moy-même que les écoulemẽs de cette ſubſtance, étant épuiſez, il falloit qu'il en porta une autre toute nouvelle pour achever ſa gueriſon. Ce n'eſt pas qu'on doive toûjours ſe flatter d'un heureux ſuccés des trois remedes dont je viens de parler, que l'on porte pendus ſur ſoy, non plus que de

ceux dont nous ferons mention. Quelqu'un pourra bien nous apporter des raisons probables, en demandant, pourquoy il ne s'ensuit pas toûjours un succez uniforme, je réponds, que c'est assez qu'ils reüssissent quelquefois, étant d'ailleurs manifeste qu'il se peut faire que les remedes externes agissent sur les maladies internes.

Etant allé une autrefois rendre visite à un celebre Medecin du College de Londres, je vis chez luy une horloge d'une mode toute nouvelle : Et comme je luy assûrois que de ma vie je n'en avois vû une semblable, il me pria de ne le pas croire si riche, ou si vain, pour

avoir acheté une chose si chere, & que c'étoit un present que luy avoit fait un Courtisan qu'il me nomma, la fille duquel me raconta cette histoire. J'avois, dit-elle, une grosse tumeur scrophuleuse au col, dont mon pere étoit fort faché, par la crainte qu'il avoit d'étre obligé de me donner plus pour me marier que ses affaires ne le luy permettoient; il consulta donc un tel Medecin sur mon mal, & comme il le trouva fort difficile à guerir, & qu'il ne trouva pas à propos de me tourmenter par des remedes continuels, il dit à mon pere, que s'il pouvoit tant gagner sur mon esprit, que de vouloir faire le remede qu'il me propose:

roit, qu'il eſperoit m'en guerir ſans la moindre douleur, & ſans diminuër mes forces. Aprés m'en avoir parlé, & me l'avoir perſuadé, l'on me mena dans une chambre auprés d'un lit, où je vis un homme étendu mort, qu'une longue maladie avoit conſumé; auſſi-tôt ce Medecin prit la main de ce mort, la tint, & l'appliqua ſur ma tumeur, juſques à ce que je me plaignis de ſa froideur qui avoit penetré bien avant dans les parties internes de mon mal; on remit ſouvent la même main ſur mon mal, tandis, que le corps demeura ſans puanteur, aprés quoy ma groſſe tumeur diſparut, & je m'en trouvay entierement guerie; & mon pere,

par reconnoissance, fit present à mon Medecin d'une horloge merveilleuse qu'il avoit, sachant qu'il étoit fort curieux.

Ce Medecin si savant attribuë à Helmont ce remede si extraordinaire qui merite des éloges, d'avoir recommandé non seulement un remede, qui pouvoit étre de quelque utilité, mais de ce qu'on ne s'en étoit jamais avisé. Je crois neanmoins, qu'une telle connoissance est plus ancienne que nôtre siecle, puisque Pline raporte quelque chose de semblable; bien qu'il n'ait pas crû en devoir donner la gloire à Helmont, ou qu'il l'avoit oublié: Outre cela, un certain François Ulme

meilleur Observateur que celebre Medecin, assûre d'avoir fort bien gueri une jeune Demoiselle de la même maniere, aprés avoir vainement employé toutes sortes de remedes.

Durant tout un été je fûs sujet à une si grande hemorrhagie du nez, que j'en étois tout étonné ; & pour y couper chemin, je me servois tantôt d'un remede, tantôt d'un autre, quelquefois avec bon succez, mais non pas assez promtement. Un jour me voyant tombé tout à coup dans une extraordinaire perte de sang du nez, qui me faisoit craindre un peu pour son issuë, je m'avisay de me servir d'un remede inusité, je demanday à ma

sœur, chez qui le mal me prit, de la mousse du crane d'un homme mort, qu'un grand Seigneur d'Hibernie luy avoit envoyé, où il s'en trouve davantage, & plus estimée qu'ailleurs, pour l'appliquer sur mes narines, à la maniere des autres remedes; mais quelque grande que fut l'hemorrhagie, je voulû voir auparavant si un tel remede suspendu dans la main ne produiroit pas le même effet; je serray donc la mousse dans ma main, afin que sa chaleur se mit un peu en mouvement, & voilà que le sang s'arrêta au grand étonnement des assistans, sans que (graces au bon Dieu) j'en aye été plus incommodé depuis plusieurs années. Cela

est encor bien moins merveilleux que ce qui est arrivé à un des principaux de l'Academie de Londres, lequel étant d'une constitution sanguine, il se sentoit fort soulagé par l'usage de la mousse du crane humain, les petites parties de laquelle j'ay vû moy-même adherentes à la racine d'un vegetable, parce que c'étoit de la veritable; car lors qu'il saignoit du nés, le sang s'arrêtoit aussitôt qu'il avoit mis la mousse dans sa main, jusqu'à ce qu'il la quittat, ce qu'il faisoit voir à ses amis par curiosité. Non seulement luy-même me l'a assuré, mais aussi son Medecin qui m'étoit fort connu, sans quoy j'aurois eu de la peine d'y ajoûter foy, à

moins que la force de son imagination, en quoy il abondoit, n'y contribua beaucoup.

J'ay raporté jusques icy des specifiques externes pris des vegetaux & des animaux; mais quelqu'un pourra dire qu'étant d'un tissu plus delicat, il ne faut pas s'étonner s'ils envoyent facilement leurs écoulemens. Je vay proposer deux ou trois exemples tirez des mineraux, qui n'ayant jamais la vie, & dont la plûpart sont fort solides, passent pour avoir des parties bien moins disposées pour de tels écoulemens. Je commence donc par le recit d'un habile homme de la profession, que je connoissois fort, d'une assez bonne san-

té, à cela prés qu'il s'éveilloit en sursaut avec un grand effroy quelques heures aprés s'étre endormi, suivi de violentes & longues palpitations du cœur, qui le jettoiét dans une grande crainte. Il employa pour s'en guerir tout ce que l'Art pût luy suggerer, mais en vain, dequoy il se plaignit à plusieurs de ses amis à qui il en témoigna son chagrin. Mais comme il racontoit un jour son mal à ceux qui prenoient part à son affliction, dont quelques-uns avoient été dans des païs éloignez; l'un d'eux, dis-je, luy dit, qu'il le gueriroit bien-tôt par un remede qui luy avoit été d'un grand secours, aussi bien qu'à d'autres. Il n'y a, dit-il,

qu'à choisir diverses pierres Cornalines, bien polies, & des plus legeres, telles qu'on apporte des Indes Orientales, pour en faire faire huit ou dix anneaux qu'il faudra ensuite coudre dans un morceau d'écarlate, en la mettant autour du col, faisant en sorte que les pierres touchassent immediatement la chair vis à vis le cœur, sur l'orifice de l'estomach; Ce qu'ayant executé il s'en trouva en peu de temps fort soulagé. A quelque temps de là, il crût, qu'il pouvoit quitter ces pierres, & c'est ce qu'il fit deux ou trois fois, tant pour voir ce qui arriveroit, que pour se délivrer de l'incommodité qui en recevoit en les portant. Mais

comme il vit que ſon mal revint quelques ſemaines aprés les avoir quittées, il reſolut de ne plus quitter un ſi ſouverain remede. Voilà ce que m'en a dit le malade, qui pour m'en mieux aſſurer, me fit preſent de quelqu'unes de ces pierres Cornalines, en ayant fait une grande proviſion, de peur d'en manquer. Mais comme je n'ay pas encore trouvé l'occaſion d'en faire moy-même l'eſſay, je ne veux pas promettre qu'elles reüſſiſſent toûjours, me contentant d'aſſûrer dans le ſujet que je traite, qu'il ſe peut faire au moins qu'un tel remede externe pourra avoir beaucoup d'efficace.

Surquoy ayant enſuite re-

flechi, j'ay crû que pour accorder la probabilité à ce que j'ay oüy dire, il falloit ajoûter, que ceux qui se sont servis les premiers d'un tel remede, l'avoient pû apprendre de tout ce qu'en a dit Galien du Jaspe, qui est une pierre de diverse couleur; ayant moy-même vû dans les mixtions rouges tirant sur le vert, qu'elle étoit aussi haute en couleur que les pierres Cornalines. Galien raconte que certaines gens firent des anneaux de la pierre de Jaspe, où l'on avoit gravé un dragon enluminé de rayons, lequel il recommande fort comme amy de l'estomach, en l'appliquant sur son orifice. Il est vray, qu'il ne parle nullement de

sa graveure, ce qu'il a crû faire sans crainte, en approuvant neanmoins les pierres, qu'il avoit luy méme approuvé de la maniere, que nôtre Marchand s'en servoit. Et moy-même aussi, dit Galien, j'ay fait l'épreuve de cette pierre, en mettant au col un collier fait de ces sortes de pierres, en sorte qu'elles touchoient l'orifice du ventricule; & encore qu'il n'y eût nulle graveure, elles ne laissoient pas de faire du bien.

Gal. de simp. medicam. fac. lib. 9. titul. de Lap.

J'ay raconté cy-dessus la vertu d'un anneau vers certaines parties nerveuses. Mais quelqu'un prendroit pour un miracle, si un anneau de pierre pouvoit agir sur la masse du sang en le portant

au doigt, ſur tout ſur la portion depravée qui eſt repouſſé par la Nature vers les veines hemorrhoidales : Quoy que le ſavant Monard nous ait fait la deſcription d'une pierre propre à arrêter le ſang, qu'il avoit apporté de la nouvelle Eſpagne. Il ne la donne pas pour avoir la proprieté d'arrêter l'hemorrhagie, en l'appliquant ſur la partie ; il ne laiſſe pas que d'ajoûter ce qui s'enſuit pour l'avoir vû : *Nous avons vû,* dit-il, *quelques perſonnes affligées des hemorrhoides, avoir reſſenti du ſoulagement en portant ſans ceſſe des anneaux de cette pierre, & des femmes avoir eu leurs menſtruës arrêtées.*

Nic. Monar. ſimpl. medi. hiſto. 36. p. 229.

Je ſay que vous attendez

icy que je vous parle de la pierre pour la colique renale, encore qu'il y en aye un un tres-grand nombre qui paſſent pour telles, ſans avoir la moindre proprieté pour le mal des reins, étant preſque impoſſible, d'en trouver des bonnes, à moins qu'on ne s'y connoiſſe bien ; ce n'eſt pas qu'il n'y en ait d'une grande vertu par le témoignage de Boëthius, qui a fort bien écrit ſur les pierres precieuſes, & de Jean de Laët, ſi eſtimé par Monard, & par tant d'autres : Mais je n'ay pas encore trouvé aucun Auteur qui parle plus juſte ſur nôtre ſujet, qu'un certain fameux Marchand de Leipſe, renommé par ſes rares Obſervations, dont parle tant le

ſavant Untzere, auquel je vous renvoye, me contentãt de raporter icy deux obſervations de dix qu'il propoſe. Ce Marchand proteſte donc à nôtre Auteur, qu'en portant quelques jours cette pierre, la matiere qui forme le calcul, devenoit tellement ébranlée, qu'elle ſortoit du corps en forme de ſable, même par le coin des yeux, & qu'il a vû le même effet arriver en pluſieurs perſonnes. Il aſſûre encore, que ſa femme atteinte d'un Catarrhe, ſe trouva ſi bien purgée en portant ſur ſoy cette pierre, qu'elle fit le premier jour, quatorze ou quinze ſelles; le ſecond neuf ou dix, aprés quoy les pores de ſon corps furent fort libres, & nulle-

De Neph. l. 1. c. 24.

ment bouchez ; en ajoûtant qu'elle avoit senti ladite pierre, sans toutefois qu'elle purgeât avec trop de violence.

Mais c'est assez discouru sur les vertus des periaptes, & des autres Remedes externes, que l'on porte attachez sur diverses parties, veu que nous aurons sujet d'en raporter plusieurs exemples dans un autre Traité, outre que nous avons suffisamment répondu sans leur aide, ou du moins avec ceux que nous avons cité, à l'objection qui en a été faite.

CONCLUSION.

VOilà, Monsieur, ce que la nature des choses que je traite m'a suggeré jusque icy, au sujet des manieres principales par lesquelles j'estime que les Remedes specifiques peuvent guerir, ou du moins beaucoup diminuer les maladies. J'ay dit, les principales manieres, car je ne nie pas, qu'il n'y ait peutétre encor beaucoup d'autres moyens que les bornes de cette Epître ne permettent pas de tous raporter; dans une Lettre, dis-je, faite contre mon opinion, où j'ay omis exprés les témoignages de divers Mede-

cins, & de quantité de Chymiſtes, qui défendent les Specifiques, à cauſe qu'ils ont pour principes *des formes ſubſtantielles, des qualitez réelles, des idées,* &c. dont je ne pouvois me ſervir, puiſque je ne les admet pas. Mais bien que je n'aye pas rempli cette Diſſertation des tranſcriptions moins propres & ſuperfluës tirées des autres Auteurs, elle eſt déja aſſez ample, pour y mettre la derniere main. Et avant que de finir, je vous feray reſſouvenir de deux ou trois choſes dont j'ay fait mention dés le commencement.

Premierement, je vous prie de croire, que je ne

pretends pas que le Reme-de ſpecifique, ou que la Nature, par ſon entremiſe, gueriſſe quelquefois le mal, par une ſeule des manieres proposées; puiſque pour produire un ſi bon effet, deux, & quelquefois même davantage, y concourent. Secondement, ce n'eſt qu'en general que j'ay entrepris d'expliquer les façons d'operer des Specifiques. Troiſiémement, j'ay proposé ſeulement celles par leſquelles ces mêmes Specifiques peuvent agir, & ſans toucher aux veritables manieres qui leur ſont naturelles, afin qu'on ſache que ce ne ſont point des dogmes que je prononce, me contentant

de proposer mes explications, comme possibles & vray-semblables, & ainsi je crois avoir satisfait à la fin, que je me suis d'abord prescrite dans ma Lettre, dans laquelle mon seul dessein n'a été (comme vous le savez) qu'à faire voir que les operations des Specifiques s'accordoient fort bien avec les principes de la Philosophie des Corpuscules. Et c'est ce que vous m'accorderez volontiers, je m'assûre, si tant est que j'aye eu le bonheur de lever quelque peu les difficultez qui vous empéchoient d'y donner vôtre consentement, en discourant d'un argument fort caché, & qui regarde

un Art que je ne professe point. C'est pourquoy comme j'avoüe de bonne foy, que vous étes d'un esprit plus penetrant que moy, & qu'une telle matiere soit mieux de vôtre ressort, entant que Medecin ; aussi pourrez vous, Monsieur, faire des meilleures observations sur les differentes operations de la Nature ; ainsi il vous sera aisé d'éclaircir vous-même vos propres objections. Pour moy, je n'ay fait que vous proposer mes conjectures, comme un homme qui en doute un peu ; soyez seur cependant que je ne balanceray jamais à vous donner dans tous les rencontres des

marques de mon eſtime & de mon affection, puiſque je ſuis tres-diſposé à me dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c. ROBERT BOYLE.

DE L'UTILITÉ ET DU BON USAGE des Medicamens ſimples.

§. I.

MONSIEUR,

Puiſqu'il faut que les Remedes pour meriter le nom de *Specifiques*, ayent une tres-grande vertu, (qui cependant ſont pour la plûpart ou ſimples, ou peu composez) tout ce que j'en ay dit dans le precedant Traité m'oblige, avec raiſon, de

vous exhorter, (& ceux qui professent cet Art qui seront forcez aussi de suivre vôtre exemple) à chercher & à mettre plus frequemment en pratique ces sortes de Remedes qui sont simples; ou s'il est necessaire qu'ils soient composez, il n'y doit entrer que des ingrediens répondans au dessein du Medecin, comme aux indications du mal. Et c'est aussi pour les raisons que je vay indiquer, que je prefere les Medicamens simples, ou legerement composez, à toutes ces diverses compositions faites avec tant d'appareil & de pompe, par la multitude des ingrediens, desquelles le peuple espere d'étre guery de ses maux. Je vous prie nean-

moins de bien prendre ma pensée, qui consiste à ne pas preferer absolument & indefiniment les Remedes simples aux composez, mais seulement toutes choses étant égales, & que cela soit dit une fois pour toutes.

Premierement, j'estime que les simples Remedes sont à preferer aux composez, en ce qu'il est plus facile de tirer des conjectures de l'operation de ceux-là, que de ceux-cy ; & par consequent les Medecins pourront avec plus de sûreté se servir des simples que des composez. Et certe, si je ne me trompe, nous nous fions trop à nôtre sagesse, en croyant pouvoir savoir par avance quel doit être l'effet de la mixtion fai-

te de plusieurs drogues diverses, puisque quantité de corps, en changeant de tissu, changent aussi leurs qualitez. De quoy nous peut fournir un grand nombre d'experiences nôtre Histoire des couleurs ; car c'est dans diverses experiences dont il est fait là mention, qu'on observe que la couleur d'un corps composé est tout à fait differente des simples, pris à part : Par exemple, la solution bleuë du cuivre faite avec l'esprit de vin, mélée avec aussi l'esprit bleu des violettes, produit une fort belle couleur verte. L'experience que j'en ay faite à ce dessein, délors que j'ay commencé d'écrire cette Dissertation, nous fournira un bel

exemple de cette verité ; car je n'eûs pas plutôt mélé une teinture de fer faite avec du tres-bon eſprit de vinaigre, avec une teinture volatile de ſoulphre, qu'il parut auſſi-tôt du mélange de ces deux liqueurs rouges, une mixtion ſi obſcure, qu'on l'eut priſe pour de l'ancre. J'ay propoſé ailleurs la maniere de faire la teinture de ſoulphre volatil.

Il m'eſt arrivé plus d'une fois de faire de pareils changemens, à l'aide de la mixtion, tant ſur les couleurs, que ſur les odeurs, les ſaveurs, &c. Mais pourquoy de ſemblables changemens des qualitez medicinales ne peuvent-ils pas auſſi arriver ? C'eſt ce que je n'en-

tens pas encore bien. Le Mercure pris interieurement purge ou par en haut, ou non pas tout à fait manifestement; si toutefois vous le dissolvez avec l'esprit de nitre, & qu'ensuite vous le precipitiez avec le sel marin, & puis donné bien à propos, rarement opera-il par la salivation, mais par les selles, autant que je l'ay pû remarquer jusqu'à present. Que ne dirons-nous point du Verre d'Antimoine fait par soy-même, dont peu de grains pris en substance ont coûtume de purger violemment par le haut & par le bas, qui cependant dissous dans l'esprit de vinaigre, (qui est difficile à faire) devient par fois incapable de purger ny d'une

façon, ny d'une autre, quoy qu'on l'aye separé de son mẽstruë, & qu'il soit donné en plus grãde dose que le Verre d'Antimoine, tout simple & tout crud qu'il est ; si on le fond avec le nitre & le tartre avec la même methode que l'on fait ordinairement le Saffran des metaux, il deviẽdra jusqu'à tel point emetique & purgatif, qu'il n'en faudra qu'une once de vin, ou environ, pour faire aller haut & bas avec assez de violence, sans qu'il ait perdu de son poids dans l'infusion, au moins sensiblement. Ce n'est pas que je n'en aye connu qui avoient beau avaler plusieurs grains d'Antimoine crud, il ne leur faisoit rien du tout, mais un entr'autres qui en

usa longtemps sans pouvoir ny vomir, ny aller à la selle par ce remede.

J'ay donc appris par les experiences faites exprés, que si aprés avoir mis à part le salpetre & le tartre, vous preparez l'antimoine avec le sel marin bien desseché, en y ajoûtant tant soit peu de tartre; bien que, dis-je, ces deux ne surpassent pas de la moitié la pesanteur du nitre & du tartre, qu'on y ajoûte ordinairement, le même antimoine étant bien fondu dans iceux une heure durant, en deviendra alteré & si bien corrigé, qu'il en pourra passer pour un remede fort utile dont on en pourra dõner depuis douze ou quinze grains, jusqu'à une demy drachme,

& même au delà, dont l'operation ne se fera ny par le vomissement, ny par les selles, mais seulement par les sueurs & quelquefois par les urines fort copieuses. Ce qui nous convainc que selon la nature des ingrediens avec lesquels l'antimoine s'associe, il devient bon, ou méchant, salutaire, ou pernicieux, bien que les choses ausquelles il s'unit soient innocentes de soy, & peut-être amies reciproquement; il n'y a pas jusqu'aux Chymistes, & aux autres qui ordonnent des remedes, quoy que moins souvent, qu'ils ne gâtent un Remede simple au lieu de le rendre meilleur, en y ajoûtant ce que nous venons de dire. Et c'est dequoy aussi se

plaint un certain fameux Praticien, & l'un des plus heureux dans l'Art, de voir la fleur de Soulphre, & le Sublimé de la maniere que plusieurs le subliment (avec le vitriol calciné de l'une ou de l'autre façon) devenir effectivement corrosif, au grand dommage de ceux qui en usent, au lieu de le rendre plus subtil & plus pur. Je voudrois avoir assez de loisir pour faire voir par des exemples, combien de fois les Chymistes ont introduit dans les remedes d'autres qualitez, & même de tres-pernicieuses, en s'abusant dans l'addition des drogues.

§. II.

Tout bien compté, les Remedes simples sont, pour une autre raison, à preferer aux autres composez ; en ce qu'il y a bien plus de sûreté, sur tout pour les malades ordinairement delicats. Ceux qui ont écrit des Simples, & les autres Ecrivains sur la Matiere Medicinale, s'attachent bien plus à nous en faire des éloges par des termes pompeux, qu'à nous en donner une veritable description. Car ils font un long dénombrement de toutes leurs vertus bienfaisantes, & même au delà de ce qui en est, sans dire un mot de leurs mauvaises qualitez, & qui peuvent souvent se fai-

ressentir à quelqu'uns. Combien connoit-on d'aromates, comme le musc, l'ambre, &c. qui pour fortifier quelquefois des hommes, ne laissent pas de nuire à plusieurs femmes, principalement à celles qui sont sujettes aux vapeurs de mere. J'ay connu un homme d'une grande reputation, lequel tout robuste qu'il fût, ne pouvoit supporter l'odeur du musc. J'en ay vû quantité d'autres de l'un & de l'autre sexe, à qui l'odeur des roses causoit de grands maux de téte; & si pourtant elle est trouvée tous les jours tres-agreable par une infinité d'autres. Le miel seul produisoit prêque le même effet à un grand Seigneur de ma connoissan-

ce que du poiſon, ſoit qu'il le prit interieurement, ou exterieurement, puiſqu'il ſouffroit quelquefois d'horribles ſymptomes, lors même qu'il ignoroit ſi on luy avoit donné du miel ou non. Ce qui prouve qu'un ſi grand bouleverſement ne ſe pouvoit attribuer à l'imagination de cet homme. J'ay donné ailleurs, ſi je ne me trompe, des idées, combien moy & d'autres qui avoient la même foibleſſe aux yeux, avons reſſenti d'incommodité de l'uſage moderé du grand Perſil.

J'ajoûteray en ce lieu ce qui m'arriva longtemps aprés ce que je viens de dire du Perſil, je veux dire qu'ayant écrit que l'abſynthe, quoy

que propre pour differens usages, avoit été trouvé si nuisible à la tête, & si contraire aux yeux, que je me garday bien d'en manger durant quelques années, crainte d'étre attaqué de la Cephalalgie, donnant le même avis à tous ceux dont les yeux avoient la même foiblesse.

Il y a un homme assez connu dans le Monde, par les belles choses qu'il a diversement écrites sur cette matiere, lequel ayant des yeux fort sains & fort clairs-voyans, n'a pas laissé que de trouver, à son dommage, combien l'usage trop frequent du vin & de la bierre faite avec l'absynthe apportent d'incommodité, puis-

que sa veuë est devenuë si basse, dépuis qu'il en a voulu faire l'essais, qu'il ne savoit plus lire le Mercure Galant sans lunettes, laquelle il a recouverte ensuite aussitôt en s'abstenant de ces boissons là, sans avoir eu besoin pour cela d'avoir recours aux remedes de l'Art qu'il professe. Et voilà ce que ce Medecin me raconta, presqu'aussi-tôt que le cas arriva, aprés luy avoir communiqué ce que j'avois dit du Persil. Et pour ne rien déguiser, je suis seur, que si les hommes ne s'amusoient pas aux éloges que les Auteurs donnent aux Simples, ils pourroient faire des observations sur les incommoditez qu'ils apportent sou-

vent, & découvrir enfin les qualitez nuisibles jusqu'icy inconnuës des Medicamens. Je n'ay predit que trop souvent les incommoditez que devoient souffrir les malades de l'usage des plus celebres remedes ordonnez par des hommes d'ailleurs savans, lors qu'il arrivoit que leur authorité l'emportoit sur mes avis. Je me ressouviens d'avoir vû un manuscrit en Langue Arabique sur la matiere medecinale, qui appartenoit à un Voyageur savant & fort curieux ; j'ay bien eu dépuis du déplaisir d'avoir oublié prêque tout ce que j'avois appris de cette Langue ; car outre qu'il étoit écrit en des caracteres fort nets, & enluminez en des

endroits propres avec l'or, & un fort beau bleu celeste, sa methode me parut exacte, & si belle, que je ne crois pas en avoir vû une pareille de ma vie. Mais ce qui me plaisoit le plus, c'étoit de voir que l'Auteur distinguoit dans un fort bel ordre les qualitez bonnes & mauvaises des remedes dont il traitoit, en marquant les maladies & les temperamens à qui les remedes devoient être nuisibles, ou même pernicieux. C'est pourquoy on peut conjecturer, que ce n'est pas s'éloigner de la raison, que de croire qu'au temps que plusieurs ingrediens entrent dans la composition d'un remede, l'un ou l'autre d'iceux ne puisse

avoir des vertus toutes autres que ne pretend le Medecin, & qu'il pourra par quelqu'un de tels ingrediens reveiller le chat qui dort, je veux dire, quelque levain assoupi ; ou s'il ne cause quelque nouvelle maladie, il pourroit bien remuër quelque matiere ennemie qui étoit nichée paisiblement dans quelque endroit du corps, qui par avanture eût été domtée peu à peu par la Nature, si elle n'eût été irritée peut-être à contre-temps par l'approche de quelque ingredient superflu. J'ay tant de fois éprouvé cette verité, que je crois être obligé d'avertir les autres d'y prendre garde. L'autre grande commodité qui suit l'usa-

ge

ge des Remedes simples, c'est que sans crainte d'aucune tranchée & de la moindre nausée, vous pouvez augmenter la dose du remede, ou celle de son ingredient dans lequel reside sa principale vertu; car puisque les Medecins sont obligez de prescrire une dose mediocre, de peur de causer à leurs malades ou du dégoût, ou quelque pesanteur à leurs estomachs, il arrivera sans doute qu'en ajoûtant plusieurs drogues à la dose moderée d'un remede composé, ces mêmes ingrediens, ou superflus, ou moins efficaces, deviendront infailliblement la principale portion de la dose determinée, tandis que les autres ingrediens appro-

priés & utiles pour le mal, ſeront en petite quantité.

J'ay bien de la peine à croire qu'il ſoit vray, que tous les ingrediens d'un remede composé puiſſent avoir le même effet, ou qu'ils tendent, pour ainſi dire, à un même but. Quoy qu'il en ſoit, cette réponſe ne va point au devant de l'inconvenient que j'ay proposé. Si un Boulanger voulant faire le meilleur pain qu'il pourroit, pour quelque perſonne d'un eſtomach fort infirme, ajoûtoit à la fleur de froment, de la farine de ſegle, d'orge & d'avoine; quoy qu'il ſoit vray que tels ingrediens ſoient des alimens fort bons & convenables, pouvant être employez à faire du

pain, un tel Boulanger, dis-je, ne sauroit passer pour habile dans l'esprit de qui que ce soit, & il se trouveroit bien peu de gens qui preferassent un tel pain à celuy de pur froment. De même personne pour faire la poudre de Nitre qui fût d'une plus grande vertu & en bonne estime, qui est ce qui voudroit jetter le salpetre, sur le soulphre & sur les charbons, de la cire, de la ressine, & du camphre, quoy que ces substances ne soient pas moins inflammables que le soulphre. De même quelqu'un voulant faire de l'eau de vie dont il ne faudroit donner que tres-peu à un homme tombé en défaillance, oseroit-il méler de

l'esprit de vin, ou de l'eau de vie, au vin miélé, à la double biere faite avec l'houblon, ou non, encore que toutes ces liqueurs icy soient pleines d'esprits. On a coûtume d'ordonner la gomme Arabique, qui est un tres-bon diaphane pour appaiser l'ardeur de l'urine, dont on se sert aussi, mais en tres-petite dose, pour le mélange des autres ingrediens; or en ayant donné une drachme separément du reste desdits ingrediens, aprés l'avoir bien pulverisée à force de piler, j'y découvris des merveilleuses vertus. Je me ressouviens même qu'un de mes amis, & fort considerable par sa naissance, & par ses belles qualitez, m'étant venu voir

pour prendre congé de moy, avant que d'aller aux eaux minerales qu'il devoit prendre durant plusieurs semaines, pour une grande ardeur d'urine, je le priay d'user une ou deux fois par jour, s'il en étoit besoin, de ladite poudre, auparavant que de se mettre en chemin; je l'en sollicitay d'autant plus fort, que j'étois bien assuré qu'il n'avoit ny mal venerien, ny la pierre dans la vessie, car la gomme Arabique n'est pas un fort bon remede pour la strangurie provenant de ces causes là. Ce qu'ayant fait, il s'en trouva si bien, qu'il crût en être tout à fait guery, sans avoir été obligé d'aller aux eaux cette année là, ny dans la suivan-

te. Je ne vois rien de plus ſouverain pour la toux des enfans, dont les ſymptomes épouvantent leurs parens, qui éludent plus d'une fois les efforts des Medecins, ſur tout les toux inveterées; il n'y a rien de meilleur, dis-je, que le ſuc de Poüillot mélé avec un peu de ſucre Candy, & donné dans une cueillerée un aſſez long-temps: on pourroit bien faire du ſyrop de cette plante contre la toux, quoy que je doute s'il auroit la même vertu, que ſon ſuc tout ſimple. Il n'eſt rien de plus frequent que de voir des gens être gueris en prenant du lait d'aneſſe, qui neanmoins doit ceder, à mon avis, à celuy de chevre, en en uſant quelques mois, &

en assez grande quantité. Les exemples ne sont pas moins frequents pour la cure des maladies dangereuses & croniques par l'aide du lait de vache pris en plus grande abondance. Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est de voir souvent en peu de jours des diarrhées & des dysenteries heureusement & facilement gueries par le seul usage dudit lait, en y versant quand il boüilt peu à peu, autant d'eau bien claire, ou d'eau d'orge en pareille quantité, jusqu'à ce que le tout soit reduit en la même mesure qu'étoit auparavant le lait. Ce seul remede simple, ou plutôt ce doux aliment pris en assez grande quantité, je veux di-

re, tant que le mal dure, est preferable à toute autre boisson, a souvent gueri toute sorte de diarrhée, sur tout dans l'Hibernie, où ces sortes de maladies sont epidemiques. Bien que j'aye dans un autre Traité fort recommandé la paronichie, dont les feüilles ressemblent à celles de la Ruë, contre le haut mal, ou le Royal, qui est si difficile à guerir, vous ne serez pas faché, je m'assûre, que je vous fasse voir l'utilité d'un simple alteratif pris en grande quantité, lors qu'il en est besoin, par le recit d'une experiēce tirée de là. Je dis donc, qu'un Medecin de ma connoissance fût un jour appellé pour voir un malade qui avoit une si grosse & si du-

re tumeur ſcrophuleuſe ſur ſon gozier, qu'à peine pouvoit-il avaler, à cauſe de la compreſſion de l'œſophage; Et tout celebre que fut le Medecin & le Chirurgien qui le voyoient, ne pût non plus que celuy-cy, ny la faire ſuppurer, ny la reſoudre, ſi bien que ce malade, tout riche qu'il fût, ſe voyoit perir faute de remede. Dans un tel deſeſpoir ce Docteur ſe reſſouvenant des éloges, que je luy avois fais de ladite paronichie, il prit d'abord grand ſoin d'en faire amaſſer autant qu'il pût, & aprés l'avoir fait infuſer dans des liqueurs que le malade pouvoit avaler, quoy qu'avec de la peine, il luy en fit prendre peu à peu, & à meſure que la deglutition en

devenoit plus facile, il en augmentoit aussi la dose, afin qu'en abbreuvant toute la masse du sang du suc de cette herbe, sa vertu pût operer la guerison. Et c'est ce qui arriva par la resolution heureuse de la tumeur, & qui acquit une grande reputation, & bien des écus au Medecin, lequel pour m'en témoigner sa reconnoissance, m'écrivit une belle & longue lettre pour me faire savoir tout ce qui s'étoit passé, dont j'ay raporté les principaux chapitres.

Quoy qu'il ne tienne qu'à moy de vous faire le recit des vertus des autres simples dont la dose est encore plus grande, de peur d'étre trop long, je n'en parleray qu'en

general, vous priant de croire, que je ne doute nullement, que plusieurs Remedes simples, (j'entends des alteratifs, & non des evacuatifs) pourront étre d'une vertu bien plus efficace qu'on ne pense pour l'ordinaire, pourvû qu'on en prenne assez long-temps, & en plus grande quantité qu'on ne fait. Il ne faut pas douter que tant de Medecins, sur tout les Professeurs de l'ancienne Medecine, ne rejetteroient pas si facilement ces Specifiques ou les simples, à cause que quelqu'uns d'entre eux n'a pas répondu à ce qu'ils en attendoient. S'ils avoient soin de les faire prendre avec la même methode dont ils usent en ordonnant

les leurs propres, par exemple, les eaux d'acier des Apoticaires, & leurs decoctions de Gayac; les eaux de Spa, de Bourbon, de Forges, de ſainte Reine, de Tunbres, &c. deſquelles ils veulent bien que les malades prennent un mois, ſix ſemaines, & quelquefois ſix mois, avec bien d'autres remedes, ſoit devant, durant, ou aprés leſdites eaux, pour aider au recouvrement de leur ſanté, à cauſe qu'ils ſavent que leur mal ne ſauroit étre guery autrement dans ſi peu de ſemaines, & encor moins dans ſi peu de jours.

§. III.

JE dis encore, que les Remedes simples sont preferables aux composez, parce qu'on les peut avoir plus facilement. Cette proposition n'a pas besoin d'une longue preuve; car quand il est necessaire d'avoir plusieurs simples, il arrive quelquefois, qu'il y en a un ou deux qu'on ne peut trouver qu'avec beaucoup de peine, & il faut un long-temps pour les tous amasser. J'ay taché de montrer dans un Traité separé, de quelle grande utilité peut étre la connoissance des Medicamens qu'on doit avoir toûjours en main, ainsi je n'en dis pas davantage, me

contentant d'ajoûter que certains Remedes ſont ſi aiſez à recouvrer, que ſans recourir aux Boutiques des Apoticaires qui ne ſe trouvent pas par tout, ou qui en manquent ſouvent, on en peut avoir de chez les autres artiſans. Par exemple, il n'y a guere de maſſons chez qui on ne trouve de la chaux vive, dont la ſimple infuſion dans l'eau commune eſt ſouvent un tres-bon remede, en mettant ſur une livre de chaux ſept ou huit livres d'eau, plus ou moins, ſelon ſa violence. Et s'il en faut croire à l'experience que j'en ay faite, elle peut ſervir de baſe aux plus excellens remedes tant internes, qu'externes; entre leſquels on peut bien mettre

l'onguent que je garde pour la brûlure, étant fait de l'eau de chaux fort battuë avec l'huile de lin, en la quantité qu'il en faut pour en faire un onguent fort blanc.

Pour ce qui regarde l'huile de la ſemence de lin qu'on trouve dans la Boutique des Peintres & des Fourbiſſeurs, je vous avertis qu'étant donnée dans une aſſez grande doſe, comme de pluſieurs onces, elle répond aux éloges des plus habiles Medecins qui en diſent des merveilles, à raiſon de la vertu qu'elle a pour rompre les Empyemes qui ſurviennent aux plevreſies. Et la ſimple huile de Terebentine qu'on vend chez les Droguiſtes, n'eſt-el-

le pas en effet un excellent remede contre un grand nombre de maux internes, pour lesquels, ainsi que pour les externes, les Medecins la loüent si fort. Il y a certains Docteurs en Medecine, & quelques Chirurgiens qui ne m'ont pas peu remercié de leur avoir recommandé de s'en servir, dans la cure des playes & dans les hemorragies, ce qu'on ne croira qu'avec peine, pourvû qu'elle soit assez tôt appliquée fort chaude sur les parties blessées. C'est aussi un tres-bon digestif.

Je m'attache avec d'autant plus de fermeté à la bonne opinion que j'ay conçûë de l'huile de Terebentine, qu'on m'a dit qu'un tres-habile

Chirurgien avoit donné au public, par un pur motif de charité, un petit Livre contenant toutes les belles observations & les cures qu'il avoit faites avec l'huile de Terebentine. Je ne saurois m'empécher d'ajoûter icy, que le Chirurgien de nôtre Grand Monarque, le plus expert que j'aye connu dans son Art, m'a avoüé ingenuëment d'avoir guery, non sans l'étonnement de plusieurs, une gangrene incurable avec cette huile. Il me dit encore qu'il avoit gueri une personne de la premiere qualité, de la même maniere, qui avoit le même mal, & qui ne bougeoit de son lit, & d'un âge fort avancé. Et comme tant ce Chirurgien,

que les autres se servent de l'esprit de vin dans les gangrenes, & qu'on croit qu'il ne sauroit étre mélé avec l'huile de Terebentine, sans que celle-cy s'en separe aussi-tôt; ma pensée est, que ce seroit une chose fort utile à ceux qui pratiquent, si je pouvois faire une mixtion en leur faveur, faite d'huile de Terebentine & de l'esprit de vin, laquelle seroit peut-étre plus penetrante que la premiere, & ne se dissiperoit pas si tôt que la seconde, qui ne sauroit rester longtemps sur les parties qui en sont frottées. Avec combien peu de peine ay-je fait une mixtion en mettant en digestion quelque temps, puis de fois à autres remuant

avec

avec force, de la tres-bonne huile de Terebentine & de l'esprit de vin presque tout dephlegmé, en égales parties, ou peu s'en falloit, en remuant, dis-je, le tout jusqu'à tant que cette liqueur en imbibant & en dissolvant une grande portion des parties oleagineuses, eût acquis une couleur jaune. C'est pourquoy j'appelle ce mélange, *Teinture d'huile de Terebentine.*

Mais puisque cét argument m'a conduit dans les Boutiques de ceux qui vendent des couleurs, avant que d'en sortir, il faut que je dise quelque chose d'un simple remede qui s'y trouve, & n'étoit qu'il peut nuire au palais & à l'estomac, il

seroit preferable (par sa vertu antinephretique) à toutes les compositions des Apoticaires faites avec tant de pompe & d'appareil ; & méme à quantité des secrets fameux des Chymistes vulgaires. C'est avec beaucoup de peine que je l'ay appris d'un Spagyrique grand partisan de Paracelse & de Helmon, lequel encor qu'il n'estima guere de remedes, il faisoit de grands éloges de celuy-cy, comme d'une grande vertu, tant pour l'expulsion du calcul encore petit, que pour en empécher l'accroissement. Je say qu'on s'en est servi en lavement avec un grand succés au temps des grandes douleurs ; mais il n'y a que moy, que je sache, qui

l'ait pris par la bouche. L'ayant donc trouvé d'abord assez innocent & plutôt anodin que mordicant, je continuay d'en prendre de temps en temps, mélé avec l'huile d'amandes douces, afin d'en diminuer sur tout le mauvais goût (sans quoy je l'ay trouvé longtemps luy seul trop foible) je le trouvay, dis-je, si souverain pour prevenir ce mal, que je remercie Dieu d'avoir experimenté plus de vertu dans son usage, que dans aucun de tous ceux que j'avois employez plusieurs années auparavant, à dessein d'empécher la generation de la pierre, laquelle j'ay rendu en forme de sable menu, par ce dernier remede qui l'a insensiblement

diminuée, & puis poussée en dehors ; & si à peine en ay-je pris la quatriéme partie de la dose, que le Spagyrique m'avoit prescrite, c'est à dire, pour satisfaire vôtre curiosité, c'est de prendre de fois à d'autres deux ou trois onces d'huile de noix separément, dans quelque vehicule convenable, & il veut qu'elle soit vieille, ce qu'un jour je veux examiner par des effets : ainsi je crois qu'il ne s'en trouve que chez les Marchands ; il pretend qu'elle ne peut servir de rien si elle n'est faite du moins depuis un an, assurant que plus elle est vieille, plus aussi elle a de vertu.

Avant que de sortir de chez les Marchands, je veux

vous indiquer un autre remede qui semble avoir été transporté de leurs Boutiques dans celles des Apoticaires, qui n'est autre chose que le Savon de Castille ou de Venise; car on se sert indifferemment de tous les deux. Comme je consideray que c'étoit un corps abondant en sels alkalis, & en parties oleagineuses bien combinées, il me prit envie d'en faire quelques experiences, comme d'une substance propre non seulement pour les usages mecaniques, mais aussi pour ceux de la Medecine. Quant aux vertus qu'il a pour la Medecine, j'en ay fait voir l'efficace ailleurs contre la jaunisse. Et quoy que ce remede soit d'un fort

mauvais goût, j'apprends neanmoins qu'il y a plusieurs personnes tres-experimentées en Hollande qui s'en servent contre cette maladie. Je viens de voir une experience qui a été faite de sa vertu pour la pierre : mais cela ne suffit pas encore, à moins que je n'en aye vû plusieurs. L'histoire suivante vous apprendra pour quelle vertu j'estime davantage particulierement ce Savon.

Un riche Marchand de Corcage en Hibernie avec qui j'avois quelques affaires, se plaignit à moy de ce que ses urines étoient rouges comme du sang, & qu'il apprehendoit d'être enfin obligé de quitter son negoce, ne pouvant

pouvant plus aller à cheval, ny faire un ſeul pas par les places, ſans avoir le corps tout courbé, & ſans faire de l'urine enſanglantée. Sur quoy je luy dis, que je connoiſſois un remede, qui pourroit le ſoulager avec l'aide de Dieu, ſi tant eſt qu'il en pût ſupporter le mauvais goût. Sur l'empreſſement qu'il me témoigna d'en guerir, je luy conſeillay de racler avec un coûteau du Savon de Veniſe, & d'en mettre autant dans une petite cuilliere ce qu'elle en pourroit contenir, ſans le preſſer, c'eſt à dire, prés d'une drachme, en y ajoûtant quelque vehicule qui emplit les eſpaces vuides de ladite cuilliere, afin d'avoir

moins de peine à l'avaler, comme aussi pour pouvoir, par ce moyen, en prendre une plus grande dose, & qu'elle fût plutôt dilayée dans l'estomac; & qu'enfin qu'il en prit, s'il étoit besoin, deux ou trois fois par jour. Ce qu'ayant fait deux ou trois jours, si j'ay bonne memoire, il se sentit un peu soulagé d'un remede si méprisable en apparence, & c'est ce qui l'encouragea à continuer; & enfin il m'a fait de grands remercîmens de ce qu'il y avoit déja quatre ans entiers que son indisposition ne l'avoit reprise, étant toûjours prêt à monter à cheval, & sans nulle incommodité. Il ajoûta, que comme je ne l'avois point

obligé à ne dire à personne mon secret, qu'il avoit crû aussi que je ne trouverois pas mauvais de le rendre public, & qu'ainsi il l'avoit donné à quantité de gens qui s'en étoient gueris avec le même bonheur. De quoy je fûs d'autant plus aise, que dans le lieu où j'étois, je n'eus occasion que de me servir du même remede, sans en pouvoir trouver d'autre qui eusse la même vertu. De là je vous donne avis, Monsieur, une fois pour toutes, que je n'ignore pas, combien il est difficile de faire des experiences certaines sur les choses medicinales; j'entends des remedes que je cite, ou dans ce Traité, ou dans quelques autres que j'ay

faits : C'est pourquoy bien que pour les raisons que nous avons raportées, j'aye évité avec grand soin, (quoy que non pas toûjours) les occasions de donner, ou de reïterer les Medicamens, je ne laisse pas que de prier, & avec raison, qu'aucun de mes Lecteurs (sur tout DF) de ne s'y fier pas trop, jusqu'à ce qu'ils ayent été un peu plus souvent experimentez, qu'il ne m'a été possible par le peu de temps que j'ay, en les donnant à toutes sortes d'âges, de sexes & de temperamens, &c.

Vous pourrez trouver des exemples de certains remedes aisez à recouvrer, d'une grande vertu, desquels ce me semble, on ne devoit at-

tendre pas beaucoup, dans quelqu'un de mes Essais de l'utilité experimentale de la Philosophie, où je vous renvoy, d'autantplus volontiers, que je crains qu'à faute de me ressouvenir des choses, que j'y ay inserées depuis plusieurs années, je ne repete icy quelqu'unes de celles que vous avez leües dans ce Traité. Toutefois si je me sens porté à faire mention de ce Traité là, comme d'en donner dans celuy-cy quelques nouveaux, c'est que le bon Dieu a beni, par un heureux succez, les remedes que j'y ay loüez, ou dont j'ay parlé, puis qu'ils ont été d'un grand secours à plusieurs malades, outre quelques Medecins de la premiere qualité,

qui s'en ſont fort bien trouvé, m'en ayant fait des remercîmens au delà de mon attente : joint à tout cela, le deſir que j'ay par là de rendre plus de ſervice au Public, en les faiſant imprimer.

§. IV.

IL y a encore quelque choſe, dernier en ordre, & non pour l'utilité, qui m'oblige à prier les Medecins, de ſe ſervir (autant qu'ils pourront) des ſimples remedes, parce que par ce moyen, qui eſt peut-être auſſi neceſſaire, l'on pourra faire des plus grands progrez dans la connoiſſance de la matiere Medicinale. Car, de bonne foy, ſe peut-il faire qu'en

prescrivant, ou pour mieux dire, en confondant plusieurs remedes ensemble, que quelqu'un puisse savoir de science certaine, auquel de tous les simples il doit attribuer le bon ou le mauvais effet du remede, ou savoir s'il ne provient pas d'une certaine faculté née des qualitez particulieres de toutes celles qui agissent à la maniere d'une seule, ainsi que parle l'Ecole. C'est justement par cela méme, que je ne saurois concevoir assez, comment les hommes pourront comprendre durant même plusieurs siecles, les bonnes ou les mauvaises qualitez des corps particuliers compris sous le nom de *Matiere Medicinale*. Aprés avoir mélan-

gé, & confondu de la sorte les remedes; au lieu que quand un Medecin se sert d'un medicament simple, & qu'il observe bien son effet, il luy sera aisé d'attribuer aux bonnes ou mauvaises qualitez d'un tel remede, l'utilité ou le dommage que le malade en aura ressenti: il en est seur, dis-je, d'une maniere fort probable, s'il ne le peut être d'une certitude medicinale.

De même, comme la difficulté qu'il y a de connoître par lequel des ingrediens du remede composé, le malade reçoit du bien ou du mal, cette même difficulté s'augmente beaucoup, en ceux principalement qui ayment à prescrire des longues for-

mules de medicamens, ou ils ordonnent quelque chose de fort composé veritablement, & qui paroit soûs un seul nom, ainsi qu'il se voit dans ces formules pompeuses de la Theriaque, composée de plus de soixante simples; du Mithridat, & d'autres compositions anciennes, dont chacune contient un grand nombre d'ingrediens. J'avois autrefois resolu de composer un livre touchant la difficulté qu'il y a d'exercer l'Art de la Medecine, j'avois même déja preparé toutes les matieres pour ce sujet; mais je laissay tout là, de peur que les plus fameux Medecins n'en receussent du dommage; ainsi je me contenteray de proposer

icy une ſeule difficulté qui conſiſte à faire voir, qu'il eſt plus difficile que bien de gens ne s'imaginent, d'avoir une parfaite connoiſſance de la nature, bonne ou mauvaiſe, de chaque plante, non plus que de la qualité de quelque ſimple que ce ſoit, contenu dans la matiere Medecinale; car outre la grande difference qu'il peut y avoir entre les plantes d'un même nom, ſuivant le climat, le Soleil., les ſemences qui les produiſent, la culture, ou le défaut d'icelle, la ſaiſon de l'année, la diſpoſition ſaine ou mal ſaine de l'année, & de l'air, le temps, & la maniere de les amaſſer, le ſoin qu'on a pris à conſerver la plante, les parties em-

ployées & non employées dans l'usage; enfin les diverses circonstances trop nombreuses, pour pouvoir étre icy toutes raportées. Outre toutes ces choses, dis-je, il y a les tissus de leurs parties, qu'on n'a pû observer, & qu'on croit étre uniformes, leur vieillesse, à quoy peu de Medecins pensent; & quand bien elles ne seroient pas cueillies depuis fort long-temps, les autres circonstances peuvent tellement changer & varier les plantes, que je ferois voir dans un clin d'œil aux curieux, la grande difference qu'il y a entre les parties d'une feüille recemment cueillie, d'une méme plante: Et n'ay-je pas découvert par une experien-

ce faite exprés, que certaines communes semences bien saines dans la Medecine, étant distillées dans une certaine saison de l'année, rendoient un esprit acide, & les mêmes distillées dans un autre temps, sans addition, fournissoient au lieu d'un acide, un esprit urineux contenant un sel volatil en odeur & en saveur, ayant beaucoup d'affinité par les autres operations, avec le sel volatil de l'urine, ou de la corne de cerf.

Mais il y a tant de choses à proposer ou rechercher sur cette plante là, ou sur celle-cy, dont les Medecins se servent, qu'ils ne s'amuseroient pas à faire un si grand amas de plantes, pour peu

d'attention qu'ils fissent, combien plus utilement pourroient-ils employer leur temps à la recherche des qualitez mêmes de peu de plantes : Cependant à moins qu'on ne connoisse les proprietez des ingrediens, separément pris, à peine pourra-on se flater de savoir avec quelque certitude, quelles doivent être les operations de ce grand amas qui en fait la composition, j'en parle avec d'autant plus d'assûrance, que je say que Galien l'a assuré devant moy, voicy donc comme il en parle; *Personne*, dit-il, *ne pourra se bien servir d'un medicament composé, à moins qu'il n'ait appris auparavant avec grand soin les vertus des simples.*

Lib. de Medic. compos.

La plûpart des choses que nous avons dites en faveur des simples Medicamens, dont nous sommes redevables à la Nature, ou pour mieux dire, à la bonté de son Auteur, peuvent s'étendre jusqu'à plusieurs Medicamens que la Chymie nous fournit, bien que nous n'examinons pas icy, savoir, si les esprits, les huiles, les sels qu'on trouve dans les analyses, que les Spagyriques font, par le moyen du feu, sont dans la rigueur, dits principes, à peine peut-on douter que les esprits, ou l'huile, ou le sel d'un corps mixte chymiquement resolu, soient si legerement & si inégalement composés, que l'ingredient qui donne le corps,

à la compoſition, domine beaucoup davantage, qu'il ne dominoit, étant encor envelopé & confondu avec les autres ingrediens dans un corps non encor dévelopé & diſſous. Mais que ces principes ou les Medicamens d'un ordre plus ſimple, puiſſent étre d'une grande vertu, & d'une efficace ſinguliere, on pourra le verifier à bon droit par les grandes & tres-utiles operations de l'huile de vitriol, & de l'eſprit d'urine. Remarquez bien cet excellent Remede, tant pour les uſages externes, qu'internes, de l'eſprit de corne de cerf, de nitre, d'huile de Terebentine.

Touchant la derniere liqueur que je viens de nom-

mer, j'ajoûteray outre cela les autres vertus, que je luy attribuë ailleurs, qu'étant encor ſimple, elle peut étre employée pour ſervir de menſtruë, & qu'étant mélangée avec l'un ou l'autre ingredient, on en peut tirer des remedes differens, qui pour n'étre pas beaucoup compoſez, ne laiſſeront pas d'étre d'une tres-grande vertu; car la découverte que j'en ay faite, eſt qu'on peut avec aſſez de facilité diſſoudre par ſon moyen le camphre & le maſtic, & le reſte des gommes, dont on peut faire des beaumes; il pourra auſſi ſervir pour en tirer bien d'autres de divers mineraux, non moins que des corps metalliques. Je ne

veux pas beaucoup m'arrêter icy sur le beaume de Soulphre avec la Terebentine, remede si connu & si commun, lequel quelque recommandable qu'il soit pour les maladies des poûmons, on doit pourtant en user avec prudence, à cause de la chaleur, d'un certain temperament, il a de plus d'autres vertus; puisque moy tout le premier, & bien d'autres gens à qui je l'avois recommandé, avons experimentez qu'il étoit souverain, tant pour les douleurs des hemorroïdes, que pour leur tumeur, appliqué en dehors. J'avoüe même que je suis porté à croire par certaines bonnes épreuves, qu'il n'a pas moins de proprietez pour

guerir la paralysie, que pour les pulmoniques. Dans la curation de la paralysie on pourra s'en servir, tant en dedans qu'en l'appliquant en dehors. En dedans on en prend une assez bonne dose avec un cephalique, & quelquefois avec un vehicule anti-scorbutique. Mais il vaut mieux vous avertir que vous recevrez le fruit de vos peines, du moins dans les maladies externes, en en tirant diverses teintures, & beaucoup de beaume, qu'on peut tirer de divers mineraux à l'aide de l'huile de Terebentine, desquels, comme j'ay appris par l'experience, cette liqueur peut tirer une teinture, quoyqu'elle ne soit pas toûjours de même

couleur. Je peux nommer entre autres mineraux, le *Zinc* crud, l'*Antimoine* crud, le *Cuivre* aussi crud, reduit en limailles, le Cinabre d'antimoine, qui a quelque chose de tres-noble. C'est de là que j'ay découvert que je pouvois tirer, quoy que non pas si tôt, une tres-bonne teinture, ce que je feray quelque jour, n'ayant pas à cette heure le temps d'éprouver les effets d'un si merveilleux remede.

§. V.

QUant aux autres Remedes qui se font non par une pure analyse, mais par la synthese, je veux dire, par la composition, en-

cor que je croye qu'un habile Chymiste puisse souvent avec moins d'incertitude prevoir quelle doit étre la qualité du corps mixte produit, que le Galeniste qui se sert des ingrediens cruds beaucoup plus composez ; je souhaiterois bien aussi que les Spagyriques usassent de moins d'ingrediens qu'ils ne font dans leurs compositions : Les mêmes raisons dont je me sers pour prouver l'usage des simples Medicamens, peuvent étre aussi appliquez aux Remedes Chymiques. C'est pour cela, que je vay vous donner deux bons avis.

Il faut remarquer premierement, que les preparations artistement variées, peuvent étre substituées non inutile-

ment aux compositions, & qu'un corps preparé diversement & adroitement, peut acquerir autant de considerables & differentes qualitez, qu'il en auroit par l'addition de ces autres sortes de corps, de la même maniere qu'un Chymiste ordinaire les y uniroit probablement : de sorte que pour ne rien dire du Vif-argent, l'Antimoine seul, ou preparé sans aucune addition, comme quand les fleurs de differente espece, se font de la partie plus volatile, & le veritable Verre d'Antimoine de la partie la plus fixe ; soit qu'étant joint à un ou deux ingrediens par un habile Chymiste, puisse fournir des Remedes de diverse nature,

même en assez grande quantité pour en garnir une Boutique entiere, ou répondant au moins au but que le Medecin se sera proposé toutes les fois qu'il voudra donner un émetique, un purgatif, un diaphoretique, un desopilatif, un diuretique, du bezoard, ou quelques remedes cardiaques. Je passe sous silence leurs autres qnalitez, par le nombre desquelles certaines preparations de l'Antimoine peuvent être annoblies, vous priant de souffrir que je vous en apporte icy quelques exemples; car si je me sers quelquefois du terme de *simple Medicament*, vous ne les devez pas toûjours prendre à la rigueur, mais par comparaison, pour

exclurre les compositions au de là de deux ou trois ingrediens, ou tres-peu.

Secondement il faut observer, que sans avoir besoin de faire un si grand amas d'ingrediens, un ou deux, ou du moins trois au plus, étant preparez par un habile Artiste, peuvent produire des remedes plus efficaces, que ne se persuaderoient peut-être les admirateurs de toutes ces augmentations magnifiques que l'on expose avec tant d'éclat, lesquelles cependant ne valent pas celles-là, quoy qu'en un plus petit nombre. On peut, ainsi que j'ay déja dit, corriger plus efficacement par le seul vinaigre distillé, la violence de l'emetique, les pur-

gatifs & la force du Verre d'Antimoine fait par ſoy, qu'avec pluſieurs tres-authentiques cardiaques, elixirs, & d'autres preparations faites avec tant d'artifice ; & il arrive par fois qu'un addition moins convenable n'a pas ſervi ſeulement de correctif au remede, mais qu'elle luy a encor communiqué une nouvelle vertu, à laquelle on ne s'attendoit point : de même, bien que le Sublimé corroſif ſoit un mercure épaiſſi, il ne laiſſe pas d'étre ſi corroſif, que fort peu de grains ſuffiſent pour étre envoyé en l'autre monde. Cependant ſi vous y ajoûtez & uniſſez tres-exactement le poids égal de Vif-argent, il en reſulte un com-

poſé

posé qui n'est point du tout corrosif, lors qu'ils s'unissent le plus étroitement par leur sublimation. Et c'est ce que les Chymistes appellent *Mercure doux*. Et si quelques Galenistes, ou Chymistes moins prudens n'ont pas sû s'en bien servir dans leur pratique, il est seur, & l'experience nous en convainc, qu'il peut étre utilement employé par les Savans contre le mal venerien, & contre d'autres maladies. J'avance même qu'étant donné comme il faut en temps & lieu, il pourra se dépoüiller non seulement de sa corrosion, mais encor émousser l'acrimonie de quantité de remedes purgatifs & des humeurs peccan-

tes. Et pour fortifier encor davantage la derniere partie de cette observation, je diray en quel usage, entre un grand nombre, il peut être employé. Je me ressouviens d'avoir observé la vertu du Mercure doux dans une dysenterie assez opiniâtre, pour n'avoir pû ceder aux remedes d'un fameux Medecin; car quoy que je connusse fort bien qu'il avoit la proprieté d'adoucir les humeurs acres, comme aussi de resister à la putrefaction, & que l'evenement m'eût encore plus confirmé dans la bonne opinion que j'en avois. Comme je ne me jugeois pas assez expert en cela, je découvris mon sentiment au Chirurgien Major de l'armée, comme

au plus renommé, qui me dit ingenuëment avoir gueri avec le Mercure doux, comme d'un grand secret, quelques centaines de soldats dans les armées, avec cette seule difference, que j'en donnois huit, dix, douze, ou quinze grains, tout au plus, avec un peu de Rhubarbe, ou quelqu'autre petite chose purgative, afin que le malade pût faire deux ou trois selles; car le medicament se trouve entraîné par la dysenterie, au lieu que le Chirurgien, tant pour couvrir son Mercure, & que le malade l'avalla plus facilement, le donnoit en trochisque avec le sucre, le mucilage de la gomme tragacant, chaque trochisque contenant environ un scru-

pule, ou demie drachme de Mercure. Enfin il ordonnoit qu'un ſoldat malade, dans la marche même, prit un trochiſque entier, luy recommandant ſeulement de prendre garde qu'il ne luy en reſta rien du tout dans le goſier, ou entre les dents.

Mais la vertu de cette ſimple preparation du Mercure eſt de beaucoup inferieure à celle-là de l'or, quoy que plus penible, faite de la même maniere en divers Païs, par deux habiles Medecins qui m'étoient connus. Car bien que j'aye été longtemps, avec raiſon, préoccupé d'un faux préjugé contre l'or potable, & contre les autres preparations ſi vantées de ce Roy des Metaux, &

dont je ne fais pas encor fort grand cas ; j'avoüe neanmoins que la teinture d'or de laquelle je parle, agit d'une si surprenante maniere sur certains hommes de la premiere qualité, que j'ay connus devant & aprés leurs maladies, que je ne peux ne pas abandonner mon ancienne opinion, pour avoir des meilleurs sentimens de quelqu'unes de ces preparations d'or, sans que ce remede, quoy que simple, ait coûté beaucoup de ce riche métail, s'il en avoit pû faire beaucoup avec peu de travail. Je particularise bien ces choses-là, tant parce que j'ay appris par l'amitié des Artistes, que par les operations propres à cela, dont ils

font & achevent leur menstruë, & qu'eux mêmes m'ont prié d'en voir la preparation de mes propres yeux : Mais pour faire icy l'application de ce que je viens d'en dire, vous, saurez s'il vous plaît, qu'il n'entre dans l'or potable qu'un seul ingredient qui monte en haut, qui passe pour le plus simple de tous les corps, dont il n'y a personne qui n'en puisse prendre, sans étre preparé, deux ou trois onces, sans craindre quoy que ce soit. Cependant remarquez que la dose de ce Remede prêque insipide, contenant sept ou huit petites goûtes fût donnée avec un merveilleux succés à un Courtisan âgé surpris d'une violente apoplexie,

aprés avoir vainement pris plusieurs remedes des meilleurs Medecins, on en donna une plus grande dose à un homme fort robuste & plus âgé, à cause que la teinture étoit plus liquide & plus recente; l'operation, toutefois, n'en fût pas moins prompte, quoy que le malade n'eût point été saigné, & que dans l'un & l'autre cas, il n'arriva pas la moindre evacuation sensible; & ces mêmes personnes qui en ont été ainsi gueries, sont encore en parfaite santé. Le même Remede a sauvé un Gentilhomme de ma connoissance, lequel étant atteint d'une fiévre maligne depuis vingt-deux jours, fût abandonné de trois Mede-

cins, l'un desquels m'avoit assuré qu'il ne seroit pas en vie le lendemain; mais aprés avoir avalé une bõne dose de cette teinture, il s'en trouva aussi-tôt soulagé; à quelques jours de là il commença à se mieux porter, & il fût enfin tout-à-fait gueri, étant gros & gras à present. Je m'apperçois que cette section est déja assez prolixe, mais j'ay dû vous faire voir toutes ces operations, tant à cause qu'elles viennent fort à propos à l'affaire que nous traitons maintenant, que parce que vous étes peut-être autant préoccupé que je l'ay été bien longtemps, par je ne say quelle prevention contre les Remedes faits du métail fixe de l'or, &, comme

l'on suppose, immuable & inalterable.

Quatriémement, ce n'est pas le seul remede qu'on tire d'un si noble corps, dont j'ay observé des operations tout à fait surprenantes, desquelles je ne parleray point icy, puisqu'elles regardent un autre Traité, me contentant d'ajoûter, que la preparation de l'argent, que j'ay donné ailleurs depuis quelques mois avoit été trouvée d'une vertu merveilleuse, quelque méprisable qu'elle paroisse, & de laquelle un des plus fameux Medecins use souvent, depuis luy en avoir dit du bien, me protestant en avoir fait prendre à des malades de qualité, envelopée neanmoins pour l'accommo-

De l'utilité experimentale de la Philosophie.

der à l'humeur de ceux qui ont de l'aversion pour les remedes de la Chymie. Et depuis ce temps-là je trouvay l'occasion d'en donner à une Noble Dame, avec un si heureux succez, qu'elle se trouva si soulagée d'une Hydropisie qui l'avoit mise à deux doigts du trépas, qu'elle vit encor en bonne santé depuis quelques ans. Mais cela n'empéche pas, pour parler franchement, que je n'estime le Cuivre, & son Magistere, le Vitriol bleu, comme quelque chose de plus propre que l'argent, & que l'or même, d'où se tirent les Medicamens. Et si je voulois faire profession d'être Medecin, je m'attacherois plutôt à ce métail, qu'à tout

autre, poussé à cela par les grands & merveilleux effets que j'ay vû des remedes tirez du Cuivre, & que je ne puis pas raporter icy. Et encor que je n'aye jamais pû apprendre le secret d'en faire la composition, je savois fort bien qu'ils avoient été faits de ce métail, ou du Vitriol dont il abonde. C'est ce même metail, dis-je, aprés avoir été dépoüillé de tout ce qu'il peut avoir de violent, pour adoucir les douleurs qui provienent même des maladies longues: c'est ce même métail, dis-je, que je prefere au Laudanum, & aux autres opiates, ordonnées & si vantées dans les livres des Medecins & des Chymistes, & données quel-

quefois avec un grand ſuccez, mais à raiſon des aſſoupiſſemens qu'ils apportent & d'autres ſymptomes tres-fâcheux qu'ils cauſent, je les crois beaucoup moindres que ces parties ſulphurées du Cuivre preparé ſelon l'Art, pour parler le langage des Chymiſtes ; ces choſes étant anodynes, & par conſequent moins nuiſibles.

Je me reſſouviens d'avoir montré à un Chymiſte, aprés m'en avoir prié, une methode peu aſſurée (car on y reüſſit rarement) de faire le ſoulphre de Vitriol tout ſeul, en forme d'une poudre, tirant ſur la couleur des tuiles, lequel m'en rendit enſuite de tres-humbles graces, pour la reputation

qu'il s'étoit acquise par l'usage de ce remede, aprés en avoir fait luy-même, il en donna quatre ou cinq grains, comme je luy avois dit, à une femme qui ne pouvoit dormir, & qui pour cela étoit tombée dans une manie dépuis quelques mois, laquelle d'une seule prise, non seulement elle l'endormit, mais encor à son réveil, elle se trouva si changée, qu'elle parloit & raisonnoit déja d'un sens rassis. J'ay aussi connu un Chymiste fort estimé par les habiles Medecins à cause d'un certain remede anodyn interne, avec lequel il guerissoit les douleurs inveterées tant de la tête que celles des os, causées par la verole : Et c'est pour

cela qu'il le vendoit tout ce qu'il vouloit, n'y ayant ulcere venerien qu'il ne guerit en peu de temps avec cet anodin, aprés les avoir saupoudrez d'une certaine poudre fort douce. Il refusoit alors de dire son remede aux Medecins, ausquels je l'avois recommandé, mais ayant appris que je luy avois rendu un fort bon office sans qu'il m'en eût prié, il me donna par reconnoissance non seulement son remede à manier, mais m'avoüa encor ingenuëment, que c'étoit une certaine preparation de Mercure fixé avec le Soulphre & le Cuivre, ainsi que j'avois conjecturé par sa pesanteur, & par les effets que j'en avois vû, quoy que

ce remede souffrit non seulement la simple chaleur, mais encore un feu de reverbere; il arriva que la premiere partie de ma conjecture se trouva veritable, soûtenant que c'étoit un corps Mercurial, & que par la seconde j'avois découvert la verité de la composition : Il ajoûta, que les veritables parties sulphureuses du Cuivre étoient extremement difficiles à faire de la maniere qu'il s'y prenoit, & qu'elles demandoient un si long espace de temps, qu'à peine pouvoit-il avoir, ou rarement, le loisir d'achever une operation si si penible : Mais je crois, que c'étoit plutôt à cause des débauches ausquelles il étoit addonné. En effet, j'ay bien

reconnu par plusieurs experiences, que les parties essentielles de ce métail étoient beaucoup plus étroitement unies entre elles, que ne s'imaginent quantité de Chymistes.

Vous pourrez, Monsieur, apprendre de vos Confreres, & de ceux même de vôtre connoissance, les effets étonnans de ce remede, comme je say que vous lisez Helmon, aussi le croirez vous plutôt, je m'assure, en vous faisant resouvenir d'un beau passage, *Rien n'agit*, dit-il, *plus puissamment sur l'humide radical comme le premier Ens du Cuivre, ou si vous voulez, rien n'est plus benin pour prolonger la vie, que le soulphre de Vitriol; c'est pour cela aussi qu'on*

l'appelle le soulphre des Philosophes. Puisque vous m'avez prié de vous écrire au plutôt, je ne m'arrêteray pas davantage à parler sur ce métail, me contentant de dire quelque petite chose d'un autre. Mais parce que les Medecins & les Chymistes composent divers remedes de l'Acier, dont quelques-uns ne demandent pas de si grandes preparations ou operations, non plus que du Mercure, ainsi qu'il se voit par ce remede que j'ay autrefois recommandé pour tuër les vers, je veux dire en avallant de l'eau dans laquelle on aura fait boüillir du Mercure crud. C'est pour cette raison, que je feray choix du plomb, dont la chaux dis-

ſoute dans l'eſprit de vinaigre nous fournit, comme vous ſavez, le ſucre de Saturne, lequel quoy qu'il ne ſoit qu'un Magiſtere ſi legerement preparé, ne laiſſe pas de contenir en ſoy plus de vertus que n'en a jamais connu aucun Medecin, ny même ſoupçonné : dont la principale eſt d'adoucir les humeurs piquantes des yeux, dont l'acrimonie eſt quelquefois toute aſſoupie. Je ne crois pas neanmoins que ce ſoit une choſe bien ſûre, que d'en trop empreindre les eaux de plantain ou de roſes, où l'on le fait diſſoudre. Pour ce qui eſt des brûlures, de ma vie je n'ay rien vû de plus ſouverain, m'en étant moy-

même servi fondu dans l'eau de plantain, ou dans l'eau commune. Je ne voudrois pas pour cela l'estimer bien seur, ny si bon pour les maladies internes des entrailles, qui naissent des humeurs acides, à moins que d'en user prudemment. Pour ce qui est de l'usage externe, il n'est pas besoin de dire à un homme aussi savant, & aussi experimenté que vous étes, de quelle vertu il est pour appaiser les douleurs de toutes sortes d'ulceres : C'est pourquoy je m'en vay vous raconter une avanture, que vous n'avez peut-être jamais eüe, & c'est d'un homme déja âgé fort habile ; car outre qu'il étoit fort employé, il étoit de plus Chirurgien de l'Hô-

pital General : Et comme il me témoignoit bien de l'amitié pour quelque service que je luy avois fait, il me declara que pour arrêter le sang, & pour détourner les symptomes qui suivent l'amputation des membres, il n'avoit trouvé rien de plus immanquable que le sucre de Saturne dissout dans l'eau de plantin ou de l'eau cõmune, si l'on veut ; car aprés avoir fait dissoudre une once de ce sucre dans une livre d'eau, il l'appliquoit aussi-tôt des étoupes trempées dans cette liqueur le plus chaudement que le malade pouvoit souffrir ; & aprés y avoir fait des bandages bien soigneusement, il laissoit là longtemps le tout, afin que le medica-

ment eût le loisir d'operer. Je vous ferois le recit d'une experiance merveilleuse que j'ay fait moy-même, pour confirmer ce que je viens de vous dire de la vertu de la liqueur de Saturne pour resister à la putrefaction qui se fait aux corps des animaux, si je ne craignois d'étre trop long.

Cinquiémement, il n'est pas, je croy, necessaire de vous dire, comme je pourrois encor vous raconter un grand nombre d'autres effets tant de Saturne, que des autres metaux nommez cy-dessus ; mais suivant le but que je me suis proposé dés le commencement, je ne dois parler que des preparations dont le sujet metalli-

que est composé de fort peu d'autres. Vous trouverez les autres preparations plus éloignées de cette simplicité dans quelqu'uns de mes autres Traitez, d'où je ne veux rien raporter icy: Et de tout ce que j'ay dit jusques icy des metaux, vous pouvez en faire l'application aux mineraux; car toutes les fois que vous voudrez en faire la composition, il suffira souvent de les associer avec un, ou avec deux, ou tout au plus, avec peu d'*ingrediens auxiliaires*, s'il m'est permis d'en parler ainsi. Cela se verifie par quantité de preparations fort utiles de l'Antimoine, connuës de tout le monde, ausquelles on pourroit ajoûter plusieurs

autres de ce genre faites avec l'addition legere du ſoulphre commun. Et comme j'en ay donné pluſieurs ailleurs, je me contenteray d'en raporter icy une ſeule dont j'ay fait la deſcription dépuis quelques années. Ce n'eſt point que j'examine ſes vertus Medicinales, qui ſont aſſurément fort grandes, à ce que j'en ay vû en ceux qui étoient aſthmatiques, & enrhumez, & dont les Medecins ont usé avec tant de ſuccez, qui à ma priere, en voulurent faire l'eſſais. Mais un entre autres, à qui l'abondance des Remedes ne manquoit pas, m'a ſouvent demandé le ſupplément de cette teinture ſpiritueuſe & penetrante, au moyen de la-

quelle il assûre étre venu à bout des Asthmes ; mais sur tout d'un inveteré, pour avoir duré plusieurs années; comme neanmoins je n'ay pas eu lieu encore d'en faire des épreuves, je vous prie de suppléer à mon défaut, vous connoissant pour un Artiste tres-expert.

Mais craignant que vous n'ayez pas à present le Livre dont je viens de vous parler, je vay vous en faire la description. Nôtre Remede se fait donc avec une égale quantité de fleurs de soulphre bien pulverisé & de sel armoniac, avec tant soit peu d'avantage de chaux vive, que l'on mettra aussi en poudre tres-subtile separément. Ces trois ingrediens mélangez

gez promptement & avec beaucoup de soin, doivent étre mis dans une retorte placée sur un fourneau de sable, aprés l'avoir bien luttée, & garnie d'un recipient assez grand, & bien lutté. Ces trois ingrediens, dis-je, ainsi bien distillez dans leurs vases, rendront une esprit rouge & fumant, extrémement sulphureux, & par son odeur, & par les operations mecaniques; & même dans cette distillation, les parties sulphurées coulent par fois si abondamment & si copieusement avec d'autres parties salines, que la plus grande quantité de ce qui passe dans le recipient, se forme en un sel sulphureux & volatil. Je me ressouviens méme,

qu'ayant par curiosité versé sur la teinture coulante une portion raisonnable d'un esprit ardent, comme celuy de vin bien rectifié, je trouvay une mixtion soit en forme de coagule, ou autrement, qui me fournit de merveilleux phenomenes, que je ne raporte pas icy. Enfin je luy donnay un feu leger, afin que la composition s'en fit, laquelle peut étre appellée, pour la distinguer des autres, *le Sel des trois regnes*, parce qu'elle embrasse des parties urineuses, vineuses, & peut-étre aussi fuligineuses & sulphureuses; dont la premiere se raporte, pour parler en termes de l'Art, à l'animal, le second, au vegetal, le troisiéme au mine-

ral. Mais de vous pouvoir dire quelle vertu Medicinale renferme ce sel, qui donne de la couleur aussi-tôt à l'argent, & quel est l'esprit qui peut l'accompagner, je n'en ay fait encore aucune épreuve. Ce n'est qu'en passant que j'en ay voulu parler; si pourtant vous croyez y reüssir, je vous prie d'y mettre la main pour en découvrir la verité, sans attendre que je vous allegue davantage de raisons pour vous y obliger, en ce que je m'apperçois que cette section n'est déja que trop ample par les choses particulieres cy-devant mentionnées, au sujet des operations de l'Or, & des autres Metaux. Je me flatte pourtant que vous ne serez

pas fâché, étant un homme d'un aussi bon goût que vous étes, d'y ramasser bien des choses qui ne sont pas inutiles: Joint à cela qu'outre que la connoissance nouvelle de quelque operation, est un certain aiguillon pour nous animer, elle peut encor servir de base pour d'autres grands desseins.

§. VI.

JE prevois assez qu'on pourra m'objecter pour détruire ce que je viens d'alleguer en faveur de l'usage frequent des remedes simples, qu'il arrive souvent que le mal, ou la matiere morbifique s'engendre par le concours de deux ou de trois

cauſes, qui produiſant divers ſymptomes, il ne ſe pourra pas faire qu'un ſimple medicament ſurmonte toutes ces choſes-là. J'avoüe que cètte objection eſt bien forte, & d'une grande importance; mais je ne nie pas non plus, qu'il peut arriver qu'un Medecin ſera obligé de neceſſité d'ordonner quelquefois des remedes faits avec bien d'avantage de drogues, que de mes deux pretenduës; c'eſt ce que je peux admettre ſans prejudice du deſſein que je me ſuis d'abord proposé; puiſque vous voyez que j'ay fait ma declaration cy-devant, comme je ne pretendois pas vous obliger à ne vous ſervir que des ſimples medicamens, non pas même

par le ſens de ce terme mentionné cy-deſſus, ma penſée étant de les employer quand ils ſuffiront tout ſeuls, & lors qu'ils ne pourront ſuffire, de ne mettre en pratique les composez que le moins qu'il vous ſera poſſible.

Secondement, cela posé, je mettray en avant deux ou trois choſes capables de diminuer la force de l'objection proposée. Je dis donc premierement, qu'encore que j'avoüe de bonne-foy, qu'il eſt des maladies qui naiſſent de differentes cauſes, & qu'un mal peut être vaincu par un autre ſeul remede, n'étant que d'une de ces cauſes-là, & qu'il ne le ſauroit quand il eſt engendré

par quelqu'autre ; cela n'empéche pas neanmoins qu'un mal ne puisse étre gueri par fois avec un simple remede, & d'autres fois par un autre different. Mais qui plus est, il se peut faire que le même simple medicament viendra à bout du mal, de quelqu'une de ces deux causes qu'il naisse ; & c'est justement ce que je tâche de faire voir dans un autre Traité. Ce qui paroîtra vray-semblable, si nous voulons faire quelque attention, à ce que peut *la Poudre des Jesuites*, ou le *Quinquina*, contre plusieurs fiévres tierces, quartes, &c. & de quelle vertu sont ces *Remedes pacifians*, ou *anodyns*, qui tirent pour la plûpart toutes leurs proprietez de

l'Opium, & ſi pourtant quelques-uns d'iceux ſont des purs mineraux ſans l'opium, pour adoucir les douleurs engendrées des humeurs, & d'autres cauſes extrémement differentes; & de la ſorte, ſi je ne me trompe, il arrivera ſouvent, que tout ce qui aura produit d'abord une portion de la matiere morbifique, cette même matiere produite la premiere, devra paſſer pour la veritable cauſe d'un mal continué par la force de quelques tiſſus particuliers, ou de certaine conſtitution nuiſible; & dés qu'il ſe rencontrera un remede aſſez bon pour l'ôter, le mal ceſſera auſſi-tôt peu à peu.

Troiſiémement, ſouvent les ſymptomes qui paroiſ-

sent si differens en apparence, prennent naissance de la premiere cause du mal ; voilà pourquoy si un remede, tout simple qu'il soit, peut la détruire, tous ces symptomes s'évanoüiront insensiblement. Par la même raison, le Mercure, quoy qu'il soit appliqué avec methode par dehors, peut étre aussi pris interieurement tout crud, & provoquer une salivation du tout point violente ; cela n'empéche pas d'étre luy seul suffisant pour délivrer les verollez d'une foule de differens symptomes qui sembloient exiger divers topiques, jusques-là, que non seulement, leurs vilains ulceres, mais encor, chose étonnante, les nodosi-

tez souvent se trouvent heureusement gueries par l'aide du Mercure bien preparé, & pris par la bouche ; verité qui m'a été assurée par d'excellens Medecins qui l'avoient appris de l'experience. Encor que, dis-je, un grand nombre de symptomes de diverses especes, accompagnent d'ordinaire un certain mal des enfans, qu'on appelle, *Ricquets*, ou *Rachitis*, qui en emporte plusieurs dans Londres toutes les semaines, ne laissent pas d'étre surmontez par le remede que j'ay nommé ailleurs, *le premier étre de Venus*, fait avec le *Colcothar du Vitriol Dantiscan*, extrémement calciné & bien dulcifié, & élevé par l'entremise du sel armo-

niac en un sublimé rougeâtre ; & graces à Dieu, moy & ma sœur, à qui je l'avois communiqué, & quantité d'autres qui en ont pris sur ma parole, & puis fait prendre à leurs amis, nous en avons vû de si heureux succez, qu'il s'en trouve plus de deux cens rétablis dans leur premiere santé, sans avoir eu besoin d'autres remedes internes, & ny presque d'aucun topique.

Quatriémement : voilà la principale observation par laquelle j'avois resolu de donner la solution à l'objection que j'avois preveuë : car n'est-ce pas la Nature qui se comporte en Apoticaire ? N'est-ce pas elle, si nous y regardons bien de prés, qui

rend ſuperfluës les compoſitions de cet Artiſte ? Car quoy que nous puiſſions regarder cette plante-là, ou celle-cy, ou quelque mineral, comme s'il étoit entier & ſimple, nous nous tromperons pourtant beaucoup en le croyant homogene, & de même nature. Cela ſe verifie en diverſes plantes chez ceux qui n'ont pas les organes depravez : par exemple ; je trouve dans les citrons un jus acide & rafraîchiſſant, les écorces jaunes retenant une grande amertume, & de la chaleur ; ainſi la partie dorée des limons, comme leurs ſemences, ſont doüées de differentes qualitez, auſſi bien que de vertus medicinales : de même ſi l'on s'en raporte

au jugement des sens, les parties des substances vegetables passeront pour homogenes, qui cependant se trouvent dans l'operation non seulement differentes, mais encore contraires. De quoy la Rhubarbe nous convaint, en laquelle sont contenuës des parties astringentes & purgatives en même temps: La même chose se peut remarquer dans les mineraux; la mine de plomb, par exemple, la plus nette, quelque corps uniforme qu'il paroisse à nos yeux, elle est toutefois composée de parties bien dissimilaires; puisqu'elle nous fournit des corps sulphureux, & peut-étre d'autres superfluitez outre le plomb malleable, qui en est

le corps composé. Disons-en autant des Marcasites brillantes, quoy qu'elles paroissent aussi homogenes, si vous les exposez pourtant quelque-temps, ou un espace convenable à un air humide, vous y verrez dessus une efflorescence vitriolée, & qui contient un sel acide, deux especes de soulphre, une substance terrestre, & du moins un seul métail; car bien souvent il contient, & le cuivre, & le fer, bien que l'un des deux domine: Aprés cela, dirés-vous, que les substances que je viens de nommer ne soient pas des corps composez.

Cinquiémement, si maintenant nous voulons admettre l'analyse naturelle Chy-

mique des mixtes, nous découvrirons que presque toutes les choses qui concernent le regne animal ou vegetal, comprenent souvent des substances diverses & opposées, qui cependant étoient jugées uniformes par la vûë. Et la corne de cerf, par exemple, ne nous semble-elle pas être une substance seche & homogene? Et nous en tirons neanmoins par la distillation un sel volatil, un sel urineux, une liqueur aqueuse, ou un phlegme, une huile qui surnage, & une terre au fonds blanche & poreuse, la terre damnée, & avec tant soit peu de sel fixe. De même le regne vegetal, par exemple, le tartre, comme j'en suis seur par l'ex-

perience, nous fournira, sans addition, un sel volatil peu dissemblable à celuy d'urine, un phlegme, un esprit acide, & un autre sorte d'esprit, que je nomme ailleurs Adiaphore, deux huiles puantes, dont l'une surnage dans l'eau, & l'autre coule au fonds; une terre damnée: Mais le fixe lixivié, sur lequel l'esprit acide, que je viens de nommer, agit avec tant d'inimitié, qu'en s'embrassant & s'unissant, causent du tumulte par leurs bruits & par leurs boüillonnemens, & qu'ils s'affoiblissent à l'envie par leurs combats, & en deviennent à la fin mortifiez. Dans le regne des mineraux, pour ne pas redire ce que je disois de la

composition du vitriol, pour taire aussi l'opinion de plusieurs fameux Medecins, qui appellent l'acier *Mars*, de même que le fer, ils estiment donc que les mineraux fournissent des parties, dont les unes resserrent, les autres ouvrent & purgent ; pour passer, dis-je, ces choses sous silence, n'étant pas encore bien assuré, que telles qualitez contraires ne prennent pas leur origine des divers degrez de feu, & d'autres dependances des preparations metalliques; le cinabre naturel nous donne par la distillation, outre le mercure fluide, une substance seche, de laquelle j'ay tiré du soulphre propre à dorer tout à coup l'argent, avec une

ſubſtance terreſtre, ſans que j'aye eû le loiſir de l'examiner. Je découvre de bon cœur les parties differentes du cinabre naturel, à cauſe que j'en fais un grand cas; & bien qu'il ſoit fort rare en Angleterre, & qu'à peine en donne-t'on à prendre par la bouche, il n'y manque pas de Medecins étrangers qui luy donnẽt rang parmy leurs principaux ſecrets, & dont ils ſe ſervent en le conſiderant comme un grand ſecret.

Quant à moy, je ne m'en ſers point qu'aprés l'avoir bien preparé & broyé ſur le porphire, ou ſur quelqu'autre pierre propre à cela, de la maniere que les Peintres mélangent leurs couleurs, & juſqu'à ce qu'il

ait été nettoyé de certains sels imperceptibles qui y adherent, & qui sont souvent tres-nuisibles. On en vient à bout en le lavant bien avec de l'eau boüillante, & aprés le faire secher, reïterant & continuant plusieurs fois ces preparations, & ensuite vous ferez brûler dessus l'esprit de vin bien dephlegmé. On en peut donner trois, quatre, ou cinq grains lors qu'il est necessaire de continuër long-temps; mais quand c'est dans quelque pressante necessité, & de loin à loin, la dose peut aller dépuis six, sept, dix, jusques à douze grains.

§. VII.

LEs choses qui ont été dites jusques icy dans la premiere Dissertation, par lesquelles il est évident qu'un corps simple, organique ou non, nonobstant son integrité, ou son homogeneité apparente, contient ou fournit des parties fort dissimilaires, peuvent servir à nous faire concevoir, qu'un même corps étant en effet composé, est aussi suffisant pour pouvoir nous fournir des parties assez differentes pour répondre à tout ce que les Medecins considerent, comme quelque chose de necessaire, ou du moins fort utile pour la cure de ce mal là,

ou de celuy-cy ; par exemple, dans les diarrhées, & autres flux de ventre, lors que la matiere peccante a besoin d'étre évacuée, & qu'en même temps l'usage des astringens est necessaire pour arrêter la trop grande évacuation, en quoy consiste toute la maladie, on se sert de la Rhubarbe pour guerir l'un & l'autre mal, tant par sa partie purgative, que par son autre partie plus terrestre ; puisque par celle-là on évacuë la matiere morbifique, & par celle-cy, on resserre le corps, & on fortifie, aprés que l'expulsion de l'humeur vicieuse, a été faite.

Secondement, j'ay remarqué plus d'une fois, que le Lierre terrestre, tout simple

qu'il paroit à nos yeux, possede des qualitez dont la varieté démontre assez qu'il contient des parties de differente nature, qui ouvrent, qui temperent, & qui adoucissent, &c. & qu'il pourra être employé en diverses maladies, sur tout en celles des poûmons, & de la poitrine. J'en parle ainsi hardiment aprés qu'un grand nombre de malades, & qui n'étoient pas de la lie du peuple, en ont été gueris, & dont ils m'ont remercié; les uns le prenoient en syrop, les autres en infusion, ou bien en forme d'opiate & de pilules, &c. aprés avoir vainement usé des remedes ordinaires des Medecins les plus savans. Cela me fait re-

ſouvenir d'un homme fort ingenieux, & Maître d'une manufacture conſiderable, qui luy rendoit beaucoup quand ſes ouvriers ſe portoient bien ; mais il étoit fâché de les voir ſujets à de ſi violentes coliques, en attribuant la cauſe aux vapeurs du vinaigre qui s'employoit en icelle, qu'il étoit obligé de leur donner toutes les ſemaines quelques jours de relâche ſoit pour recouvrer leur ſanté, ſoit pour ſe la conſerver. Mais enfin il en vint à bout, comme il me la avoüé, en leur faiſant prendre ſouvent une bonne & forte infuſion de lierre, non dans le pur eſprit de vin, ny même dans celuy qui eſt dephlegmé, mais dans l'eau

de vie de Nantes, qui n'étoit point rectifiée. Et voilà comme quoy ses ouvriers furent gueris de leur colique, en usant souvent de cette Teinture.

Je pourrois ajoûter icy divers usages de cette plante si méprisable en apparence, ne connoissant aucune herbe en Angleterre de qui je fasse plus de cas, à cause de ses vertus visibles, & dont j'ay l'experience : ainsi je ne crains pas d'avancer qu'on découvriroit que la vertu & l'efficace des autres corps simples, comme de celuy-cy, desquels je ne diray mot, pour n'être trop long, sont & plus grandes, & plus differentes que l'on ne pense ; si les Medecins ordonnoient plus

plus souvent des remedes simples, & s'ils les faisoient prendre avec fort peu d'autres ingrediens; car par ce moyen ils compenseroient leur petit nombre par la plus grande quantité de ceux qui sont plus propres, & qui operent mieux, pourveu aussi qu'ils en continuassent l'usage durant un temps convenable.

L'impuissance où je suis de ne pouvoir parfaitement bien démontrer par un simple remede efficace, ou par un autre legerement composé, les prerogatives que je tâche de prouver icy, je ne laisseray pas de raporter certains exemples, qui concernent le sujet que je traite.

Les eaux minerales, telles

que ſont celles de Spa en Allemagne, qui ſont aigrelettes, celles de Tunbres dans l'Angleterre, &c. les eaux chaudes, comme celles de Bathes, &c. bien qu'elles ne ſoient que des ſimples remedes naturels, il s'en trouve pourtant quelqu'unes, qui n'agiſſant que par le dehors, gueriſſent ſouvent par leur ſimplicité naturelle, pluſieurs maux, & par même moyen quantité de ſymptomes, d'où naiſſent tant d'indications diverſes. C'eſt dequoy perſonne ne doute. De là l'on peut tirer un indice aſſez ſeur, que le même remede ſimple pourra ſuffire pour chaſſer diverſes maladies, pour peu de reflexion que nous faſſions, que divers

venins produiſent un grand nombre de ſymptomes, non ſeulement terribles, mais fort differens, leſquels neanmoins ſe trouvent chaſſez par l'approche d'un ſimple antidote, comme par une herbe, ou par quelque medicament non composé. J'ay moy-même fait une fois une experience que je vay raconter en peu de mots.

Le Directeur de la tres-celebre Compagnie des Indes, établie en Angleterre, a chez luy une pierre tirée de la tête d'un gros ſerpent d'Afrique, que quelques perſonnes eſtiment être d'une grande vertu contre les morſures des animaux venimeux, dont je voulu faire l'experience, & voicy comment.

Je fis en ſorte qu'une vipere irritée mordit un jeune chat, lequel en devint ſi enragé, que pour s'en venger, il fit tous ſes efforts pour mordre la tête du ſerpent, ce qu'il fit en la ſerrant ſi fort avec les dents, ſans lâcher priſe, juſques à ce que les aſſiſtans eurent jugé, que la vipere l'avoit derechef mordu, tout au moins à la langue. Peu de temps aprés la morſure venimeuſe, la tête du Chat en devint fort enflée, bien qu'il ne pût ſe tenir ſur ſes pieds de foibleſſe, étant étendu par terre, il ne laiſſoit pas d'étre tout en furie, écumant de rage & ſe troublant à l'aſpect de toutes ſortes d'objets, & même au grand étonnement de

ceux qui y étoient, dans sa furie, il se mordit l'os de sa cuisse. Quoy que dans cét état tout remede parusse fort inutile, sans que personne osât s'en approcher, cela ne nous empécha pas qu'aprés avoir mis quelque peu de la susdite pierre pulverisée dans quelques petites cueillerées d'eau, de luy en faire avaler peu à peu, par le moyen d'un col d'une retorte de verre, en place d'entonnoir ; & quelque effort qu'il fit pour rejetter ladite poudre, en secoüant la tête, & tenant la gorge ouverte, nous nous apperçûmes qu'il en avoit avalé ; en effet, une ou deux heures aprés, il se remit sur le quatre pieds au grand étonnement de tout

le monde, ayant la tête beaucoup desenflée, si bien qu'il ne refusoit plus de prendre du même remede, & ce pauvre chat seroit assurément échapé si quelques valets turbulens ne luy eussent fait plus de mal, que la vipere même, pendant que je dînois avec de mes amis.

Les Medecins, comme plusieurs autres, ont observé differens symptomes dans la peste, dont chacun pris à part, peut bien passer pour une maladie particuliere, & dont la differente espece ne se remarque pas seulement dans la peste qui fait des ravages dans divers temps, ou dans des païs éloignez les uns des autres, mais encor durant la même contagion,

& dans un même endroit. Il se peut faire pourtant qu'un seul remede simple sera assez puissant, pour combattre ce méme mal, si divers & si violent; & à ce sujet, je raporteray un exemple pris de Galien, à l'exclusion de tout ce qu'en ont dit les autres Auteurs, lequel discourant assez au long de *la Terre de Samie*, il décrit en méme temps les vertus du *Bol d'Armenie*; & à voir la maniere dont il en parle, je conjecture qu'il étoit peu, ou point connu des Medecins qui vivoient avant luy. Il recommande donc cette Terre, qui paroit un corps simple & si uniforme, non seulement contre les maladies, telles que sont les cra-

chemens de sang, les dysenteries, les catarrhes, les fluxions du cerveau sur les poûmons, & contre l'asthme qui en provient, & enfin contre les ulceres mémes des poûmons. Mais il ajoûte aussi ce qui suit, qui fait tout à propos à mon sujet. *Dans cette furieuse peste*, dont il avoit parlé auparavant, *qui fût semblable à celle dont parle Thucydide, tous ceux qui prirent en breuvage de cette pierre, furent gueris.* Et voicy la maniere de la prendre pour s'en servir au besoin. *Elle se prend*, dit-il, *avec du vin blanc de petite consistance, tant soit peu foible, pourvû qu'il n'y ait aucune fiévre, ou qu'elle soit bien legere, mais s'il y en a beaucoup, le vin devra étre fort foible.*

Gal. de simpl. Medic. facult. lib. 9. titul. de Terra Samia.

Or la vertu de ce simple remede fût si grande contre un si terrible mal, *que ceux,* ajoûte cét Auteur, *à qui elle ne servit de rien, perirent tous; à savoir, ceux qui n'avoient pû trouver du soulagement par aucun autre remede; d'où l'on peut inferer*, dit-il, *que cette pierre, n'a été inutile qu'à ceux qui étoient tout à fait incurables.*

Troisiémement: il y a tres-peu de maladies qui changent si souvent de face, ny qui entraine une plus grande varieté de symptomes, que la *Passion hysterique*, dont les paroxismes dans l'Angleterre, tirent leurs noms de la matiere; toutefois nous avons souvent fait passer dans un

quart d'heure ces paroxiſmes Hyſteriques, ou ſi vous voulez, ces ſymptomes, &c. à celles-mêmes qui étoient tombées en défaillance & reſtées comme mortes. Avec quoy ? me direz-vous, avec l'odeur pure de l'eſprit de corne de Cerf bien rectifié, ou de l'eſprit de ſel armoniac, que j'avois fait avec une methode particuliere, aſſez fort pour ces uſages-là. Et n'étoit que j'ay fait mention, dans un autre Traité, de la pierre precieuſe contre le Scorbut, du fameux Monard Medecin du Vice-Roy, pour l'Eſpagne aux Indies, j'ajoûterois icy encor un autre remede contre ce même mal : car comme ce n'eſt qu'une ſimple pierre appli-

Vide Nicol. Monard ſimp. medic. hiſt. 36. p. m. 329.

quée exterieurement, elle regarde bien de plus prés mon deſſein d'apreſent.

Quatriémement : mais ne croyant pas devoir m'arrê- ter icy à l'autorité dont je viens de parler, encor que la croyance de cet Auteur, & de la choſe qu'il aſſu- re, ſoit beaucoup confir- mée par tout ce que nous ve- nons de raconter, touchant les vertus des pierres appli- quées en dehors, dans la derniere partie de la Diſſer- tation des Specifiques ; c'eſt pour cela ſeul que j'ajoûte- ray deux autres exemples dignes de remarque ſur la vertu des corps ſecs & ſoli- des qu'on ne fait qu'appli- quer contre les maladies ſui- vies de divers ſymptomes

tout à fait inoüis : Et bien que l'on ne s'apperçoive pas icy de la malignité des vipe-res d'Angleterre, je n'ay pas laissé d'en voir plusieurs exemples, tant aux hommes, qu'aux brutes : & ceux aussi qui venant des Indes Orientales font des grands éloges sur les vertus de certaines concretions pierreuses qu'ils disent se trouver dans les têtes des serpens proche de Goa, & autres lieux du Levant ; quoy que, dis-je, bien des Medecins les rejettent, & qu'ils doutent de la vertu qu'on leur attribuë contre la morsure des viperes, ce qui ne me surprent nullement, puisqu'il n'est que trop vray que la plûpart de ces pierres qu'on apporte des

Indes, ne sont pas de celles qui se tirent des Serpens, & qu'elles sont inutiles par la raison que je ne dis pas icy, telles qu'étoient peut-étre celles dont s'étoit servi le tres-savant & curieux Redy, dans ses experiences ; il y en a portant bien d'autres dont on ne peut nier les bonnes qualitez. Et pour ne me point arrêter aux traditions du peuple, pour l'ordinaire trompeuses, je vous aprens qu'un des principaux Docteurs du College de Londres, m'a protesté d'avoit gueri une maladie dangereuse par la vertu d'une de ces pierres, contre l'attente de tout le monde ; il m'en a raconté l'histoire tout au long. De plus, un de

nos plus habiles Chirurgiens m'a dit, avoir aussi gueri par le même remede, & la rage & la playe, en ne faisant qu'appliquer la pierre sur la partie, piquée par la vipere. Une personne de qualité & de merite, qui étoit Directeur de la Compagnie des Marchands qui negotient aux Indes Orientales, où il avoit demeuré long-temps, me dit un jour avoir sauvé un grand nombre de personnes des morsures des animaux venimeux, avec la même pierre. Mais ce qui donne plus de poids à cette verité, c'est le raport d'un fameux Voyageur par toutes les contrées Orientales, qui en qualité de disciple du celebre Philosophe Descartes,

n'ajoûtoit pas trop de foy aux traditions vulgaires des païs qu'il parcouroit, & dans leſquelles il vivoit ; ce qui me donna lieu de l'interrompre pour luy demander qu'eſt-ce que je devois croire d'aſſuré des pierres des ſerpens, il me répondit, ſerieuſement qu'il avoit gueri plus de ſoixante perſonnes qui avoient ou été morduës, ou piquées par divers animaux venimeux, & pour la plûpart en leur appliquant cette pierre. Et comme il ſavoit par beaucoup d'experiences, qu'elle étoit d'une grande vertu, il la portoit toûjours ſur luy pour s'en ſervir au premier beſoin : Et l'experience que j'ay faite moy-même avec la verita-

ble pierre tirée des corps des animaux, m'oblige d'y ajoûter foy ; mais comme c'est des animaux que nous l'avons, je m'en vay parler des vertus d'une autre qui regarde proprement les mineraux, contre un mal dont les ſymptomes, pour n'étre pas ſi variables, ne laiſſent pas d'étre quelquefois dangereux, mais le plus ſouvent mortels.

Pour faire donc voir qu'un ſimple remede pris en forme de topique peut étre d'une grande vertu, nonobſtant ſa dureté, vous ſaurez qu'il y avoit un corps ſolide dont je parleray, qui paſſoit pour une pierre nommée *Hæmatite*, que je croyois étre plutôt une *Agate* ; &

par sa couleur, & par ses autres qualitez manifestes, qui cependant n'étoit pas plus grosse qu'une petite noix muscade: Et comme elle étoit percée, on la pouvoit pendre au col du malade, avec un petit ruban. Je fûs curieux de voir cette Pierre qui possedoit, comme par droit d'heritage, tant & de si rares vertus, & qui avoit passé par tant de mains, & gardée pour cela dans la même Famille dépuis plusieurs années. Mais sans parler de ce que tout le monde en disoit, je me contenteray d'en faire mention sur le sujet qui s'ensuit. Je dis donc, qu'un fort honnête-homme qui avoit beaucoup d'esprit & de savoir, dans la vigueur

de ſa jeuneſſe, & d'un temperament fort ſanguin, étoit ſujet à de ſi frequentes hemorragies par le nez, ſi abondantes & ſi difficiles, à pouvoir étre arrêtées, que ſon Medecin, tout habile qu'il fût, me témoigna ſouvent la crainte qu'il avoit que ſon malade ne mourut à la fin. Sur ces entrefaites, il arriva qu'une parente du malade déja agée, luy prêta cette pierre pour la pendre à ſon col ſous la chemiſe: le ſang ne commençoit pas plutôt à couler qu'il s'arrétoit auſſi-tôt, en prenant ladite pierre, & plus il la portoit, plus auſſi ſe voyoit-il délivré de l'hemorragie; Verité qui m'a été aſſurée & par le malade & par ſon Me-

decin, tres-ſavant homme. Et comme je leur témoignois, que j'attribuois cét heureux ſuccez à l'imagination, le méme malade me repartit qu'un peu auparavant une Dame de la premiere qualité de Londres, dont il me dit le nom, étoit tombée tout à coup dans une ſi violente hemorragie, qu'elle continua méme dans la syncope qui luy ſurvint, juſqu'à ce qu'on luy eût pendu au col la méme pierre, ſans qu'elle en ſût pourtant rien du tout. Cela ne me ſurprend pas tant, que ce qui m'a été raconté de cet honnéte-homme de cy-deſſus, touchant la vertu de cette pierre precieuſe, ainſi qu'il l'appelle, avec bien du ſujet;

car étant, comme j'ay dit, d'un temperament à faire beaucoup de ſang dans peu de jours, le Medecin luy ordonna un jour de ſe faire ſaigner du bras, & durant que le ſang couloit, il étoit obligé de quitter ladite pierre, parce qu'à meſure qu'il la portoit penduë à ſon col, le ſang ne ſortoit pas, du moins avec la méme viteſſe accoûtumée, & telle que l'on deſiroit.

Mais ſans m'en appercevoir, je ſuis allé au delà des bornes que je m'étois preſcrites dans ce petit Traité, n'ayant eu deſſein, que d'expoſer à vos yeux les cinq avantages principaux des Remedes ſimples, qui ſemblent devoir étre preferez à ceux

qui ſont trop compoſez, avec reſolution méme, de dire en peu de mots les motifs qui m'obligeoient le plus de preferer ceux-là, à ceux-cy. Mais de peur que ce Traité ne fut trop prolixe, je voulois qu'il ne contint que les choſes que je pouvois mieux raporter de mes autres Traitez. Et bien que pour ce ſujet j'aye laiſſé beaucoup de matieres que j'avois preparées, & un grand nombre de remedes faciles, ou peu compoſez; toutefois je m'apperçois déja aſſez d'avoir couché par écrit pluſieurs ordonnances & pluſieurs hiſtoires de Medecine, à meſure qu'il ſe preſentoit toûjours de temps en temps à ma memoire de nouvelles

matieres. Or comme je regarde ce ſujet, comme quelque choſe de fort utile ; & que tout ce que je viens de dire pourra ſervir quelques jours ; je me flatte auſſi que vous m'excuſerez, ſi j'ay manqué dans ce Traité en quelque choſe qui regarde plutôt le bien public, que ny ſa methode, ny ſa diſpoſition: mais quel qu'ait été le ſujet de ma prolixité, la groſſeur de mon Ouvrage m'avertit de finir. Et ainſi je ne vous parleray point en quel ſens j'ay loüé les Remedes cy-deſſus citez; car ſi vous vous reſſouvenez de ce que j'ay écrit dãs un autre Traité que vous avez lû, des limites que je me ſuis preſcrites, pour certains Remedes, dont j'ay

fait les éloges, & avec quelle precaution je souhaite que l'on en use, vous n'aurez pas de peine, dis-je, à concevoir, qu'en les envisageant, comme des instrumens simples, fort propres entre les mains des gens habiles : je ne pretends pas qu'aucun d'eux supplée en même temps, à d'autres Remedes, & serve de Medecin. En voicy la raison; c'est que je ne donne point les Remedes que j'ay icy proposé, comme des Specifiques certains & indubitables; mais seulement comme des exemples, pour faire voir qu'il y a dans ce Monde Sublunaire certains corps qui pour paroître sim-

Vide Append. 1. sect. 2. p. utilit. Experimēt. Philosoph. pag. 389. 390. edit. 2.

ples, ils peuvent être neanmoins salutaires, mais il est temps de finir pour me dire avec bien du respect,

MONSIEUR,

Vôtre tout acquis,

ROBERT BOYLE.

CATALOGUE DES *Ouvrages de l'Illustre Robert Boyle, qui ont été déja mis soûs la presse.*

LEs Nouvelles Experiences Mecaniques-Physiques, touchant la force elatique de l'air, & de ses effets, imprimées à Londres, l'an 1660.

La défense de la Doctrine sur le ressort, & sur la pesanteur de l'air, proposée dans les experiences nouvelles Physiques-Mecaniques, contre les objections de François Lin, en mil six cens soixante-un.

Traité touchant la merveilleuſe rarefaction de l'air, ſans qu'il y ait même aucune chaleur ; ſur la duré de la vertu elaſtique de l'air répandu, ſur la condenſation de l'air, faite par le ſeul froid, & de ſa compreſſion, ſans nulle machine, & de l'extenſion merveilleuſement differente de la même quantité d'air rarefié & comprimé.

Les Parodoxes Hydroſtatiques ſur la nature de l'eau, en Angleterre, l'an 1660.

Quelques Eſſais Phyſiologiques, où ſe trouve joint un échantillon Phyſique-Chymique des parties differentes, & du renouvellement du nitre, comme auſſi l'hiſtoire de la fluidité & de la fermeté, & enfin

un Traité du Repos abſolu dans les corps, imprimé en Angleterre, l'an mil ſix cens ſoixante-trois.

Le Chymiſte Sceptique, ou douteux, imprimé en Angleterre, mil ſix cens ſoixante-un, & de nouveau reimprimé avec augmentation, en mil ſix cens huitante.

Experiences & Conſiderations des Couleurs, ſpecialement de la blancheur, & de la noirceur, avec des obſervations ſur le diamant qui brille au milieu des tenebres.

Traitez contenans quelques doutes touchant certaines qualitez cachées de l'air, avec un Ajoûté des diamans celeſtes, en mil ſix cens ſeptante-quatre.

Exercices touchant les Athmoſpheres des corps, qui ont de la conſiſtance, comme auſſi de la merveilleuſe ſubtilité de la nature determinée, & la force conſiderable des écoulemens, par des experiences nouvelles qui y ſont jointes, qui font voir que les parties du feu & de la flâme, peuvent étre renduës ſtables & peſées, avec la peſanteur qu'on a découverte du verre, non moins que les parties ponderables de la flâme.

Un Echantillon de l'origine de la vertu des pierres precieuſes, imprimé en Angleterre, l'an mil ſix cens ſeptante-deux.

De l'origine des formes, en Angleterre, en mil ſix

cens ſoixante-neuf, & derechef en mil ſix cens ſeptante-un.

Du ſtyle de la ſainte Ecriture.

Projet de l'hiſtoire du ſang humain. En mil ſix cens huitante-quatre.

Eſſais ſur la poroſité des corps; là même.

Du profond reſpect que l'Entendement humain doit rendre à Dieu, à cauſe de ſa Sageſſe & de ſa Puiſſance. En mil ſix cens huitante-cinq.

Epreuves ſur les grands effets du mouvement languiſſant & imparfait. En mil ſix cens huitante-cinq.

Des Remedes Specifiques, & de l'Utilité des ſimples. En 1686.

Histoire experimentale commencée, des couleurs. En mil six cens soixante-neuf.

Introduction pour l'Histoire des qualitez particulieres, avec des Traitez qui y sont joints, sur les qualitez des choses de ce Monde, de la temperature des Païs maritimes, & du fonds de la Mer. En mil six cens septante-un.

DES AUTRES
Traités imprimés en Latin.

EXamen des Dialogues Physiques de Hobbesius sur l'Air. En mil six cens soixante-un.

De l'utilité experimentale de la Philosophie, Tome premier, en mil six cens soixante-quatre, & Tome second, en mil six cens soixante-neuf.

Histoire experimentale, commencée du froid, où l'on a joint une Dissertation de l'Antiperistase, en mil six cens soixante-cinq.

Traité contenant les nouvelles experiēces de la flâme, & de l'air, où l'on a joint

une Dissertation Hydrostatique. En mil six cens septante-deux.

Traité comprenant les Observations sur la salure de la Mer, où l'on y a joint un Dialogue sceptique touchant la nature du froid. En mil six cens septante-quatre.

De l'excellence de l'hypothese mecanique Ph. tr. n. 103. p. 53.

Experiences & observations de l'origine mecanique de diverses qualitez particulieres, où se trouve joint la Refutation de l'Hypothese sur l'Acide & sur l'Alkali. En mil six cens septante-cinq. Ce Livre qui est tout prêt d'être mis soûs la pressé, contient plusieurs Traitez

Philoſophiques, avec plus de deux cens épreuves.

La continuation des nouvelles Experiences Phyſiques Mecaniques, Partie ſeconde. En Angleterre, en mil ſix cens huitante.

Il y a preſent une certaine Perſonne qui travaille inceſſamment pour mettre en Latin les Livres cy-deſſus qui ne le ſont pas.

FIN.